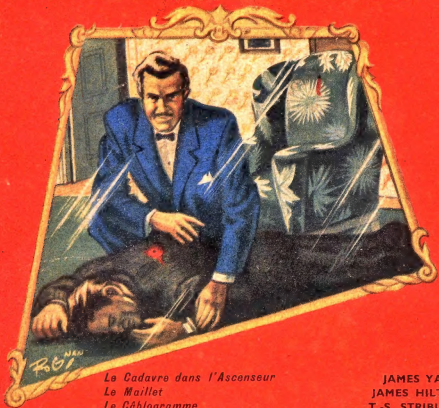


# MYSTÈRE-MAGAZINE

Publication mensuelle de  
**RÉCITS POLICIERS COMPLETS**



N°1

Prix : 40 frs

*Le Cadavre dans l'Ascenseur*  
*Le Maillet*  
*Le Câblogramme*  
*La Course au Trésor*  
*Et l'Émeraude était prise*  
*Le Rubens volé*  
*Morts simultanées*  
*Le Suspect*  
*Le crime parfait de M. Digberry*

JAMES YAFFE  
JAMES HILTON  
T.-S. STRIBLING  
ELLERY QUEEN  
STUART PALMER  
JACQUES FUTRELLE  
ANTHONY BOUCHER  
COURTNEY RYLEY COOPER  
ANTHONY ABBOT

ÉDITION EN LANGUE FRANÇAISE DE " ELLERY QUEEN'S MYSTERY MAGAZINE "

## A NOS LECTEURS

*Ellery Queen, l'auteur et le héros de tant de romans policiers à succès, édite mensuellement en Amérique un magazine « de poche » qui, sous le nom d' Ellery Queen's Mystery Magazine, publie chaque mois un choix d'excellentes histoires policières des meilleurs auteurs dans le genre.*

*Pour vous présenter Mystère-Magazine, l'édition en langue française de ce magazine, nous avons pensé que nul n'était plus qualifié qu'Ellery Queen lui-même. Nous lui passons la parole.*

Les Editeurs de MYSTÈRE-MAGAZINE.



CHER NOUVEAU PUBLIC,

En achetant ce magazine d'une collection qui vous apportera chaque mois les dernières « trouvailles » du genre policier, vous avez certainement obéi à plusieurs raisons ou instincts : d'abord vous cherchez à vous distraire, c'est-à-dire à vous évader de mille préoccupations de la vie courante que les difficultés de toutes sortes vous rendent parfois pénible. Pour cela faut-il encore que vous soyez *empoigné* par une action rapidement menée, passionnante de bout en bout, qui ne vous laisse aucun répit et qui vous conduise, haletant, jusqu'au dénouement.

Ensuite vous vous êtes dit que *Mystère-Magazine* était vraiment facile à lire partout, grâce à son format commode, qui en fait le livre idéal pour le voyage ou les transports encombrés. Vous vous êtes dit aussi que plusieurs récits dans un même livre vous apportaient une *variété* d'autant plus attrayante que tous ces récits sont *complets* dans chaque numéro.

Et puis vous avez regardé le sommaire... et alors vous avez été séduit, les noms réputés (1) des spécialistes du roman policier y voisinent avec ceux d'auteurs nouveaux qui seront pour vous une véritable *révélation*...

Cela vous a mis... l'eau à la bouche, si j'ose ainsi m'exprimer... Eh bien donnez maintenant libre cours à votre soif d'aventures et de frissons. *Mystère-Magazine* l'apaisera...

ELLERY QUEEN.

**(Ne pas lire la suite de cette présentation — page 3 de la couverture — avant d'avoir lu les nouvelles contenues dans ce numéro.)**

(1) Ayant tenu à apporter ma contribution personnelle au sommaire de ce numéro, je tiens à préciser, amis lecteurs, que ce qualificatif s'applique uniquement à mes confrères...

# MYSTÈRE-MAGAZINE

Publication mensuelle de  
**RÉCITS POLICIERS COMPLETS**  
par les maîtres du genre

---

## HISTOIRES POLICIÈRES

- Paul Dawn dans*  
**LE CADAVRE DANS L'ASCENSEUR** *James Yaffe* 2
- Ellery Queen dans*  
**LA COURSE AU TRÉSOR** *Ellery Queen* 44
- Hildegard Withers dans*  
**ET L'ÉMERAUDE ÉTAIT PRISE** *Stuart Palmer* 61
- Nick Noble dans*  
**MORTS SIMULTANÉES** *Anthony Boucher* 86
- L'inspecteur Jessup dans*  
**LE SUSPECT** *Courtney Ryley Cooper* 100
- Thatcher Colt dans*  
**LE CRIME PARFAIT DE MR. DIGBERRY** *Anthony Abbot* 112

## HISTOIRES D'AIGREFFINS

- Le Professeur Henry Poggioli dans*  
**LE CABLOGRAMME** *T. S. Stribling* 31
- Le Professeur Augustus S. F. X. Van Dusen dans*  
**LE RUBENS VOLÉ** *Jacques Futrelle* 77

## HISTOIRE CRIMINELLE

- LE MAILLET** *James Hilton* 16
- 

N° 1 - JANVIER 1948. - Magazine mensuel publié par :

Les Éditions OPTA, 96, rue de la Victoire - Paris 9° - Tél. : TRI. 16-31

Administrateur-Gérant : Maurice RENAULT.

L'utilisation du nom " ELLERY QUEEN'S MYSTERY MAGAZINE " et la publication des récits contenus dans ce numéro sont faites avec l'accord de  
The American Mercury, Inc. New-York, N. Y. - U. S. A.

---

Prix du numéro : France : 40 Frs.

ABONNEMENTS : France et Colonies (6 numéros) : 215 Frs.

# LE CADAVRE DANS L'ASCENSEUR

par JAMES YAFFE



CETTE nouvelle parvint à l'éditeur d'Ellery Queen's Mystery Magazine, à New-York, par la voie postale. La lettre qui l'accompagnait disait :

« Voici la première histoire policière que j'ai essayé d'écrire.

« Je l'ai rédigée pour mon seul plaisir et à titre d'exercice volontaire de rédaction pour mon professeur à l'école. J'espère qu'elle vous plaira. »

Après avoir lu l'histoire, l'éditeur écrivit immédiatement à l'auteur et apprit avec stupéfaction que James Yaffe n'était âgé que de 15 ans. C'est une histoire particulièrement ingénieuse en tant qu'histoire policière et que des spécialistes réputés ne désavoueraient pas.

Il arrive que, de temps à autre, certains critiques se laissent aller à des considérations pessimistes sur l'avenir du genre « policier ». Il est juste de dire qu'il ne faut pas les prendre trop au tragique puisque la revue de littérature anglaise « London Academy », dans son numéro du 30 décembre 1905 (!) écrivait : « La littérature policière passe déjà de mode... elle ne fait plus de nouvelles conquêtes... à partir de maintenant elle tombe dans l'oubli... etc. ».

Nous pensons, quant à nous, qu'aussi longtemps que de jeunes écrivains comme James Yaffe se révéleront, il n'y a pas beaucoup de craintes à avoir sur le déclin du genre « policier » et nous prédisons au jeune James Yaffe un brillant avenir parmi les maîtres du genre.

En tout cas, si nos prévisions se réalisent, nous demanderons à nos lecteurs de se souvenir qu'ils lurent son premier essai dans *Mystère-Magazine*, dont les pages sont ouvertes à tous : vieux maîtres, maîtres actuels et — non les moindres — débutants auxquels doit revenir l'honneur de recevoir le flambeau des mains de leurs aînés.





**H**UIT cases blanches et un « r ». Si seulement il pouvait trouver ces huit lettres, tout irait bien ; il en était sûr.

— « Dites-moi un verbe de neuf lettres qui signifie tomber en faiblesse ? La dernière lettre est un « r ».

— « Je ne sais vraiment pas », dit l'inspecteur Stanley Fledge de la Brigade Criminelle New-Yorkaise. « Si vous m'écoutez un instant, à votre tour. Nous avons une affaire sur les bras. Un crime. La police en devient cinglée. Et vous êtes l'homme dont nous avons besoin pour éclaircir la chose. »

Paul fut flatté. Il aimait beaucoup qu'on vienne le consulter, bien qu'il eût préféré se couper le bras droit plutôt que de l'avouer. Il prit une cigarette dans la boîte sur le bureau et l'alluma. Il éteignit l'allumette d'une secousse de la main et l'expédia adroitement dans la corbeille à papier. « Pas mal, hein ? »

Paul Dawn était un homme jeune au physique plutôt agréable. Il avait presque toujours l'air un peu absent ; il pouvait vivre les aventures les plus incroyables dans les étendues arides et glacées du Pôle Nord, le corps solidement calé dans son fauteuil.

— « Voyons, Paul », insista l'inspecteur Fledge, « ce n'est pas de la rigolade, vous savez. Nous ne vous dérangeons pas souvent, n'est-ce pas ? Nous ne le faisons que dans les cas critiques. Alors mettez de côté vos mots croisés et vos petites amusettes et écoutez-moi. »

Stanley Fledge était un vétéran grisonnant de la Brigade Criminelle. Paul Dawn n'avait rien de particulier à lui reprocher, mais il ne le comprenait pas. Fledge était un

Homme-d'Action, et cela troublait les conceptions de Paul. Son idée de l'action consistait à s'asseoir dans un bon fauteuil, avec une bonne bouteille, et à ne rien faire de plus que laisser errer sa pensée.

Il vit les petits yeux inquisiteurs de Fledge se fixer anxieusement sur lui, aussi revint-il à la réalité.

— « Est-ce que ce meurtre intéresse mon service ? »

— « Et comment ! c'est l'un des crimes les plus impossibles que nous ayons jamais eus. »

— « Allez-y, alors. » Paul s'enfonça dans son fauteuil. En écoutant le récit de l'inspecteur il tapotait pensivement la pointe de son crayon sur le bureau. C'était à cause de sa passion pour les crimes impossibles — les crimes qui ne pouvaient pas avoir été commis — qu'il avait persuadé le Commissaire principal de lui confier un obscur petit service dépendant de la Brigade Criminelle et connu sous le nom de S.C.I. — Service des Crimes Impossibles.

— « Voici le problème », dit Fledge. « On a tué hier soir un riche et vieil agent de change qui s'appelait George Seabrook. Il avait passé la soirée chez des membres moins aisés de sa famille : son neveu Philip, et Agnès, la femme de Philip. Vers neuf heures Seabrook se leva pour partir. Il voulait être rentré chez lui à dix heures. Ils se dirent au revoir et ses neveux le reconduisirent jusqu'à la porte de l'ascenseur. »

L'attention de Paul fut attirée par la vaste et protubérante pomme d'Adam de l'inspecteur. Elle montait et descendait par petits bonds pendant qu'il parlait. Et au mot

« ascenseur », ce fut un véritable régal : la pomme d'Adam, emportée dans le courant de syllabes, ajouta à son mouvement ascensionnel un va-et-vient latéral. Si seulement Fledge pouvait prononcer ce mot « ascenseur » encore une ou deux fois !

— « Les Seabrook », poursuivit l'inspecteur, « habitent un petit immeuble qui s'appelle Lexington Arms. Ils ont un appartement de deux pièces au quatrième étage. L'immeuble n'a qu'un ascenseur (« Hurrah ! ») et c'est une de ces machines automatiques à boutons. Vous savez ce que je veux dire. Vous appuyez sur le bouton du troisième et l'ascenseur monte au troisième.

« En tout cas, George Seabrook entra dans l'ascenseur (« Encore ! ») et appuya sur le bouton du rez-de chaussée. Philip et Agnès Seabrook le virent tous deux appuyer sur le bouton du rez-de-chaussée. Mme Battleman aussi ; c'est une femme qui habite un des autres appartements de l'étage ; elle venait d'ouvrir sa porte pour prendre le journal du soir qui était sur le paillason. Elle a vu Seabrook entrer dans l'ascenseur. Elle l'a vu appuyer sur le bouton. Et Mme Battleman, Philipp Seabrook et Agnès Seabrook peuvent certifier que, lorsque l'ascenseur commença à descendre, George Seabrook était parfaitement intact. »

Une chose que venait de dire Fledge ramena l'attention de Paul à la conversation. Il retournerait plus tard à la pomme d'Adam sauteuse.

— « Qu'entendez-vous par « parfaitement intact ? »

— « Je veux dire *vivant*. » L'inspecteur s'éclaircit la gorge et continua : « En même temps, deux locataires de l'immeuble attendaient l'ascenseur au rez-de-chaussée. L'un d'eux était le Dr Herbert Martin, qui revenait de chez un client, et l'autre était une dactylo, Miss Flora Kingsley. Entre parenthèses, cette Kingsley travaillait chez Seabrook il y a quelques années. Ces deux personnes attendaient au rez-de-chaussée. Il était environ neuf heures. Ils virent la flèche du cadran au-dessus de la porte de l'ascenseur s'arrêter au quatrième étage. Puis ils virent la flèche se déplacer du quatrième au rez-de-chaussée. Ils ont tous deux constamment suivi cette flèche des yeux, et ils jurèrent qu'elle ne s'est pas arrêtée une seule fois. En d'autres termes, depuis le moment où George Seabrook est entré dans l'ascenseur au quatrième jusqu'au moment où l'appareil est arrivé au rez-de-chaussée, l'ascenseur ne s'est pas arrêté.

« Maintenant quelques mots de la façon dont l'ascenseur est construit. Il est fait de bon bois bien épais. Les parois, le plancher et le plafond sont absolument solides et pleins. Il n'y a pas de porte dissimulée ou d'entrée secrète. On ne peut y entrer ou en sortir que par la porte. Et le mécanisme est tel que la porte ne peut s'ouvrir quand l'ascenseur est en mouvement. Étant donné qu'il fallait bien qu'il soit en mouvement pour descendre du quatrième au rez-de-chaussée, la porte n'a pas pu s'ouvrir. Et étant donné que la porte en est le seul moyen d'accès, personne n'a pu soit y entrer, soit en sortir pendant que George Sea-

brook descendait. Vous y êtes ? »

Paul acquiesça d'un signe de tête.

— « Mais je ne vois pas où vous voulez en venir, Fledge ? »

— « Simplement à ceci. » L'inspecteur se pencha en avant et parla en détachant ses mots : « George Seabrook était vivant lorsqu'il pénétra dans l'ascenseur. Il n'y avait personne d'autre dans cet ascenseur. L'appareil est descendu directement, sans s'arrêter. Et pourtant quand il est arrivé au rez-de-chaussée, le Dr Martin et Miss Kingsley ouvrirent la porte et trouvèrent George Seabrook étendu mort, un couteau enfoncé dans le dos. »

Fledge abattit brutalement la paume de sa main sur le bureau pour marquer le coup. « Et si ce n'est pas là un crime impossible », dit-il, « je ne sais pas ce que c'est, moi ! »

Un lourd silence s'abattit sur la pièce.

Paul Dawn réfléchissait. D'une façon lente et paresseuse, évidemment. Mais pour lui toute forme de pensée concentrée représentait un effort. Il obtenait généralement de meilleurs résultats en laissant vagabonder son esprit au petit bonheur. Mais, à ce moment-là, il pensait au Crime Impossible de l'Ascenseur. Paul étiquetait toujours les affaires. Les étiquettes l'aidaient à se concentrer.

Il continua à tapoter son crayon contre le sous-main qui était sur le bureau. La pomme d'Adam de Stanley Fledge était complètement oubliée.

— « Eh bien, Paul », demanda Fledge impatientement. « Qu'est-ce que vous en pensez ? »

— « Qu'est-ce que je pense de quoi ? »

— « De cette affaire. De ce crime impossible. »

— « J'essaye de ne pas y penser », dit Paul, « c'est intéressant pourtant ! »

— « Moi, cela m'intéressera quand nous l'aurons éclairci. »

Paul fit un rond de fumée presque parfait, un exploit qui le comblait d'aise. « J'ai des visions », dit-il tout à coup, et Fledge le regarda bizarrement. Paul ferma les yeux. « Je vois notre victime, George Seabrook. Il est debout dans l'ascenseur, probablement avec l'idée qu'il se trouve tout à fait seul. Et puis, sans avertissement, il arrive quelque chose : le mécanisme se déclenche ; le truc automatique, quel qu'il soit, se met à tourner, et un couteau se plonge dans le dos de George Seabrook. Puis notre meurtrier disparaît. Du véritable mélodrame ! D'autant plus du mélodrame que, d'après ce que vous venez de me dire, cela n'a pas pu se passer comme ça. »

— « Et pourtant », dit l'inspecteur en se grattant le menton pensivement, « il semble que cela n'ait pas pu se passer autrement. »

— « Je me demande comment cela a bien pu se passer », dit Paul. « Les cochons ne volent pas. Les automobiles ne peuvent pas se transformer en Kangourous. Et les meurtriers ne peuvent pas disparaître dans les cages d'ascenseurs selon leur bon plaisir. Cette affaire est pleine de complexité. »

— « Elle est en effet complexe, comme vous dites. » Fledge secoua la tête tristement. « Alors, qu'est-ce

que vous en pensez ? Est-ce que ça vous attire ? »

— « Oh ! vaguement ». Évidemment, que cela m'attire, pensa Paul. Il n'y avait pas eu une affaire qui l'intéresse autant depuis des semaines. Mais il ne fallait pas qu'il le montre. L'air ennuyé et supérieur, voilà ce qu'il fallait qu'il ait. « A propos, Fledge, avez-vous pensé à un mot de neuf lettres signifiant *tomber en faiblesse* ? Vous vous souvenez ? La dernière lettre est « r ».

— « Non, je n'y ai pas pensé un seul instant », dit l'inspecteur avec irritation. « Est-ce que vous vous chargez de l'affaire ? »

— « Je me charge de l'affaire. »

Paul fit un autre rond de fumée et remarqua avec plaisir que ce rond justifiait sa réputation.

\* \*

« Cette affaire », dit Paul Dawn en pensant à voix haute, « va être passionnante ».

Cette remarque était amenée par son premier coup d'œil à l'ascenseur de Lexington Arms. Un second coup d'œil n'était pas nécessaire. L'ascenseur était effectivement solide. Il était même impénétrable. Pas de fissures suspectes dans les parois. Pas de bosses anormales dans le plafond. Pas de crevasses dissimulées dans le plancher. Une fois la porte fermée, pensa Paul, une punaise aurait du mal à s'y glisser. Il pensa à tout le mal qu'aurait pu lui éviter le constructeur en ménageant avec obligeance quelques trappes dans le plancher, ou un certain nombre de panneaux à glissières dans les parois. Mais c'était

là le genre de problème difficile qu'il appréciait, quelque chose dans le genre de ce sacré mot de neuf lettres qui signifiait *tomber en faiblesse*. Il se demanda si, en essayant de tomber en faiblesse une ou deux fois, cela ne lui permettrait pas de trouver la réponse. Il ramena sa pensée avec effort, à des problèmes plus immédiats.

— « Hermétique comme un tambour, n'est-ce pas ? » dit Stanley Fledge. « Il ne semble pas qu'on puisse y pénétrer. Et pourtant quelqu'un y est entré. C'est un peu effrayant, Paul. Je ne peux pas dire que je sois particulièrement rassuré à l'idée qu'un criminel invisible se promène en liberté. Alors, on se met au boulot ? »

« Voilà toute la philosophie de Fledge en quelques mots », pensa Paul. L'inspecteur « Stanley on-se-met-au-boulot-Fledge ». Ces hommes d'action ébranlaient le système nerveux de Paul.

— « On se met à quel boulot ? » demanda-t-il.

— « A interroger des suspects ! A chercher des solutions ! A expliquer l'affaire ! A ce boulot-là, voyons. Allons, venez ! »

Paul tira placidement sur sa cigarette et s'assit sur l'unique chaise de l'entrée exigüe de l'immeuble. « Eh bien moi je me mets au boulot ici même », dit-il. « J'ai quelques questions à vous poser. »

— « Ce n'est pas moi qui ai fait le coup. »

Paul ne releva pas cette ironie.

— « En premier lieu les empreintes. En avez-vous trouvées ? » Fledge renifla peu élégamment. « Trop. Presque tous les habitants de la maison ont utilisé l'ascenseur

hier. Mais les empreintes les plus nettes sont celles de George Seabrook. »

— « Avez-vous trouvé l'empreinte de son pouce sur le bouton du rez-de-chaussée ? »

— « Naturellement. C'est le premier endroit où nous ayons regardé. »

— « Avez-vous trouvé ses empreintes sur l'un quelconque des autres boutons ? »

Fledge le regarda avec une expression intriguée. « Pourquoi me demandez-vous ça ? »

— « Oui ou non ? »

— « Oui, nous les avons trouvées sur un autre bouton. »

Si Paul éprouvait un intérêt ou un plaisir particulier, sa figure ne le laissait pas paraître. Il avait l'air placide et doux. Ses yeux semblaient endormis. Il sauta complètement la question suivante qui était manifeste, et demanda : « Que dit le médecin-légiste ? »

— « Décès dû à des coups de couteau. Mort instantanée. Mais dites donc ! une seconde ! » La figure de Fledge était l'image même de l'ahurissement. « Vous ne me demandez pas sur quel autre bouton nous avons trouvé les empreintes de Seabrook ? »

— « Le bouton du quatrième », dit Paul machinalement. « Qu'a dit le médecin-légiste de l'état de santé de Seabrook ? »

Le cou de l'inspecteur commençait à prendre des teintes violacées.

— « Comment savez-vous que c'était le bouton du quatrième ? »

— « Soyons logique », expliqua Paul patiemment. « Quand il est descendu du quatrième, il a appuyé

sur le bouton du rez-de-chaussée. Par conséquent, plus tôt dans la soirée, lorsqu'il est monté, il a dû appuyer sur le bouton du quatrième. Vous saisissez ? »

Fledge fit un signe de tête un peu intimidé. Paul réussit un nouveau rond de fumée. « Je me permets de répéter ma question précédente. Qu'a dit le médecin-légiste de l'état de santé de Seabrook ? »

— « Il a dit qu'il avait une très mauvaise santé. Seabrook était malade. »

— « Et que dit son propre docteur ? »

— « Le médecin de Seabrook ? C'est ce Dr Herbert Martin qui a trouvé le corps. Je ne le lui ai pas encore demandé. »

— « Pourquoi ne le lui avez-vous pas demandé ? »

— « Je n'ai pas pensé que ce soit important. »

— « Vous n'avez pas pensé que ce soit important ! » Paul lui jeta un de ces regards vexants qui signifient : « Vous devriez être plus malin que ça », et la figure de Fledge tourna au rouge vif. Bonne tactique, pensa Paul. L'embarrasser. Lui faire saisir sa propre médiocrité et votre supériorité. Il se donna moralement une tape sur l'épaule.

— « Quand commencez-vous à interroger les suspects ? » demanda timidement l'inspecteur.

— « Aussitôt que je saurai avec quel genre de couteau Seabrook a été poignardé. »

— « Avec un simple couteau de poche. Le meurtrier le lui a enfoncé dans le dos à plusieurs reprises. »

— « Des empreintes ? »

— « Pas une seule. Simplement quelques taches, comme si la per-

sonne qui tenait le couteau avait porté des gants. »

Avec de considérables et pénibles efforts Paul se leva de sa chaise. L'inspecteur Fledge accueillit sa décision d'interroger maintenant des suspects avec une grande satisfaction. Paul savait pourquoi. L'inspecteur avait une réputation de bourreau des suspects. Il aimait obtenir des renseignements de témoins hostiles. Il préférait même cela quelquefois à un témoin qui lui apportait gentiment des renseignements par pur esprit de collaboration.

— « J'ai demandé que personne ne se serve de l'ascenseur », dit Fledge, « mais nous pouvons l'utiliser. » Ils y entrèrent. L'inspecteur ferma la porte, puis la grille de l'appareil. Il pressa du pouce le bouton marqué quatre. « D'abord, M. et Mme Philip Seabrook. »

Pendant la montée, Fledge indiqua un grand X tracé à la craie dans un coin de l'ascenseur.

— « C'est là que le corps a été trouvé. Il était recroquevillé dans ce coin lorsque le Dr Martin et Miss Kingsley le découvrirent. Il avait le dos tourné vers le mur, et le couteau était planté dans son dos. »

L'ascenseur s'était arrêté. Ils sortirent sur le palier du quatrième.

— « Appartement 4.E », dit l'inspecteur en sonnant. On va enfin se mettre au boulot et éclaircir cette affaire. » Paul fit la grimace.

\* \* \*

Paul Dawn avait sa méthode avec les suspects. Il réussissait à obtenir plus de renseignements de

sa façon tranquille et indifférente que Stanley Fledge avec son ton impérieux et ses intimidations. Paul expliquait la chose en disant qu'il les cueillait quand ils n'étaient pas sur leur garde, ce qui est une explication aussi valable qu'une autre.

Agnès Seabrook était une gentille petite blonde, avec un sourire agréable et une tête écervelée. Son mari était plutôt du genre studieux. C'était un homme jeune, de petite taille, grassouillet par endroits, avec de grands yeux qui vous lorgnaient derrière des lunettes à monture foncée. A la vue de deux représentants de la Loi, il devint très agité.

— « Je me permettrai de vous dire », éclata-t-il, « que je commence à en avoir assez. La police se présente toutes les trois minutes pour me poser des questions stupides. Je n'ai même pas pu aller à mon bureau aujourd'hui. »

— « Je suis vraiment désolé, M. Seabrook », dit Fledge d'un ton doux, « mais c'est la routine qui veut ça. Je crois que je peux vous assurer que c'est la dernière fois que nous vous interrogerons. »

— « J'espère bien. Il y a des limites à tout. Je me permettrai de vous dire... »

Fledge s'éclaircit la voix. « Eh bien, M. Seabrook, voulez-vous me répéter ce qui s'est passé hier soir ? »

— « Pour la centième fois ! Nous avons diné avec oncle George. A neuf heures, il avait à s'en aller. Aussi l'avons-nous accompagné jusqu'à l'ascenseur. L'ascenseur est arrivé. Il nous a dit au revoir. Il a appuyé sur le bouton du rez-de-chaussée. Il nous a encore dit au revoir. La porte de l'ascenseur s'est refermée. Et voilà ! »



— « Votre voisine, Mme Battleman, a également vu tout cela ? »

— « Oui. La vieille souris est sortie pour prendre son journal. En réalité je pense que c'était surtout pour voir oncle George. Un grand financier, vous comprenez... C'est une vieille fouine, en tout cas. »

— « Ce n'est pas une vieille fouine, Phil ! » dit avec indignation Mme Seabrook qui prenait la parole pour la première fois. « C'est une femme charmante et cultivée. Et c'est une des filles les plus gentilles que je connaisse. »

— « Filles », ricana Philip. « Si cette « fille » a moins de soixante-quinze ans, je veux bien être pendu ! »

— « Vous êtes absolument certain que Mr. George Seabrook était vivant lorsque la porte de l'ascenseur s'est refermée ? » demanda Fledge.

« Il n'avait pas l'air mort », dit Agnès Seabrook.

Philip se redressa et prit une attitude qu'il pensait dédaigneuse :

« Je suis encore capable de distinguer un homme vivant d'un cadavre, inspecteur. »

— « Maintenant », dit Fledge en s'aiguillant dans une autre direction, « le mobile du crime ? Mr. Seabrook, voyez-vous quelqu'un qui ait eu intérêt à supprimer votre oncle ? »

— « Je ne vois vraiment personne », répondit Philip avec un regard furibond. « Il me semble que c'est plutôt votre rayon, inspecteur. »

— « Effectivement. » Fledge se tourna vers Agnès. « Et vous, madame ? »

— « Naturellement », dit-elle. « Il

y a beaucoup de gens qui avaient intérêt à tuer oncle George. »

— « Ah ! Qui cela ? »

— « Eh bien, Philip et moi, par exemple. »

Philip devint rouge comme une tomate. « Agnès, tu es stupide », explosa-t-il.

— « Pas du tout ». Elle se tourna vers l'inspecteur. « Vous l'auriez su tôt ou tard. Nous n'aimions pas George Seabrook. Peu de gens l'aimait. Il était terriblement vaniteux, pompeux, content de lui, possessif — je ne trouve pas d'autres termes pour l'instant. En tout cas c'était ce genre d'homme-là. Il n'approuvait pas notre mariage et quand Phil m'a épousée, il a décidé de me mettre en observation, en quelque sorte, pendant six mois. Depuis que nous sommes mariés, George Seabrook s'est invité à dîner presque chaque semaine. Et savez-vous pourquoi ? Simplement pour m'étudier et voir si j'aurais son approbation. Eh bien, nous n'aimions pas cela. Nous n'aimons pas être surveillés et disséqués par un parent riche. Il y a eu des moments où j'avais vraiment envie de le tuer. »

« Quel phénomène », pensa Paul. « Une idiote intelligente. » N'ayant rien de mieux à faire, il décida de poser une question : « Je vous demande pardon, madame... » Son ton de voix était tranquille, mais ils sursautèrent tous en l'entendant. « Je me demandais... si vraiment vous détestiez votre oncle tant que cela, pourquoi l'avez-vous supporté si longtemps ? »

— « C'est justement ce que j'allais demander », dit Fledge.

— « A cause de son argent ! »



explosa soudain Philip Seabrook. « Oncle George était riche et je ne le suis pas. Mais j'étais le seul membre vivant de sa famille. Et si vous ne pouvez pas comprendre... »

— « Vous héritiez de tout ? » demanda Fledge.

— « J'héritais ? Mais non, j'hérite ! Son avoué m'a téléphoné ce matin. Et je ne suis pas particulièrement triste ni reconnaissant. Je peux même dire que sa mort est un soulagement pour moi. Je n'ai jamais touché le salaire de Rockefeller. »

Il y eut une pause un peu tendue.

Eh bien, c'est gentil, pensa Paul Dawn. Ce n'était pas souvent qu'un mobile parfait lui était ainsi apporté bien empaqueté, sur un plateau. Mais l'inspecteur Fledge hésitait. En bien d'autres circonstances, un policier eût arrêté un suspect aussitôt après une telle déclaration. Mais pas dans cette affaire-ci. Fledge ne pouvait rien faire. Paul sourit en se demandant comment l'inspecteur allait pouvoir accuser qui que ce soit d'un meurtre que personne ne pouvait avoir commis.

Pris d'une inquiétude soudaine, Paul se demanda comment lui-même allait pouvoir éclaircir tout cela. Les faits étaient là : quelqu'un avait dû entrer dans l'ascenseur, — bien que personne n'ait pu y pénétrer.

— « Vous avez des questions à poser, Paul, avant que nous ne partions ? » dit Fledge en se levant.

— « Heu... — oui. Une seule. » Il regarda les Seabrook de son même air ensommeillé « Mr. ou Mme Seabrook, vous pouvez peut-être me dire quelque chose. Pouvez-vous me trouver un mot de neuf lettres qui signifie « tomber en faiblesse » et

dont la dernière lettre est « r » ?

Les Seabrook le regardèrent avec stupéfaction. Les deux détectives s'en allèrent.

Sur le palier, Fledge, un peu affolé, s'adressa à Paul. « Dites-moi, Paul, vous êtes sûr que vous savez ce que vous faites ? »

— « C'était peut-être un suicide », murmura Paul.

— « Un suicide ! » dit Fledge, d'un ton qui contenait des envies de meurtre. « Et voulez-vous me dire comment le suicidé s'est poignardé dans le dos ? »

— « C'était peut-être un acrobate », dit Paul malicieusement.

\* \* \*

Le Dr Herbert Martin était un de ces médecins robustes et cordiaux qui parlent à tout le monde comme à leurs patients.

Paul et Fledge le trouvèrent en ville à son cabinet et furent reçus avec de grandes démonstrations d'amitié.

— « Asseyez-vous, messieurs ! Je suis content de vous voir. Que puis-je faire pour vous ? Horrible affaire, n'est-ce pas ? Ah là là ! Que désirez-vous savoir ? »

Le docteur avait un tic qui consistait à frotter l'une contre l'autre ses grandes mains en parlant, d'une manière très homme d'affaires.

— « Nous aimerions simplement savoir une fois encore ce qui s'est passé, docteur. » Fledge était poli, mais toujours officiel.

— « Ce qui s'est passé ? Voyons, voyons. » Le docteur se mit à réfléchir, « Je revenais d'une visite. Le malade était une vieille dame que

je soigne depuis des années. Elle est hypocondriaque et me donne beaucoup d'argent pour que je lui dise qu'elle a quelque chose qui ne va pas. En réalité, elle a une santé de fer, si ce n'est mieux encore.

« Mais j'ai à gagner ma vie. Bref, j'arrivai à la maison au moment où la porte de l'ascenseur se refermait. La flèche du cadran monta jusqu'au quatrième, puis elle se mit à redescendre. A ce moment arriva un autre locataire, une dame, et nous patientâmes ensemble. »

— « Miss Flora Kingsley ? »

— « C'est ce que j'ai su plus tard. J'habite la maison depuis peu, et de toute façon je ne suis pas particulièrement sociable. C'est là le tort de nous autres New-Yorkais. Nous nous concentrons trop sur nous-mêmes. Mais ne sortons pas du sujet. Miss Kingsley et moi attendîmes que l'ascenseur arrive au rez-de-chaussée. Il s'est arrêté, j'ai ouvert la porte. Puis — puis je l'ai vu. » Il sembla à Paul que la voix du docteur tremblait très légèrement. « Il était recroquevillé dans un coin de l'appareil, le dos tourné vers la paroi. Je me précipitai vers lui, mais je dis à Miss Kingsley de ne pas bouger. Elle attendit à la porte et regarda. Je me penchai vers le corps et vis le couteau. Elle cria. « Il est mort », dis-je. « Allez téléphoner à la police. » Quelques minutes plus tard, elle revint et nous attendîmes ensemble. Puis vous êtes arrivé, inspecteur. »

C'est assez convaincant, pensa Paul.

— « Docteur », dit-il d'une voix traînante, « vous étiez le médecin de George Seabrook ? »

— « Oui. » Le regard de Martin ne flancha pas.

— « Il n'avait pas une très bonne santé, n'est-ce pas ? »

— « Non, il n'allait pas très bien. Des troubles au cœur, les reins malades, des évanouissements fréquents, des maux de tête. Il souffrait beaucoup, j'imagine. »

— « Souffrait-il assez pour tenter de se suicider, d'après vous ? »

Le docteur hésita un moment, puis répondit : « Peut-être. »

— « Votre réponse n'est pas très précise. »

— « Aussi précise qu'il m'est possible de le faire. »

— « Merci, docteur. »

— « Dites donc », dit Martin, « c'est un problème embarrassant, n'est-ce pas, de savoir comment le meurtre a été exécuté ! »

— « Certainement », dit Paul. « A propos de problème, connaissez-vous un mot de neuf lettres qui signifie « tomber en faiblesse » ? La dernière lettre est « r ». »

— « Un problème de mots croisés ? » dit Martin jovial. « J'en faisais autrefois. J'en ai perdu l'habitude ces temps-ci. »

— « Connaissez-vous ce mot ? » demanda Paul.

— « Non. »

\* \* \*

Paul comprenait pourquoi Miss Flora Kingsley était restée vieille fille soixante ans de sa vie. Elle avait des lèvres minces et pincées, une figure blanche et tirée, et des yeux perçants et durs. Il avait l'impression qu'elle s'était échappée d'un film de Boris Karloff. Et le fait que

sa coiffure était arrangée de façon très moderne, ne faisait qu'accroître son aspect un peu terrifiant.

— « Que voulez-vous me demander ? » dit Miss Kingsley d'une voix plate et métallique.

— « Miss Kingsley, nous aimerions avoir votre version des événements d'hier au soir. »

Elle le leur donna en de courtes phrases précises, comme si elle eût récité par cœur. Cela corroborait presque exactement la déclaration du Dr Martin. Paul nota plus particulièrement ce qui avait trait à ses réactions devant le meurtre.

— « J'étais bouleversée », dit-elle. « Le docteur Martin ayant dit que l'homme était mort, je crois que j'ai crié. Cela manquait vraiment de dignité. »

— « Vous avez travaillé chez Mr. Seabrook, Miss Kingsley ? »

— « Oui. » Ses lèvres se pincèrent. « Il y a bien des années. »

— « Pourquoi l'avez-vous quitté ? »

— « Il s'est retiré des affaires. »

— « Savez-vous pourquoi ? »

— « Non. »

Paul parla tout à coup d'une voix paresseuse. « Miss Kingsley, est-il possible que Mr. Seabrook se soit retiré parce que ses affaires ne marchaient plus ? »

Les doigts de la vieille fille s'agrippèrent aux bras de son fauteuil.

— « Oui. C'est possible. »

— « Et le bruit n'a-t-il pas couru, à l'époque, que ses affaires ne marchaient plus parce qu'il avait disposé illégalement de fonds appartenant à ses actionnaires ? »

— « Cela n'a jamais été prouvé ! » s'écria-t-elle en se levant d'un bond. C'était sa première manifestation d'émotion. Elle se rassit avec las-

situde. « Je vous demande pardon. Oui, ce bruit avait couru. »

— « Vous y croyiez ? »

Elle inclina la tête affirmativement.

— « Merci. Heu... est-ce que vous faites des mots croisés, Miss Kingsley ? »

Elle le regarda un moment avec suspicion. Puis son visage se durcit. Elle se leva et fit face aux deux hommes.

— « Voudriez-vous me laisser, maintenant, s'il vous plaît ? »

— « Vous n'avez pas répondu à ma question », dit Paul doucement.

— « Non, Bonsoir. »

\* \* \*

Ils étaient ce soir-là au Bureau Central de la police.

— « Des culs-de-sacs », dit Stanley Fledge. « Des voies sans issues ! »

cria Stanley Fledge. « Des murs opaques ! » hurla Stanley Fledge.

« Et des ascenseurs ! mais, nom d'un chien, c'est ce qui m'use ! Je pourrais prendre ces gens-là un par un et les faire avouer, si j'avais la moindre explication de ce mystère de l'ascenseur. Comment le meurtrier est-il entré dans l'ascenseur ? Que s'est-il passé ? Est-ce que je deviens fou ? Est-ce que je rêve ? Comment le meurtrier est-il entré dans l'ascenseur ? »

— « Le meurtrier n'est pas entré dans l'ascenseur », dit Paul très calmement.

La bouche de Fledge s'ouvrit toute grande ; ses yeux s'écarquillèrent.

— « Quoi ? »

— « J'ai dit : le meurtrier n'est pas entré dans l'ascenseur. »

— « Vous savez comment cela s'est fait ? »

Paul Dawn alluma une cigarette d'une main ferme. Il tira une bouffée et souffla la fumée par le nez. « Il y a un bout de temps que j'ai su comment cela s'était fait. Mais il fallait le prouver », dit-il.

— « Et l'avez-vous... » Fledge avala sa salive faiblement, « l'avez-vous prouvé ? »

— « Je l'ai prouvé. Venez demain matin à mon bureau et je vous le dirai. » Il se leva. « Venez de bonne heure, parce que les journaux arrivent à dix heures et demie et qu'après je serai très occupé à faire des mots croisés. »

\* \* \*

Paul Dawn avait toujours une bouteille de whisky dans un tiroir de son bureau — pour des raisons médicales, dirons-nous. Après avoir appris la solution, l'inspecteur Fledge fut suffisamment ahuri pour avaler la moitié de la bouteille en trois gorgées.

— « C'est si simple », dit Paul. « Si facile. Je l'ai toujours su. »

Et c'était simple. Très simple. Mais ingénieux, s'empressa d'ajouter Paul. Ce qui était particulièrement ingénieux c'était la façon dont il l'avait expliqué.

— « Il suffit d'avoir un peu d'imagination. C'est pour cette raison que ces crimes impossibles me conviennent particulièrement bien. Il me manque peut-être beaucoup de choses de l'esprit d'initiative, de l'énergie. Mais j'ai certainement de l'imagination. »

L'inspecteur Fledge serait maintenant le dernier à le nier.

— « Voici comment les choses se sont passées », avait dit Paul.

« En résolvant ces problèmes il faut être dur, il ne faut pas faire de sentiment. Il ne faut pas tenir compte des fantômes, ou des hommes invisibles, ou des machines compliquées contrôlées par radio. Il faut se mettre dans le crâne qu'il n'y a pas de crime impossible.

« C'est ce que j'ai fait dès le début. George Seabrook a été tué. Quelqu'un est entré dans cet ascenseur et lui a enfoncé un couteau dans le dos. Pour pénétrer dans l'ascenseur, le meurtrier devait manifestement utiliser une entrée. Il n'y a qu'une entrée. Vous avez sondé l'appareil vous-même de fond en comble. Vous n'y avez trouvé qu'une entrée, c'est la porte. Je l'ai fouillé dans tous ses recoins. Je n'y ai trouvé qu'un moyen d'accès : la porte. Donc le meurtrier n'a pu entrer dans l'ascenseur que lorsque la porte en était ouverte.

« Mais la porte ne peut pas s'ouvrir quand l'appareil est en mouvement. Et lorsque l'on précise les points de cette affaire, on s'aperçoit que la porte n'a été ouverte que deux fois : une fois au quatrième et une fois au rez-de-chaussée. *« Donc George Seabrook a été tué alors que l'ascenseur se trouvait soit au quatrième, soit au rez-de-chaussée. »*

« Eh bien, considérons les deux cas. Quand Seabrook est entré dans l'ascenseur il était vivant. Quand il a appuyé sur le bouton, il était vivant. Quand la porte s'est refermée, il était vivant. Trois personnes l'ont affirmé, dont une femme qui peut être considérée comme hors de cause. De tout ceci nous concluons que Seabrook n'a pas pu être assassiné

quand l'ascenseur était au quatrième étage.

« *Donc il a été assassiné quand l'ascenseur se trouvait au rez-de-chaussée !* »

— « Mais aussitôt que la porte a été ouverte au rez-de-chaussée, deux témoins virent Seabrook sur le plancher avec un couteau planté dans le dos », objecta Fledge.

— « L'ont-ils vu ? C'est à cet endroit-là que nous nous sommes égarés depuis le début.

« Que savons-nous et que pouvons-nous simplement soupçonner ? Les témoins disent que Seabrook était étendu par terre avec un couteau dans le dos. Mais les témoins n'ont vu Seabrook que de la porte de l'ascenseur. Seabrook avait le dos tourné vers le mur. En réalité, ce que les deux témoins ont vu c'est Seabrook étendu par terre. Miss Kingsley s'est tenue dans l'embrasure de la porte tout le temps. Contrairement à ce qu'elle déclare, elle n'a pas pu voir le couteau. »

Fledge leva l'index comme un enfant qui interroge en classe. « Une seconde ! » dit-il. « Cela va trop vite pour moi. Mais même si Miss Kingsley n'a pas vu le couteau, le Dr Martin l'a vu, lui ! »

— « L'a-t-il vu ? » Paul marqua un temps d'arrêt et sourit avec satisfaction. « Voilà exactement la question, Fledge. Est-ce que le Dr Martin a vu le couteau dans le dos de Seabrook, ou est-ce que le Dr Martin a simplement dit qu'il avait vu le couteau ? »

« Rapprochons les faits. Martin déclare que Miss Kingsley a crié et puis qu'il a dit : « Il est mort ! » Miss Kingsley déclare que Martin a commencé par dire : « Il est mort ! »

puis qu'elle a crié. Pourquoi l'un des deux mentirait-il ? Je crois que Martin a menti, parce qu'il s'est exclamé : « Il est mort ! » dans un but déterminé. Dans le but, de persuader Miss Kingsley qu'elle avait vu Seabrook mort, alors qu'elle ne l'avait vu qu'étendu à terre.

« Nous savons que Seabrook n'était pas mort, mais alors que pouvait-il avoir ? Et c'est ici que se place une remarquable coïncidence. Vous vous souvenez de mon mot de neuf lettres signifiant « tomber en faiblesse » ? La dernière lettre est « r ». C'est ce qu'a fait Seabrook. Il est « tombé en faiblesse », il a *défailli*, il s'est évanoui !

« Voyez-vous ? Seabrook a eu un évanouissement en descendant. Le Dr Martin a dit qu'il y était sujet. Quand l'ascenseur est arrivé au rez-de-chaussée, Martin l'a vu étendu sur le sol. Il a immédiatement compris ce qui s'était passé. Une idée lui est venue. Il a vu comment il pouvait profiter de l'occasion.

« Il a aussitôt joué la comédie de la mort de Seabrook pour convaincre Miss Kingsley. Il s'est précipité vers le corps. Il a crié : « Il est mort ! » Il a désigné du doigt un couteau imaginaire dans le dos de Seabrook que Miss Kingsley ne pouvait pas voir, étant donné la position du corps. Il a tout le temps tenu la vieille fille à une distance respectable de Seabrook. Il a joué une comédie pleine de réalisme. A la fin de la scène, Miss Kingsley était persuadée qu'elle avait vu un cadavre.

« Ensuite il s'est débarrassé d'elle, il lui a dit de téléphoner à la police.

« Et voici encore un élément peu favorable au docteur : il a été le

*seul qui se soit trouvé en tête à tête avec Seabrook, depuis l'instant où le vieillard est entré dans l'ascenseur !*

« Pendant que Miss Kingsley téléphonait, Martin a mis ses gants de caoutchouc. Il les avait dans sa trousse. Et nous savons qu'il avait sa trousse parce qu'il venait de faire une visite. Il a poignardé Seabrook, puis rangé ses gants.

« Il se sentait probablement absolument à l'abri. Tant que Miss Kingsley serait persuadée — et il était sûr qu'elle le resterait — il n'avait rien à craindre, parce qu'elle pourrait toujours lui fournir un alibi en certifiant que Seabrook était mort à un moment où Martin, n'avait aucune possibilité de le tuer. Vous saisissez ? »

L'inspecteur Fledge respirait avec difficulté et il commença à s'éponger le front.

— « Une chose, encore. Donnez-moi le mobile du crime et je vais passer les menottes au docteur. »

— « Le mobile », dit Paul Dawn, « il était là devant nous tout le temps. Miss Kingsley a confirmé le fait que Seabrook avait été en faillite, à la suite d'opérations assez crapuleuses. Beaucoup de porteurs de titres ont été ruinés à cette occasion, et il est concevable que l'un d'entre eux ait été animé d'un violent esprit de vengeance depuis très, très longtemps. Recherchez dans le passé du Dr Martin ! »

— « Il faut que je me dépêche maintenant », dit l'inspecteur Fledge en se levant. « Oh ! dites donc, tout ceci m'a un peu secoué. Vous n'auriez pas un peu de liquide par hasard ? »

Paul en avait. Et c'est à ce moment-là que l'inspecteur vida la moitié de la bouteille.



# LE MAILLET

par JAMES HILTON

*L'auteur de la nouvelle Good-bye, Mr. Chips ! dont fut tiré un film qui eut tant de succès sur les écrans de tous les pays, est aussi l'auteur de ce récit. Nous sommes d'autant plus heureux de le publier que l'œuvre de JAMES HILTON dans le domaine policier est pratiquement inconnue du grand public de langue française.*



**V**ous sentirez le sang généreux de la jeunesse couler dans vos veines, la première chose que vous constaterez le matin dans votre miroir, ce sera l'éclat de la santé sur vos joues. — Plus de souffrances, plus de douleurs, plus de vagues sensations de fatigue. Vous ne donnerez plus votre argent durement gagné aux médecins. Vous ne le gaspillerez plus en remèdes de charlatans ! Car ceci, mesdames et messieurs, n'est pas un remède de charlatan, ni une drogue. C'est le « Médicament Végétal et Naturel Sans Pareil » que j'ai découvert par moi-même après une existence de recherches et d'essais. Nul autre que moi n'en possède le secret. Aucun homme au monde ne peut vous offrir la clef de cette porte merveilleuse qui s'ouvre sur la Santé, la Force et la Vie. Je ne vous demande qu'un shilling pour une boîte. Je serai même plus généreux que cela. Pas même un shilling : neuf pence la boîte. Neuf pence, mesdames et messieurs.



« ...Y a-t-il dans cette ville un médecin qui prendrait moins d'une demi-couronne pour une bouteille d'eau vaguement colorée, mais inefficace ?... Regardez. Je vais vous dire ce que je vais faire. C'est une offre spéciale. Je ne la referai plus jamais tant que je vivrai. Six pence ! Six pence !... A qui la première boîte ? « ...Merci monsieur. Deux shillings ? Merci. Voici votre boîte et voilà votre monnaie. Etes-vous content ? Bien ! Vous êtes bien sûr d'être content ? Bon ! Eh bien, permettez-moi de vous rendre vos six pence également. Prenez cette petite boîte d'« Extrait de Santé », mon cher monsieur. C'est un cadeau que je fais à l'homme le plus avisé de l'assistance. Maintenant, mesdames et messieurs, à qui le tour ? Merci madame... »

La voix forte et sonore du camelot retentissait à travers la place du marché de la petite ville de Finchingsfold située dans le nord de l'Angleterre : l'horloge de la paroisse marquait neuf heures moins dix.



A neuf heures, il devrait plier bagage, suivant les ordres des autorités municipales. C'était la sixième fois qu'il refaisait son boniment éprouvé sur les mérites de « l'Herbe de Vie » qu'il avait découverte des années auparavant près de la rivière Orénoque, en Amérique du Sud. Capturé par des Indiens féroces, qui l'avaient abandonné, demi-mort de fièvre, il avait réussi à ramper quelques centaines de mètres dans la forêt vierge et là, il avait remarqué une curieuse plante inconnue. Tenté par son agréable odeur, il y avait goûté et voilà que, moins d'un quart d'heure plus tard, la fièvre était tombée. Il se sentait un nouvel homme. Prudemment, il avait ramassé une brassée de cette herbe précieuse, puis au prix de difficultés inouïes, il avait repris contact avec la civilisation. Et là, il avait réalisé l'œuvre de sa vie en préparant cette plante sous forme de pilules qu'il vendait sur les marchés d'Angleterre.

Son boniment trouvait généralement créance ; mais jamais auditoire ne fut plus crédule que celui de Finchingfold par ce chaud samedi de juillet. Devait-il croire que la chaleur aidant, les gens de Finchingfold se sentaient plus avertis que de coutume par leur semaine de travail à l'usine ou au magasin ; ou bien avait-il été tout particulièrement éloquent ? Il ne savait que conclure ; mais le fait qu'il eût déjà vendu quatre-vingt-dix-sept boîtes dans son après-midi n'en était pas moins une sensation très agréable. Quatre-vingt-dix-sept fois six pence, cela faisait presque trois livres. Tous frais déduits, c'est-à-dire le prix des boîtes, des embal-

lages et des pilules, disons, cinq shillings. La taxe de stationnement au marché : un shilling, il lui restait largement plus de deux livres de bénéfice net. Pas mal. Décidément, pas mal du tout !

Sa journée finie, le Dr Parker Potterson était donc de fort joyeuse humeur. Comme il liquidait sa dernière douzaine de boîtes pour six pence, son visage rayonnait de gaité. Il avait devant lui la foule qu'il préférait. De braves et calmes ouvriers avec leurs ménagères, quelques manœuvres agricoles des fermes avoisinantes, peut-être aussi, quelques artisans d'un niveau plus élevé. Quelquefois, dans les villes plus importantes, il y avait des voyous qui essayaient de faire des histoires ou même — ce qui était plus ennuyeux, le type « supérieur », souvent un médecin, qui posait des questions embarrassantes. Mais la clientèle de Finchingfold était en or. Et ce brave petit type au premier rang, qui avait été le premier à se décider. C'était juste le genre de type avec qui ça payait d'être généreux. Très vraisemblablement, il trouverait que les pilules lui feraient le plus grand bien et, pendant des mois il parlerait du Médicament Végétal « Sans Pareil » du Dr Parker Potterson, non seulement chez lui, mais à l'atelier et à ses amis. Oui, sans aucun doute, il n'avait pas fait un mauvais calcul en lui donnant cette boîte gratis.

Quand l'horloge de l'église commença de sonner neuf coups, Potterson avait épuisé son stock, — événement qui ne s'était produit qu'une fois ou deux pendant toute sa carrière. Il sifflotait joyeusement tout en rangeant son matériel :

un stéthoscope, une planche aux couleurs vives représentant le corps humain, un fragment de « l'Herbe de Vie » à l'état naturel. Tout cela était facile à transporter. Fouillant dans sa poche, il en sortit une autre herbe que, dans son cœur, il considérait peut-être comme la seule herbe de vie et, l'ayant allumée, il en tira quelques bouffées avec satisfaction. Oui, l'existence était belle. Une poche pleine de billets, un bon cigare, le frais crépuscule d'un jour d'été, que pouvait-on désirer en dehors de cela ? Une seule chose, et, comme il y pensait, il se léchait les lèvres à l'avance.

Le Dr Parker Potterson ne pouvait pas ne point attirer l'attention, comme il se frayait un chemin à travers la foule du marché, en direction de l'*Auberge de la Couronne*. Tout d'abord, il portait un haut de forme et une redingote, costume peu en faveur à Finchingle, les jours de marché ; mais en dehors de cela, c'était un homme qui ne pouvait point passer inaperçu, où qu'il allât (et il ne le savait que trop). Mesurant près d'un mètre quatre-vingt-dix, large en proportion, sa personne était une magnifique réclame pour ses Pilules Végétales « Sans Pareil » dont il consommait une ou deux douzaines par jour. Par bonheur, elles étaient inoffensives. Ses yeux bleus extrêmement brillants étaient de ceux qui fascinent les femmes et son teint hâlé par des années de vie au grand air avait exactement l'aspect qu'un marchand de santé pouvait souhaiter.

Le bar de l'*Auberge de la Couronne* sembla plus que jamais exigü et bondé, aussitôt que l'imposante

personne de Potterson en eut franchi les portes battantes. Comme il se dirigeait vers le comptoir, instinctivement, les gens s'écartèrent pour lui livrer passage. D'instinct, les gens s'étaient toujours écartés sur sa route ! Il était bien connu, naturellement, et Georges, le barman, connaissant ses goûts, lui avait préparé son verre, sans attendre sa commande.

« Fait chaud ce soir, Georges ! » dit-il, se délectant de la première et délicieuse gorgée du « double whisky » longtemps attendu. Sa profonde voix de baryton portait jusqu'à l'extrémité de la salle, couvrant le bruit des conversations. « Bonsoir les gars », ajouta-t-il distribuant des signes de tête auxquels l'assistance répondit par un murmure confus de salutations. Tout le monde le dévisageait, tout le monde pensait à lui, tout le monde l'admirait et, soudain, comme il regardait pardessus son verre, il vit que parmi ses admirateurs, il y avait une jeune femme extraordinairement jolie.

Potterson était infiniment sensible à la beauté des jeunes femmes et la chose dont il se vantait le plus était de savoir se servir de son charme auprès d'elles. C'est pourquoi délibérément et avec une confiance née d'une longue pratique, il lui sourit.

Imperceptiblement, mais d'une façon indéniablement encourageante elle lui rendit son sourire. Il n'en fallait pas davantage pour qu'il se piquât au jeu. Naturellement, elle le trouvait, comme toutes les femmes, irrésistible ! Mais bon sang, pour une jolie femme, c'était une jolie femme ! Des lèvres rouges, des yeux sombres, un visage ovale, une

vraie beauté ! A sa robe, à ses manières, à l'aspect de sa main posée sur le bord du comptoir, il se flattait de la situer socialement... une femme qui travaillait — mariée depuis peu — avec un homme de situation modeste, par conséquent à court d'argent — donc, mécontente, rebelle, désireuse de prendre coûte que coûte à la vie ce qu'elle lui refusait... Ah, comme il connaissait bien ce type de femme et combien il en avait profité au cours de son existence !

— « Il fait soif », observa-t-il, se penchant vers elle.

— « Trop soif pour mes moyens ! » répondit-elle d'un ton légèrement irrité. Il remarqua que sa voix était agréable :

— « Comment trop soif ? C'est pourtant le bon endroit pour boire ! »

— « Oui, si mon vieux voulait seulement m'offrir un autre verre ! »

— « Ah ! il ne veut pas ? »

— « Non, pas lui ! Il a peur que je me saoule. Dites-moi, est-ce que j'ai l'air d'une femme qui se saoule ? »

Il se demanda si elle n'était pas déjà un peu ivre ; mais il reprit, souhant qu'elle le fût : « Naturellement non. Venez donc boire un verre avec moi puisque votre type est trop radin pour vous l'offrir. »

Il avait parlé très fort pour que l'assistance l'entendît, et les gens commençaient à rire sous cape. Cela lui plaisait qu'ils fussent spectateurs de ses succès féminins. En moins d'une minute, ses affaires étaient en si bonne voie qu'elle et lui se moquaient ensemble du mari ! Ça c'était du travail !

— « Chut ! » murmura-t-elle par dérision, « il pourrait vous entendre et il serait capable de vous faire

un mauvais coup ! Vous feriez bien de prendre garde, jeune homme ! » A travers le comptoir, elle lança d'un ton sec : « Pour moi, Georges, ce s'ra un gin ! »

Le rire étouffé de la foule se changea en un éclat de rire et Potterson, d'un seul coup d'œil, en comprit soudain le sens. Le mari de la jeune femme était à ses côtés. Ah, elle était bien bonne ! Oui, bien bonne ! De quoi s'amuser pendant longtemps après coup. Devant lui, se tenait un petit homme pâle, miné par le chagrin, à la poitrine étroite, misérablement habillé — le genre de type né pour donner du « Monsieur » à tout le monde ! Puis, il lui vint à l'esprit qu'il avait déjà vu ce visage quelque part. Mais, parbleu oui — c'était bien cela — c'était l'homme à qui, moins d'un quart d'heure plus tôt, il avait donné la boîte de pilules. Quelle plaisanterie ! Et comment diable ce gars-là s'y était-il pris pour séduire une aussi splendide créature que cette femme ? Ah ! mais, la vie — et spécialement la vie telle qu'il la connaissait — était pleine de semblables mystères.

Pourtant, cette situation ajoutait du piquant à son plaisir. Il éprouvait toujours une satisfaction très vive à exagérer sa propre force devant ceux qui en manquaient et rien ne lui était plus agréable que de flirter avec une jolie femme, en présence d'un mari qui n'avait pas le cran de s'y opposer. Il se sentait quelque'un !

Se tournant vers le petit homme, il lui dit avec condescendance : — « C'est pas régulier, mon vieux, d'avoir fait la connaissance de votre femme sans votre permission, mais

aussi, c'est de votre faute. Pourquoi, diable, avez-vous une aussi jolie femme ? On vous la soulèvera un jour ou l'autre, c'est couru, surtout si vous lui donnez pas c'quelle demande ! Malgré ça, vous allez bien prendre un verre avec nous ? »

L'homme sourit timidement (Potterson connaissait bien ce spécimen) et dit que pour lui, ce serait un « amer ».

Potterson poursuivit, prenant bien soin d'être entendu de tout le bar.

— « Vous savez ce que votre femme était en train de me dire ? Elle me disait de faire attention, ou bien que vous me feriez un mauvais coup ! Je suis heureux de voir que vous n'en avez pas l'intention ! Ça ne me plairait guère d'être amoché ! »

De nouveau, l'homme sourit timidement. La foule hilare se moquait de lui et même sa propre femme ne pouvait pas s'empêcher de ricaner ! « Je ne le laisserais pas faire ! » dit-elle avec un attendrissement feint dans la voix. « C'est un vrai tigre quand il est en colère. Vous l'croiriez jamais. Pas vrai ? Bert ? » ajouta-t-elle en sirotant son gin.

— « Ne lui cédez pas », dit Potterson, continuant à persifler. « C'est un grand bagarreur, je l'vois bien ; mais vous l'aurez quand même, si vous vous attaquez à lui comme il faut. Combattre et vaincre, telle est ma devise en ce monde. » Reprenant peu à peu sa manière de parler sur les marchés, il poursuivit : « Si vous voulez la santé, c'est à vous de vous la procurer... Si vous voulez la fortune... démenez-vous pour la gagner... Si vous voulez parler à une jolie femme dans un

bar, pourquoi que vous ne l'feriez pas, oui ou non ? »

La jeune femme ravie se mit à rire.

« Vous boirez bien encore quelque chose, chère amie ? » reprit Potterson enchanté de la façon dont marchaient ses affaires. « Georges... un autre gin pour la dame et un autre double wisky pour moi... Monsieur prendra sûrement un autre amer !... Oui... après avoir mené une existence passablement aventureuse à travers le monde, j'ai pu dire que j'ai partout obtenu c'que j'voulais ! Je m'plains pas ! Quand on peut dire ça, la vie est belle ! »

— « Mais quand on peut pas... quelle saloperie ! » lança une voix masculine dans l'assistance.

Potterson, plus flatté que jamais d'être l'objet de l'attention générale, se tourna vers l'interrupteur. « Mais vous pouvez toujours, monsieur », tonna-t-il. Puis, fixant la foule de son regard napoléonien soigneusement étudié : « Pour un homme qui a du sang généreux dans les veines, la vie fourmille de magnifiques occasions à saisir. » (C'était une des phrases de son répertoire.) « Vous voulez une chose ! Très bien. Si vous êtes un homme — un homme, au vrai sens du mot — vous l'aurez ! Si c'est nécessaire, bagarrez-vous pour l'avoir ; mais obtenez-la... C'est ça qui est important !... Ah... si je devais vous dire la moitié des choses qui me sont arrivées dans la vie !... » Il vida son gobelet d'un trait et il vit à travers le fond transparent que le petit homme le regardait avec fièvre et qu'il ruminait une question.

— « Eh bien ? » fit-il pour l'en-

courager, comme un maître d'école eût encouragé un enfant à répondre.

— « M'sieu », commença l'homme, avec une timidité et une gaucherie évidentes. Sa voix était dénuée du semblant de distinction qu'avait celle de sa femme. « M'sieu, vous excuserez la liberté que j'prends d'vous poser une question ; mais c'que vous dites m'intéresse... J'déteste pas la lecture, quand j'ai du temps à perdre, ...turellement !... j'ai entendu parler de la philosophie d'un Allemand... un Nitsky, ou quéque chose comme ça ! »

Potterson fit la grimace. Une fois de plus, il situait le type avec exactitude. Un de ces bougres à souliers éculés qu'on trouve dans les bibliothèques publiques, plongés dans la lecture d'étranges bouquins. « Nitsky ! » cria-t-il, clignant hardiment de l'œil vers la femme. « Je n'ai jamais entendu parler de c'type-là, et je ne veux pas en entendre parler. J'ai ma propre philosophie, mes propres principes pour me diriger dans l'existence, comme j'ai mes propres remèdes pour soigner ma santé. Cela me suffit. »

— « Mais Nitsky dit... »

— « Je m'fous de ce que dit Nitsky... Écoute, mon vieux, c'est pas la peine d'essayer de m'bourrer le crâne avec les bobards d'un étranger. C'qui m'intéresse, c'que j'écouterai avec plaisir, c'est de t'entendre parler de tes propres idées ... si tu en as... »

L'homme rougit sous la brutalité du sarcasme. « Eh bien m'sieu », reprit-il respectueusement, « si j'peux vous l'dire à ma façon, p't'être ben que j'pourrai m'expliquer. J'sais ben que j'suis pas un homme qu'a d'l'éducation ; mais j'ai dans l'idée

qu'y a rien à faire pour avoir tout c'qu'on veut dans c'monde et qu'ça sert à rien d'espérer. »

— « Et pourquoi non ? »

— « Pasqu'y a pas assez de tout pour tout l'monde. »

— « Il y a assez pour toi, mon vieux, si tu veux te donner la peine de l'prendre ! »

— « Mais un autre type peut l'prendre avant moi ! »

— « Alors, reprends-le ! »

— « Vous voulez dire qu'il faut me battre, m'sieu ? »

Potterson éclata de rire aussi bruyamment que s'il était sur une place de marché. La naïveté du petit bonhomme le faisait exulter, comme s'il avait bu du whisky. Jamais il n'avait rencontré un individu aussi dénué de prétention. « Oui, mon pauvre vieux, il faut se battre... Il faut toujours se battre pour avoir les choses qui en valent la peine. — Bon Dieu, quand j'regarde en arrière et quand j'pense à ce que j'ai pu me bagarrer... ! »

— « Vous, m'sieu ? »

— « Alors quoi, tu penses que j'nai jamais eu à lever le poing sur un homme ? *Regarde...* D'un geste, il retroussa une de ses manches et découvrit son bras jusqu'au-dessus du coude. « Regarde ces muscles. *Tâte ça...* Dur comme du fer ... Hein ! Il y a des années que je ne me suis pas réellement battu ; mais j'parle qu'ce soir, j'pourrais tuer un homme d'un seul coup de poing, si j'y étais forcé ! »

Il sentait peser sur lui le regard admiratif de la femme et cela le réchauffait. Quelle comparaison devait-elle faire entre sa virilité, sa force magnifique et la faiblesse spongieuse de son petit avorton de

mari ! Émoustillé par l'ardeur du regard levé sur lui, et par les vapeurs de l'alcool qui lui faisaient agréablement tourner la tête, il se sentait un surhomme. N'était-il pas un surhomme en vérité ? Ne pouvait-il pas dominer la foule par la simple magie de sa voix et la puissance de sa personnalité ? Toute l'assistance de ce misérable petit café n'était-elle pas suspendue à ses lèvres ? Son cœur était gonflé d'orgueil. Il leur montrerait quel homme il était !

— « Georges. C'est ma tournée... à boire pour tout le monde ! » cria-t-il et il se délecta du murmure respectueux et plein de reconnaissance qui salua ses paroles. Qu'il était donc facile de retourner ces gens ! Il suffisait d'une belle voix et d'offrir une tournée ou une boîte de pilules ! Il les sentait à sa merci.

— « *Tuer ?* » murmura la femme et la terreur avec laquelle il l'entendit prononcer ce mot lui donna la plus délicieuse sensation de puissance. « Je ne voudrais pas me disputer avec vous, jeune homme ! »

Il aimait la façon dont elle l'appelait « jeune homme ». Il avait cinquante-sept ans et ses cheveux, sous la teinture, grisonnaient déjà. Riant à gorge déployée, il posa son énorme main sur son épaule. Il suffit de toucher une femme pour marquer un avantage. Comme elle avait tressailli ! Cela aussi, c'était délicieux ! « Ma p'tite, vous n'aurez rien rien à craindre de moi. Je n'ai jamais levé la main sur une femme. Mais, bon Dieu, si c'était un homme à qui j'en avais ! »

— « Que feriez-vous ? » murmura-t-elle ardemment, et l'expression de ses yeux sombres était brûlante.

— « Ce que je ferais ? » Il but

une gorgée de whisky, comme pour y chercher l'inspiration. « Ce que je ferais ? Il vaut mieux que je me taise, ma jolie, une femme n'a pas besoin d'entendre parler de ça ! »

Soudain, elle changea d'attitude. Elle se mit à se moquer de lui comme elle s'était moquée de son mari. Pour sûr, elle était ivre, complètement ivre. « Continuez, jeune homme ; mais je ne vous crois pas. Vous pouvez vous vanter de ce que vous feriez, c'est à la portée de tout le monde. Mais j'parie tout ce que vous voudrez que vous n'avez jamais rien fait ! »

— « Rien fait, moi ? » Il lui jeta un mauvais regard où luisait une lueur de colère. La raillerie lui était insupportable ; mais l'expression moqueuse de cette femme la rendait encore plus jolie. Impossible de ne pas l'admettre. Dieu, quelle créature splendide ! Si seulement... Mais, il lui fallait se dominer et faire un effort mental pour lui répondre. « Cela prouve que vous ignorez tout de moi », dit-il, « Je ne suis pas un vantard. Je ne raconte pas mes affaires à tout le monde ; mais, à vrai dire, j'ai fait des choses que personne ne voudrait croire. »

— « Oh ! vous ne m'épatez pas. Nous avons beau acheter vos pilules au sucre et au savon, nous ne sommes pas si bêtes que ça ! »

Du coup, il sentit monter sa colère. Une terrible colère, car pour la première fois, le rire de l'assistance était dirigé contre lui et cela le piquait au vif. « Ma belle », cria-t-il en faisant effort pour se dominer, « comme toutes les femmes, vous dépassez la mesure. Vous êtes trop curieuse. Pourtant, je vais tout vous dire... et libre à vous de me

croire... je n'y peux rien... c'est pourtant la vérité. Je n'ai pas vécu comme un lézard, à me la couler douce. J'ai vu le monde. J'ai été aux prises avec les éléments brutaux et grossiers de la vie » (une autre des phrases de son répertoire). « J'ai eu à me battre. J'ai même dû tuer ! Un jour, en remontant la rivière Orénoque, je fus attaqué par des Indiens porteurs de flèches empoisonnées... Eh bien, avec mes poings... rien qu'avec mes poings, j'en ai descendu trois. »

— « Oh ! là-bas, ça ne compte pas. On peut tout se permettre dans ces pays-là. C'est ici que les mêmes choses ont de l'importance. Moi, j'vous l'dis, en Angleterre, vous pouvez toujours tuer un homme d'un coup de poing, le jour d'après, vous serez pincé par la police et avant trois mois, vous vous balancerez au bout d'une corde. »

— « Peut-être bien que oui, peut-être bien que non... » répondit-il prudemment. Il vit avec joie que le petit homme se proposait d'intervenir. « Elle a raison m'sieu. Vous m'en voulez pas d'vous dire ça. Quelqu'un de vot'force pourrait aisément tuer un type ; mais où ça commence à sentir mauvais, c'est quand les flics sont après vous. »

Ainsi le petit homme se retournait contre lui maintenant ! Heureusement qu'il savait comment lui river son clou. Quelques sarcasmes suffiraient... « Alors, c'est comme ça, les flics vous font peur à vous ? »

— « Ben, j's'rai sans doute pas très peinard, moi, m'sieu, si j'avais un crime sur la conscience... »

— « Un crime ! Un crime ? Qui diable parle de crime ? » Soudain, il sentit son cœur s'arrêter puis

battre plus fort que jamais, car il venait de retrouver ses esprits. Un crime ?... Bon, puisqu'ils voulaient parler de ça, on allait voir. Avec une violence étudiée dans les manières et dans la voix, il poursuivit : « Oh vous, naturellement, vous auriez peur... que vous ayez tué quelqu'un ou non ! Vous êtes né comme ça ! »

Il attendit que le rire général se fût apaisé, puis il continua, reprenant du poil de la bête. « Mais, sachez bien, monsieur, que l'homme qui est sûr de lui-même et j'entends par homme... un homme... au vrai sens du terme (il s'était servi de la même phrase ; mais peu importait). Cet homme, dis-je, n'a pas peur de la police ou de quoi que ce soit, ou de qui que ce soit au monde ! » Il se tut, jouissant de percevoir les échos de sa propre voix.

— « Vous voulez dire, m'sieu, qu'un homme devrait être capal le de commettre un crime sans se faire prendre ? »

— « J'entends par là, monsieur, qu'un homme doit réussir. C'est mon acte de foi, ma règle de vie. S'il commet un crime, ce crime doit être parfait et le crime parfait n'est pas découvert. »

— « Alors, vous croyez qu'est possible, m'sieu ? »

— « Possible ? Naturellement, c'est possible ! Tout est possible dans le monde, à l'homme qui connaît son affaire. Que se passe-t-il, d'après vous, quand un homme réussit un coup bien monté ? »

— « Alors, vous pensez que la police ne le pince pas ? »

— « Pauvre vieux, la police n'en est même pas informée. Personne ne songe à le faire. Le verdict est



qu'il s'agit d'un accident, ou peut-être, d'un suicide. Crois-moi, la bataille est à moitié perdue quand on prononce le mot crime. »

— « Moitié *perdue* ? Vous voulez dire moitié *gagnée*, m'sieu ? »

— « *Gagnée* ? Mais non... perdue naturellement. Quand on se place du point de vue de la police, bien sûr ! » Il fit un signe pour réclamer de nouveau à boire. « Bah !... les types de la police. Qu'est-ce que c'est ? Ils n'ont rien dans le crâne, la plupart d'entre eux. »

— « Pourtant, m'sieu, y en a quand même qu'ont des idées... c'est formidable c'qu'y peuvent arriver à trouver. Le beau-frère de mon cousin est à Scotland Yard et y m'a dit comment ça s'passe. »

— « Et tu l'crois, naturellement ? Un policier parlant de lui ne te racontera que des prouesses. Pourtant, ils savent tous par expérience qu'un coup bien monté n'est *jamais* découvert. »

Il s'arrêta, se demandant ce qu'il avait bien pu dire. De toutes façons, il était éloquent, il pouvait en juger à la manière dont il avait capté l'attention de l'assistance... Ah ! oui, il était question de crimes et de ceux qu'on découvre. Quelle drôle de conversation ; mais dans les bars, on dit de si drôles de choses ! Ayant avalé une gorgée de whisky, il ajouta : « Oui, monsieur, de nos jours, dans ce pays, à chaque instant vous rencontrez à chaque coin de rue des citoyens respectés qui devraient faire queue devant l'échafaud, si on savait la vérité sur leur compte... Si on savait la vérité, vous m'entendez bien ! Mais on ne la sait pas. Et on ne la saura jamais... Leur coup avait été bien monté ! »

— « Pourtant m'sieu, y disent qu'y a toujours quéque chose qui vous trahit. »

— « Pas si vous avez pour un sou de jugeotte... » trancha-t-il dédaigneusement. « Naturellement, si vous n'avez rien dans le crâne, autant vivre une vie respectable... » Il se mit à rire bruyamment et vida son verre. Comme c'était étrange qu'il eût été conduit à faire un discours à un public de bar, sur un tel sujet ! « La même chose, Georges », murmura-t-il.

La femme lui sourit d'un air provocant puis ajouta : « Si jamais j'avais besoin de tuer quelqu'un, j'ai l'impression que je viendrais vous demander conseil, jeune homme ! »

Elle se moquait toujours un peu de lui ; mais il pouvait voir luire une lueur d'admiration dans ses yeux. Il en fut tout émoustillé. Cela lui inspira soudain le désir de parachever sa conquête. « Eh bien, mon p'tit, ce n'est pas à moi de le dire ; mais je suis sûr de pouvoir donner un tas de bons conseils, en toutes choses, à la plupart des gens. »

— « Pourtant », continua le petit homme avec un sérieux plein de naïveté, « j pense pas que j'tuerai jamais quelqu'un, même si j'savais comment. Ça veut pourtant pas dire qu'y ait pas des gens qui méritent d'être bousillés ; t'nez, mon frère, par exemple. Y vit à Millport dans une bath'maison, avec des domestiques, des autos, et tout, et tout... Plein aux as, pasqu'y m'a barboté ma part à la mort de mon père... Il a encore possédé bien d'aut' gens depuis. Eh ben, même si j'crevais de faim, y me lâcherait pas un rond. Il a une usine ici et

je l'vois quelquefois le soir à la gare, monter dans un compartiment de première classe. J'crois que j'pourrais l'tuer comme un chien. Oui, j'pourrais... »

Potterson le dévisageait avec intérêt. Qu'il était donc extraordinaire qu'un bougre aussi anodin pût nourrir une pareille haine. Qui donc aurait pu croire cela ? Lui-même, qui s'y connaissait en hommes, n'aurait jamais pu s'attendre à cela. « Eh bien, qu'est-ce que t'attends pour le tuer ? » fit-il en clignant de l'œil vers l'assistance.

— « J'ai pas l'courage de l'faire. J'en ai pas l'courage », répondit l'autre. Sa franchise était trop drôle. Potterson éclata d'un rire qu'épaississaient les vapeurs du whisky. « Et puis, m'sieu, j'sais pas comment j'm'y prendrais. Il a si peur des voleurs qu'y a rien à faire pour entrer chez lui. »

— « Eh bien, tue-le dans la rue », dit Potterson riant de plus belle. « Réellement, ce n'est pas la peine d'aller au music-hall avec ce coco-là. »

— « Non m'sieur, ça gazerait quand même pas, avec tout l'monde qui pourrait me voir. »

— « Ah ! Assez, assez », hurla Potterson en se tenant les côtes. « Bon Dieu, tu m'fais rire comme je n'ai pas ri depuis des mois. J'comprends pourquoi ta femme t'a pris. T'es probablement l'type le plus marrant qu'elle ait jamais rencontré. » Il riait tant que ses larmes se mêlaient à la sueur perlant sur ses joues et sur son nez. « Pourtant », ajouta-t-il, retrouvant un peu de calme, « tu as tort. Il y a un moyen, il y a toujours un moyen... »

— « Non m'sieu, Pas avec lui.

Même vous, vous en trouveriez pas. »

— « Pas possible ? » Succédant à son rire frénétique, sa parole se fit par réaction, sèche, presque agressive. « Pas possible, mon p'tit bonhomme ? Eh bien, ne t'avance pas trop sur ce que je peux faire ou ne pas faire ! »

La femme venait de poser une de ses mains sur son bras et le contact de sa chair le brûlait comme du feu. Il marquait un nouvel avantage. Ne l'avait-elle pas touché la première ? « Alors, vous croyez que vous pourriez, vous ! Dites ? » murmura-t-elle.

— « Mon p'tit », commença-t-il d'une voix épaisse, et il se demandait s'il oserait lui prendre la taille. Il s'y risquait presque, lorsqu'elle se retourna vers lui, furieusement. « A bas les pattes. » Quelle petite râleuse c'était ! Désespérément ivre, naturellement... Il l'entendit poursuivre : « Tout ça, c'est des mots, du vent, du bluff et bien entendu, jamais de preuves. C'est pas l'homme à en donner. »

Une ou deux personnes dans l'assistance étouffèrent des rires. Le rouge de la colère lui monta au visage et il la foudroya du regard. « Vous vous moquez de moi, n'est-ce pas ? Eh bien, vous allez voir. » Ils allaient tous voir ! « Dites donc », cria-t-il, esquissant le geste de tirer sa veste, « s'il y a quelqu'un ici qui pense que je ne suis qu'un vantard, qu'il vienne et qu'il me le dise, d'homme à homme. Et s'il y a une femme qui le pense, qu'elle la boucle ! »

— « Du vent ! » répéta la femme. « Je vous défie de prouver ce que vous dites... Vous dites qu'il y a

toujours moyen de tuer un type quand on le veut, eh bien, pour le prouver, prenons un exemple. Prenons le frère de mon mari — celui-là fera aussi bien l'affaire qu'un autre. — Comment feriez-vous le coup avec lui ? »

Il sentit la sympathie de l'assistance virer de bord et cela, il ne pouvait pas le supporter. Quelqu'un dit tout à coup : « Voilà enfin la question qu'il fallait poser ! » D'autres voix moqueuses, critiques, passionnées parvinrent à ses oreilles, puis, regardant le visage de la femme si près du sien, il se sentit possédé d'un violent désir de la subjuguier, de se justifier devant elle, de se rendre inoubliable à ses yeux. C'était la plus belle créature qu'il eût jamais vue. Cette femme de Portsmouth n'était rien auprès d'elle. Et la petite Française... Zéro... Pas même Maudie Raines, Maudie qui l'avait rendu si fou, jadis, que...

— « La même chose, Georges », souffla-t-il, puis il grinça des dents et ramassa tout son courage pour reprendre la lutte. « Vous êtes une belle bande d'idiots ! » cria-t-il enfin d'un ton furieux. « Comment diable pourrais-je vous dire quel serait le meilleur plan, alors que je ne connais ni l'homme, ni ses habitudes, ni quoi que ce soit qui le concerne. »

— « Je vous donnerai tous les renseignements que vous voudrez », murmura la femme. Les yeux brillants et brûlants de cette dernière lui faisaient perdre la tête. Elle s'offrait à lui donner des précisions. Se pouvait-il qu'elle voulût le voir triompher devant son mari, devant l'assistance entière ? Était-elle à ses côtés ? Étrange... Il y avait quelque chose dans ses yeux, dans la

façon dont elle le regardait qui lui rappelait Maudie Raines... Il se mit à parler très fort, comme il le faisait sur les marchés, en y mettant toutes-fois plus d'emphase. « Mesdames et messieurs », cria-t-il... « J'accepte le défi. Je tiens ma parole et je ne retire pas un mot de ce que j'ai dit. Ne vous méprenez pas au sujet de Parker Potterson. Il est régulier. Il livre la marchandise. Voyez-vous, à mon avis, c'est absolument absurde... er... absurde de discuter de la manière de tuer un homme qui est à des kilomètres d'ici en ce moment er... et qui, malgré ce que dit notre ami, est peut-être un membre respectable de la société. C'est, je le répète, complètement absurde et, permettez-moi de vous le dire, de très mauvais goût... C'est pour cela que je n'ai pas voulu tout d'abord considérer la chose... Et à cet endroit de son discours, sa voix prit une chaude intonation, « Mais puisque ma parole a été mise en doute, mesdames er... mesdames et messieurs... puisqu'on a répandu des calomnies sur mon compte, que puis-je faire, sinon relever le défi... que ce soit de bon ou de mauvais goût ? »

— « Au fait !... Monsieur », cria une voix dans l'assistance, et Potterson répondit hargneusement : « J'arriverai au fait à mon heure et pas à la vôtre. Et si vous osez m'interrompre encore, je vous casserai la g... »

Il marqua un temps d'arrêt pour jouir du silence. Bon Dieu... comme il les possédait... Comme il les calmait... comme il les retournait... rien qu'avec des mots. Il reprenait conscience d'exercer son vieux pouvoir mieux qu'il ne l'avait jamais

fait jusqu'alors. Il allait leur montrer de quoi il était capable. Jamais Finchingfold n'oublierait cette nuit de *l'Auberge de la Couronne*. « ... Mesdames ...er...messieurs ...er ...où en étais-je ? Ah ! oui... je me rappelle ...er ...ce monsieur que je ne connais pas... qui vit à Millport... très bien... j'accepte le défi » — et il regarda la femme d'un air méchant — « mais notez bien que ce n'est pas parce que moi, je peux faire une chose, que tout le monde pourrait la faire... »

— « Ça ne fait rien. Dites-nous comment vous vous y prendriez. »

— « Je vais vous l'dire. Vous allez bien être obligés de vous rendre compte que Parker Potterson est un homme de parole. Si Parker Potterson dit qu'il peut faire une chose, c'est qu'il peut la faire. Et maintenant », fit-il en se tournant vers le petit homme. « Avez-vous...er.. ou n'avez-vous pas dit er... monsieur, que vous avez souvent vu votre frère à la gare de Finchingfold, monter dans un compartiment de première classe, au train de Millport ? »

— « C'est exact, m'sieur. Tous les jours y prend l'train dans les deux sens. »

— « Bon... cela me donne u...une idée. Il doit être tué dans le train. »

— « Mais comment, m'sieu ? »

— « C'est là où il faut avoir quelque chose dans le crâne ; mais c'est très simple. Il suffit d'aller dans le compartiment d'à côté, d's'assurer que son compartiment est vide er... et le vôtre aussi. Ils le sont pro...probablement puisqu'il voyage en première. Bien entendu, il faut que ce soit au train du soir... » Il s'arrêta un instant, puis il reprit brusquement son

souffle avant d'ajouter : « N'y a-t-il pas un long tunnel entre Finchingfold et Millport ? »

— « C'est exact, m'sieu... vous connaissez la ligne, alors ? »

— « Ne vous occupez pas de c'que je connais. Ça représente beaucoup plus de choses que vous n'en connaîtrez jamais vous-même ! Très bien... alors, le tunnel... tout ce que vous avez à faire, c'est d'attendre que le train entre dessous... vous sortez de votre compartiment... vous suivez le marchepied... vous vous glissez dans celui de votre homme... et vous l'tuez. »

— « Le tuer ? »

— « Oui... vous l'tuez... vous ne pouvez pas sortir de là ! »

— « Mais comment ? »

— « Bon Dieu... Vous n'avez donc pas d'idées ...er... il y a des tas de moyens... étranglez-le si vous v'lez... prenez un marteau. Savez-vous vous servir d'un marteau ? »

— « Un maillet de bonne taille ferait aussi bien l'affaire », dit le petit homme avec une simplicité désarmante. « J'suis charpentier de mon métier... j'suis pas trop empoté avec un maillet. »

Les yeux de Potterson s'enfièvreèrent... « Splendide ! ... Ça me plaît d'apprendre que tu es bon à quelque chose... Et un maillet, ça va, ...er... ça va aussi bien qu'un marteau... peut-être mieux. »

— « Mais y s'passera quoi après ça, m'sieur ? L'beau-frère d'mon cousin, celui de qui je vous ai causé tout à l'heure, y dit que l'plus difficile, c'est d'se débarrasser du corps. »

— « Le beau-frère de ton cousin est un idiot ! Se débarrasser du

corps...er... il y a rien de plus facile pour un homme qui a un peu de nénette. »

— « Comment ? »

— « Facile... j'te dis. »

— « Mais dans ce cas-là, m'sieu... et dans le train ? »

— « Facile... N'y a-t-il pas une rivière à traverser ...er... et un grand pont... ju... juste avant l'arrivée du train à Millport ? »

— « C'est exact, m'sieu... un pont de trois arches par-dessus la rivière Fayle... »

— « Eh bien N... de D... ! tu ne vois donc pas ? C'est pourtant facile pour un homme qui n'est pas trop gourde... Quand le train traverse le pont ...ouvre la portière et jette le corps par-dessus le pa... parapet. Eh bien, n'est-ce pas un coup bien monté ? Est-ce que vous auriez pensé à ça. Hein ? Et vous, ma belle ? » Il se tourna vers la femme pour jouir de son triomphe.

Elle se mit à rire. « Quelqu'un vous verrait du chemin de halage, très probablement. »

— « Ah ça, ça, c'est pas bête, ma mignonne. Mon petit plan réussirait mieux en hiver. Personne sur le chemin de halage en hiver. Choisissez une belle nuit pluvieuse en décembre, novembre, à Noël. Et croyez-moi, c'est un plan rudement malin, moi, je vous l'dis... par... parce que, quand le corps viendra jusqu'à la rive, ils diront : Pauvre type — a eu un accident — l'est tombé en arrière, un coup sur la tête en touchant le pa... parapet... Et ceux qui croiront pas, ils diront... turellement, c'est un suicide... turellement et les parents essaieront d'é... d'étouffer l'affaire... »

Dieu, de quoi parlait-il ? Qu'avait-

il dit ? Qui donc en tout cas avait entamé cette discussion idiote. Il était fou. La pièce tournait, tournait et il avait le crâne en feu.

La femme riait toujours. « Ça, pour un coup bien monté, c'est un coup bien monté, je vous l'garantis. J'voudrais seulement voir mon Bert balançant le corps par la portière. C'est tout. Il n'est même pas capable de jeter un chat au-dessus d'une haie. »

Pour la deuxième fois, Potterson se mit à rire de si bon cœur que les larmes jaillirent de ses yeux noyés de whisky. Triomphe. Il avait marqué des points sur eux tous. Elle riait avec lui maintenant. Il imaginait qu'elle s'abandonnait car elle se rendait enfin compte de sa puissance et de sa force, comme il avait désiré qu'elle le fit. Dieu que le monde était merveilleux pour ceux qui étaient nés pour dominer leurs semblables.

— « Peut-être qu'il ne pourrait pas ! » cria-t-il d'une voix rauque ; « mais je n'ai jamais garanti qu'il pourrait. Pas vrai ? C'est le boulot d'un homme fort et pas celui d'un crevard ! Le monde entier appartient à la Force, à l'Intelligence, aux deux ensemble, et le plus faible perd la partie. » C'était l'éternel thème de ses rêves !

— « Ça va, m'sieu », dit le petit homme, « j'peux dire que vous m'avez bien répondu. Vous prendrez p't'être ben un dernier p'tit verre avec moi ? »

— « J'veux bien... core un aut' Georch... »

Il savait qu'il était complètement ivre. Trop ivre pour se rendre compte de ce qu'il faisait ou disait. Cependant un orgueil aveugle et

insensé le conduisait à croire qu'il n'avait jamais, jamais si puissamment triomphé. Et tout cela, pour cette femme. C'était elle qui l'avait conduit à se tailler cet étrange et suprême triomphe. Pour ce type de femme, il aurait fait n'importe quoi, exactement comme il l'avait fait jadis pour Maudie Raines. Les femmes avaient toujours été son point faible, car c'est grâce à elles qu'il se sentait si fort. Il n'avait jamais reculé devant rien pour posséder une femme qui lui plaisait et jamais rien ne pourrait le faire reculer. A cinquante-sept ans, il brûlait de la même flamme qu'à vingt-sept.

Tout en buvant, il réussit à prendre la taille de la femme qui ne le repoussa pas. Son ivresse de vivre était telle que sa tête bourdonnait de chants et du battement de ses artères. Il la gagnait. Son bras se resserra autour d'elle et de nouveau, il sentit le frémissement délicat de son corps s'éloignant de lui. Elle reculait comme hésitante ; mais d'une manière qui l'affolait.

— « Contente, que je sois un homme de parole, ma p'tite ? » Il eut un hoquet, puis elle répondit.

— « Je dirai certainement que vous en êtes un, si vous répondez à ma dernière question. Vous savez, ils disent toujours que ce sont les petites choses qui abattent un homme. Et c'est souvent juste. Maintenant, prenez le maillet par exemple. Qu'est-ce que vous en faites, après ? Si vous le jetez dans la rivière avec le corps, il flotterait et on le trouverait quelque part sur la rive. Alors, peut-être bien qu'avec les taches de sang dessus, il vous trahirait. C'est tout à fait possible

en tout cas. Donc, vous voyez, jeune homme, ça me semble être le point faible de votre plan, ce maillet. Ne pourriez-vous pas vous en débarrasser d'une façon ou d'une autre ? »

— « Oui, m'sieu », appuya le petit homme d'un ton geignard, « j'avais pas pensé à ça, je l'reconnais ; mais ma bourgeoise, elle perd jamais la boule. C'est une femme qui pense à tout. »

Un murmure s'éleva parmi les spectateurs. « Oui, faut reconnaître qu'elle vous a eu là, m'sieu. Dites-nous, qu'est-ce que vous feriez avec le maillet ? »

— « Le maillet ? C'que j'en ferais ? » Potterson fit un effort pour retrouver un peu de cohérence, aussi bien dans sa pensée que dans ses discours. *Le maillet...* Quelle chose extraordinaire qu'on lui posât des questions au sujet d'un maillet.

Il jeta un coup d'œil vers la femme et il la vit qui le regardait. La joie lui donnait le vertige. Il commença de trembler. Elle était à lui. Elle ne s'écartait plus de lui. Elle n'essayait même plus de le faire dès qu'il la touchait. Il tenait enfin son heure, l'heure pour laquelle il avait toujours vécu.

— « Le maillet, le maillet ? dites-moi », murmura-t-elle. Il savait qu'il répondrait même à la dernière question. Que cette dernière question et sa réponse feraient tomber les dernières barrières qui se dressaient entre eux.

— « *Le maillet ?* » hurla-t-il d'une voix qui força les gens du dehors à s'arrêter, inquiets, sur la place du marché. Bien sûr que oui... vous devez le détruire. Pensez-vous que Parker Potterson soit assez

idiot pour oublier une chose de cette importance ? Oui, faut détruire le maillet... com... complètement, de toutes façons. »

— « Mais comment ? C'est ça la question », s'informa le petit homme avec son étrange patience à la fois exaspérante et pathétique.

Potterson sourit, d'un large et mystérieux sourire duquel toute lumière était éteinte si ce n'est l'éclair hideux du mal... « Juste ! Laissez-moi réfléchir ! Comment détruire le maillet ? Ah, une idée... une idée à moi... J'ai la tête pleine d'idées... er... N'y a-t-il pas un crassier tout près de la gare de Millport où on brûle les scories, près de l'usine à gaz ? »

— « Sûr que oui, m'sieu. »

— « Alors, aussi facile, c'est facile... aussi facile que d'embrasser une jolie femme comme la tienne. Jetez le maillet sur le tas et en une minute, il sera réduit en cendres ! »

Pris d'un étrange malaise qui le fit osciller, il chavira vers le visage qui, en ce moment suprême, évita le sien de justesse.

— « Donc, c'est ainsi que vous avez opéré », dit le petit homme parlant d'une voix différente, comme appartenant à un autre monde. « J'avais de tout temps eu des soupçons, depuis qu'un maillet à demi calciné fut découvert sur le bord du tas de scories. J'ai bien peur que vous ayez raté votre coup. » Et d'une voix plus calme, il ajouta : « Parker Potterson, de votre vrai

nom Richard Morley, je vous arrête pour homicide volontaire contre la personne de Thomas Raines, pendant la nuit du 12 décembre 1898. »

Deux des spectateurs lui saisirent les bras et l'emmenèrent. Le petit homme et la femme les suivirent.

— « Ce qui me tracasse », fit remarquer cette dernière quelques heures plus tard, comme elle discutait de l'affaire avec son mari de petite taille, sans doute, mais fort célèbre, « c'est qu'il se soit donné la peine de jeter le maillet sur le tas de scories. Pourquoi ne l'a-t-il pas tout simplement mis dans un sac, pour le sortir par le portillon, de la façon la plus simple. Il aurait pu facilement le détruire après coup. »

— « Sans doute », répondit l'inspecteur Howard, de Scotland Yard ; mais cela n'eût pas été digne de Morley. Quelques criminels manquent d'intelligence, mais Morley, lui, *en avait trop*. Ce maillet sur le tas de cendres, c'est le détail génial mais mortel qui le fit pincer. Il en était si fier que bien des années après, il n'a pas pu résister à la tentation de se vanter de cela devant une jolie femme. Jetant un coup d'œil affectueux à sa femme, il ajouta : « Eh bien, Maud, ce fut, pour la plus grande part, *votre* triomphe. Vous avez remarquablement joué un rôle odieux. Ce maillet a été sa perte aussi sûrement qu'il fut celle de votre père, il y a trente ans. »





# LE CÂBLOGRAMME

par T. S. STRIBLING

T. S. STRIBLING, l'auteur de cette nouvelle obtint le prix Pulitzer en 1932 aux Etats-Unis pour son roman *The Store*. Grand amateur de tennis et d'échecs, T.S. STRIBLING vit à l'heure actuelle en Floride. Il est également l'un des auteurs de la pièce *Rope* qui fut jouée à New-York en 1928. C'est dans son livre : *La piste des Caraïbes* (*Clues of the Carribees*), recueil de nouvelles policières qu'il créa le personnage du Professeur Poggioli, philosophe et psychologue. Mais, cette fois, dans l'histoire, qui suit, le professeur Poggioli, psychologue, prend une leçon de psychologie.



AU cours de la conversation téléphonique, Mr. Henry Poggioli, spécialiste en psychologie criminelle, fit de son mieux pour se recuser :

« — M. Slidenberry, ici à Miami, je m'occupe uniquement de théorie, et si je dois passer mon temps à faire de la pratique... »

« — Mais nous restons dans la théorie, insista la voix, qui se faisait plus pressante, dans le récepteur. Le Stanhope doit arriver aujourd'hui et nous vous demandons de bien vouloir venir à bord avec nous... »

« — Si c'est à bord du bateau, ça doit être une affaire de contrebande », interrompit le savant, et je ne me vois pas très bien fouillant des bagages. »

« — Mais ce n'est pas ça du tout. C'est un câblogramme de l'A.P.J.A.

« — Voyons... c'est bien l'Asso-

ciation pour la Protection des Joailliers Américains ? »

« — Exactement, Professeur, et ce qui nous inquiète, c'est que justement nous ne savons pas le déchiffrer entièrement. »

Il y avait quelque chose d'assez cocasse dans cet appel de la douane de Miami qui se déclarait incapable de déchiffrer un câblogramme. M. Poggioli sourit au téléphone, ajoutant :

« — Si vous avez ce câblogramme, pouvez-vous me le lire ? »

« Hum ! ne pourriez-vous pas plutôt venir aux docks ? Si cependant vous croyez pouvoir déchiffrer le message tout de suite... »

Il y eut une pause. Puis une demi-minute plus tard, la voix reprit :

« — Voici :

BARBERRY — FAITES ATTENTION —  
STANHOPE 36-B — PLUMES —

RAPPORTS CONSULAIRES 1915 P.P. 1125-6. RÉCOMPENSE DEMANDÉE.

— J. DUGMORE LAMPTON, AUX SOINS CONSULAT AMÉRICAIN A BELIZE. B.C.A.

« — Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? » demanda le psychologue.

« — Ces plumes ? Qu'est-ce que ça veut dire ? »

« — Je ne comprends rien ni aux plumes ni au reste. »

« — Le reste est simple », répondit Slidenberry. « Barberry, en code, veut dire « contrebandier en diamants ». *Stanhope* est le nom du bateau qui va arriver d'ici une demi-heure. 36-B est le numéro de la cabine. Le reste est clair. Si nous capturons le contrebandier, J. Dugmore Lampton demande la récompense offerte par l'Association pour la Protection des Joailliers Américains. »

« — Et ces rapports consulaires ? »

« — Nous ne savons pas encore. J'ai chargé un employé de rechercher les rapports de 1915 que nous conservons à l'étage supérieur dans des caisses. C'est la première fois qu'on a une raison de les consulter. »

« — Vous ne supposez pas que ces mots « rapports consulaires » puissent avoir un sens caché ? »

« — Non. Nous l'avions cru tout d'abord. Nous avons consulté tous les chiffres, mais « rapports consulaires » ne semble pas signifier autre chose que... les rapports eux-mêmes. »

« — C'est un élément assez extraordinaire dans votre télégramme », reconnut Poggioli après une pause. « Cela crée une sorte d'énigme quant à l'expéditeur du message. »

« — Comment ? »

« — Non seulement il cite les rapports consulaires, mais il les

connaît si bien qu'il en signale une page en particulier. »

« — Cet homme appartient probablement au service consulaire lui-même », répondit l'officier de douane.

« — Ça ne change rien à l'affaire. Tous les consuls savent bien que personne ne lit jamais les rapports, que ceux-ci ne sont jamais classés convenablement et que même il est rare qu'on les conserve. M. Slidenberry, votre câblogramme présente une véritable énigme.

« — Vraiment, Professeur », insista l'Inspecteur, « nous vous serions très reconnaissants de venir voir vous-même... »

« — Eh bien, c'est entendu, j'arrive. Mais en attendant, veuillez câbler à Belize afin d'avoir des renseignements sur J. Dugmore Lampton. Je voudrais bien en savoir un peu plus sur un homme qui fait allusion dans un câblogramme à une page des rapports consulaires américains. »

Quinze minutes plus tard, un groupe de trois hommes en uniforme attendait le taxi de M. Poggioli au débarcadère 26. Le capitaine Slidenberry serra la main du psychologue à son arrivée.

« — Le bateau entre au port, M. Poggioli », dit-il en le remerciant. « Montons à bord. Les passagers vont bientôt descendre. »

« — Je vous rappelle », remarqua Poggioli, « que je n'ai aucune expérience pour la fouille des bagages. »

Slidenberry leva la main :

« — Ces messieurs s'en chargeront. »

« — Alors, qu'attendez-vous de moi ? »

« — Voici : je vous demanderai

d'examiner le passager qui occupe la cabine 36-B et de me dire si c'est le genre d'homme à cacher des diamants dans ses bagages ou à les déposer dans la poche d'un compagnon de voyage pour les y retrouver plus tard — ou bien encore à les fourrer dans de la viande pour les faire avaler à son petit chien. »

Poggioli sourit et secoua la tête.

« — Il y a peut-être des indices physiologiques pour classer les différents types de fraudeurs. On prétend qu'il en existe pour les meurtriers. Je n'ai pas encore étudié la question. »

« — Si vous vous installiez chez nous pour examiner tous les fraudeurs que nous arrêtons ? » plaisanta Slidenberry.

« — J'y réfléchirai. A propos, avez-vous demandé les renseignements sur J. Dugmore Lampton ? »

« — Certainement, mais je ne vois pas très bien à quoi cela pourra nous servir. »

« — Voyons, ne trouvez-vous pas étrange de citer un rapport consulaire ? »

« — Hum ! oui, assez étrange en effet, mais quel rapport y a-t-il entre un contrebandier en diamants de ce côté-ci de la ligne et un homme qui cite les rapports à l'autre bout ? »

« — Je ne sais pas. C'est ce que je voudrais savoir. Lorsque quelque chose nous semble bizarre, M. Slidenberry, c'est simplement un avertissement psychologique. Il y a là dedans quelque rapport avec un fait que nous ne comprenons pas. Dans toute affaire criminelle, la bizarrerie peut fournir un indice. »

La théorie du psychologue fut interrompue par les garçons de cabine qui descendaient la passerelle

du *Stanhope* en portant des valises et en les disposant par ordre alphabétique. Le capitaine Slidenberry monta à bord et se rendit au bureau du commissaire à qui il demanda qui occupait la cabine 36-B. Le commissaire fit courir son doigt le long de la liste des passagers.

« — Le Dr Xenophon Quintero Sanchez. Qu'y-a-t-il à son sujet ? »

« — C'est ce que nous cherchons à découvrir, commissaire. »

« — Ses valises seront au hangar marqué S, monsieur. »

Slidenberry cherchait parmi les S les initiales X.Q.S. quand un garçon de cabine s'approcha en touchant sa casquette.

« — Pardonnez-moi, monsieur, mais le passager de 36-B vous prie de vouloir bien venir dans sa cabine. »

L'inspecteur prit aussitôt un air soupçonneux.

« — Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi ne descend-il pas avec ses clefs ? »

« — Ses valises n'ont pas été apportées ici, monsieur », expliqua le garçon. « Il m'a envoyé vous demander de bien vouloir les examiner dans sa cabine. »

Slidenberry leva un sourcil dans la direction de Poggioli et les deux hommes montèrent à bord. Quand ils arrivèrent à la cabine 36-B, Slidenberry frappa à la porte et une voix répondit :

« — Entrez, señor, et excusez-moi. »

La porte s'ouvrit et Poggioli vit un gros homme, au teint brun, aux traits fatigués, assis sur sa couchette en train de découper sa garde-robe avec une paire de ciseaux. Deux ou trois de ses vête-

ments étaient déjà en morceaux et il enlevait la doublure d'un veston. Les deux visiteurs restèrent immobiles, observant cet étrange spectacle.

« — Êtes-vous tailleur, Dr Sanchez, ? » demanda Slidenberry.

Le gros homme fit un geste comme excédé.

« — Un genre de tailleur qui taille, en effet, señores. Je me prépare à faire ma déclaration à la douane. »

« — Mais comment ? » demanda l'inspecteur. « Vous voulez diminuer la valeur de votre garde-robe ? »

« — Non, j'essaie de découvrir ce qu'il y a dans ma valise, señores. »

« — Ne le savez-vous pas déjà ? » demanda Slidenberry d'une voix ironique.

« — Non, señor », déclara Sanchez péremptoirement. « Je sais ce que j'ai mis dans mes bagages mais ce que d'autres y ont glissé, je n'ai pas d'autre moyen de le savoir, que celui-ci. » Et il poussa ses ciseaux dans la doublure du vêtement.

Tandis que M. Poggioli considérait cette scène surprenante, il lui sembla retrouver quelque chose de déjà vu dans le visage du vieux Sud-Américain. Il essaya de se rappeler où il avait rencontré ce bonhomme, tandis que Slidenberry, étonné, poursuivait ses questions.

« — Voulez-vous dire qu'on a glissé quelque chose dans vos valises ? »

« — C'est ce que je veux dire en effet, señor. »

« — Pourquoi ne l'avez-vous pas découvert avant que le *Stanhope* ne soit à la douane ? »

« — Parce que je ne voulais pas rester assis dans ma cabine toute la journée pour m'assurer qu'on n'y

introduirait rien d'autre. Je voulais manger, prendre l'air, dormir. »

Slidenberry observa attentivement le bonhomme, puis jetant un coup d'œil du côté de Poggioli, il dit : « Pardonnez-nous un moment », et entraîna le psychologue en dehors de la cabine.

« — C'est un piqué ! » dit-il à voix basse. « Oti croyez-vous que ce soit un truc ? »

« — Notre câblogramme montre qu'il y a quelque chose au fond de tout cela, par conséquent, j'écarte l'hypothèse de la folie. »

« — Alors, si c'est une mystification, pourquoi n'a-t-il pas choisi quelque histoire plus raisonnable ? »

« — C'est peut-être parce que cela semble loufoque que c'est vrai », remarqua Poggioli. « A condition, évidemment, que cet homme ne soit pas fou. »

« — Vous voulez dire qu'on a vraiment introduit dans ses valises des marchandises de valeur soumise aux droits de douane ? »

Poggioli haussa les épaules.

« — Mais le fraudeur y perdrait », continua Slidenberry. « Sa récompense ne serait qu'une partie de la valeur des marchandises passées en fraude. Il y perdrait certainement la moitié de son argent, même si son truc réussissait. »

« — Ce n'est pas simplement un truc pour obtenir une récompense », dit tout de suite Poggioli, « nous sommes d'accord. Il y a autre chose. » Le savant tira une cigarette dont il tapa le bout sur l'ongle de son pouce.

« J'ai vu ce type-là quelque part. »

« — Affaire criminelle ? » demanda Slidenberry plein d'espoir.

« — Probablement, si je me souviens bien... »

L'inspecteur fit un signe de tête et rentra dans la cabine.

« — Dr Sanchez », commença-t-il. « Je vous le demande tout de suite. Avez-vous des diamants à déclarer? »

« — Je ne sais pas », dit le bonhomme, en continuant à manier ses ciseaux. « C'est ce que j'essaie de découvrir. »

« — Pensez-vous que quelqu'un ait caché des diamants dans votre malle ou dans vos vêtements? »

« — Je ne sais pas ce qu'on a caché — peut-être des diamants. »

Slidenberry eut un léger sourire.

« — Voulez-vous que je vous aide? Je m'y connais assez à ce genre de travail? »

Lé Dr Sanchez se redressa et leva une main de protestation.

« — Pas comme vous êtes, señor, s'il vous plaît », dit-il avec un sourire.

« — Pas comme je suis? Que voulez-vous dire? »

« — Je veux dire, señor, pas avec votre veston, votre gilet, et votre pantalon, s'il vous plaît. »

Le douanier le regarda stupéfait.

« — Vous voulez que je me déshabille pour examiner votre... »

Poggioli s'interposa.

« — Il a peur que vous aussi vous ne mettiez quelque chose dans ses valises et que vous ne l'arrêtiez ensuite. »

Slidenberry regarda Poggioli, se frappa le front avec son index et secoua la tête.

« — Écoutez, señor Sanchez », lui dit Poggioli, « même si M. Slidenberry mettait quelque chose dans votre malle, il ne pourrait pas vous arrêter pour cela. Vous avez déclaré que vous ne saviez pas ce que contenait votre bagage. Tout ce qu'il

pourrait faire serait de confisquer toute marchandise interdite qu'il découvrirait ou vous faire payer les droits et vous la laisser. De toutes façons, il y perdrait et vous seriez libre. »

Sanchez fit un signe de tête.

« — C'est la théorie légale, mais s'il glissait quelque chose dans ma poche et si j'emportais des marchandises pour lesquelles je n'aurais pas payé les droits, j'irais en prison. Ça m'est arrivé plusieurs fois, señor. »

Le psychologue manifesta sa surprise et son incrédulité.

« — Vous ne voulez pas dire que les douaniers eux-mêmes... »

Sanchez l'interrompit :

« — Certainement, Señor, il n'existe pas de tyrannie à laquelle il soit plus difficile d'échapper et qui soit plus difficile à prouver que celle de la police. »

« — Mais pourquoi les douaniers voudraient-ils?... » Poggioli ne continua pas sa question, observant le visage du bonhomme, que de plus en plus il avait l'impression d'avoir déjà vu quelque part.

Le Dr Sanchez haussa les épaules, puis répondit avec une certaine amertume :

« — Si j'étais nord américain, señor, non seulement je vous raconterais mon histoire, mais je la dirais aussi aux journaux et aux gens de la radio, mais nous autres, de l'Amérique Latine », il étendit les mains la paume en avant, sardoniquement, « nous avons des sentiments différents au sujet de nos affaires personnelles. »

« — A mon avis », répliqua Slidenberry avec calme, « vous montrez la plus grande réticence non seulement quand il s'agit de vos affaires per-

sonnelles, mais aussi quand il s'agit de dire la vérité. Quelle drôle d'idée d'imaginer qu'un douanier pourrait introduire quelque chose dans les bagages d'un voyageur ! Ça ne s'est jamais vu dans toute l'histoire de la Douane américaine. »

Le bonhomme se hérissa devant une telle insulte, mais la discussion fut interrompue par la voix d'un garçon de cabine appelant le capitaine Slidenberry. L'officier sortit et Poggioli le suivit avec curiosité. En attendant que le garçon lui apporte son message, l'inspecteur se tourna vers Poggioli et lui demanda brusquement :

« — Qu'en pensez-vous maintenant ? Est-ce un fou ou tout simplement un simulateur ? »

Poggioli secoua la tête.

« — Si véritablement on lui a déjà fait le coup... »

« — A lui ? Avez-vous jamais entendu dire que la douane introduisait des marchandises soumises aux droits dans les bagages d'un voyageur ? »

« — Non, assurément, mais c'est l'explication la plus plausible de cette énigme. »

« — Vous croyez vraiment que pareille chose soit déjà arrivée ? »

« — Oui, parce que le bonhomme n'insiste pas là-dessus. Si c'était un simple menteur, il nous aurait raconté une histoire à dormir debout pour prouver qu'il disait vrai, mais il le dit tout simplement. »

Slidenberry secoua la tête.

« — Vous pouvez le croire si vous voulez, pour des raisons psychologiques, mais moi je suis douanier. Jamais une telle chose n'est arrivée sur la surface de la Terre. »

Le messager, arriva en courant et remit un paquet.

Slidenberry signa le reçu et ouvrit le papier qui l'enveloppait.

« — Oh ! » s'écria-t-il, « l'employé a trouvé les rapports consulaires. Voyons. Quelle page était-ce ? Il tira son câblogramme et le consulta : P. P. 1125-1126. »

L'inspecteur tourna les pages jusqu'à ce qu'il ait trouvé le passage indiqué puis le lut sans rien dire.

Poggioli jeta un coup d'œil pardessus son épaule et sursauta.

« — Ah ! c'est lui ! » s'écria-t-il.

L'inspecteur se retourna brusquement.

« — Qui, lui ? »

« — Lisez, en bas de la page. »

Slidenberry lut, mais, sans paraître comprendre :

*5 juillet. Aujourd'hui visé le passeport de Pompalone le Magnifique. Embarqué en Guyane par la Compagnie Transatlantique.*

« — Naturellement ! Naturellement ! » s'écria Poggioli, « Le Dr Sanchez c'est Pompalone le Magnifique, ou du moins c'était lui ! Grands dieux, oui, je me rappelle bien maintenant ! »

Slidenberry se retourna.

« — Qui est-ce ?... ou qui était-ce ? »

« — C'est un ancien dictateur du Venezuela. »

« — Ce qu'il dit, est-ce vrai ? »

« — Je le suppose. En fait, j'en suis à peu près sûr. »

« — Mais, monsieur Poggioli, comment est-il possible... »

« — Un certain nombre de nations, l'Amérique, l'Angleterre, la France, la Hollande et quelques autres ont conclu un accord il y a quelques années pour empêcher

l'ex-dictateur de rentrer dans son pays où on craignait qu'il ne fomenté une nouvelle révolution. Cela aurait bouleversé les affaires et coûté à tout le monde beaucoup d'argent et de temps perdu. Quand je l'ai connu, les autorités hollandaises essayaient de le garder à Curaçao, mais il réussit à s'enfuir pendant un orage. »

Slidenberry était stupéfait.

« — Il doit y avoir alors quelque vérité dans ce qu'il raconte. Je suppose que les autorités se sont fatiguées de le faire surveiller et l'ont mis en prison sous un prétexte quelconque afin de l'avoir sous la main. »

« — Certainement. Et rien ne pouvait être plus simple qu'un délit de fraude. »

L'inspecteur fut ému des mésaventures du bonhomme.

« — Alors, je vais aller lui dire qu'il n'a rien à craindre de moi. »

Les deux hommes rentrèrent dans la cabine et trouvèrent le Dr Sanchez assis sur sa couchette qui était jonchée de petites choses neigeuses en forme de harpe. Le bonhomme dit aigrement :

« — Je suppose, señores, que ma découverte n'a pas bouleversé votre projet de me jeter en prison. »

Slidenberry s'écria tout de suite.

« — Pogglioli, voici les plumes ! »

Le Dr Sanchez se mit à rire ironiquement.

« — Monsieur l'Officier, je déclare ces aigrettes. Je ne sais pas combien il y en a. »

L'Inspecteur considéra les plumes.

« — Vous ne pouvez pas introduire ça aux États-Unis. C'est interdit. »

« — Je sais, señor. J'ai toujours admiré la touchante sollicitude du

peuple Américain pour ces oiseaux sauvages du Venezuela, tandis qu'on faisait garder en prison un Vénézuélien année après année, de peur qu'il ne rentre dans sa patrie et ne gêne leur commerce. »

Slidenberry ne releva pas l'allusion.

« — Qu'est-ce que vous allez faire de vos plumes ? Impossible de les débarquer. »

En réponse, le bonhomme tira son briquet, en fit jaillir la flamme et commença à l'approcher des aigrettes les unes après les autres. Une odeur désagréable remplit la cabine. Slidenberry assista impassible à cette destruction.

« — Avez-vous des diamants dans vos valises ? » demanda-t-il au bout d'un instant.

« — Ça je n'en sais rien », répondit l'ancien dictateur.

« — Puisque vous avez des plumes, je soupçonne que vous avez aussi des diamants. »

« — Pourquoi ? les deux choses vont-elles de pair ? »

« — C'est ce qu'on m'a dit. »

« — Si je ne réussis pas à les trouver et si vous les découvrez, vous, serai-je mis en prison comme fraudeur ? » demanda Sanchez.

« — Mais non ! » répondit l'inspecteur. « Si vous m'aidez vraiment à trouver les diamants qui sont dans vos valises, nous serons associés dans cette affaire, n'est-ce pas ? »

Ceci étant admis, les deux hommes reprirent leur travail consciencieusement, fouillant dans les bagages et examinant les autres vêtements. Slidenberry était plus habile que l'ex-dictateur. Il cherchait les doubles-fonds et les doubles couvercles, passait ses doigts le long des

coutures, regardait sous la doublure du chapeau. Au cours de cette besogne, il heurta du pied sur le plancher une enveloppe. Un tintement faible le fit se baisser. Il ramassa l'enveloppe qu'il ouvrit. Il regarda à l'intérieur.

« — Les voilà », dit-il.

Poggioli ne cacha pas sa surprise.

« — Vous ne voulez pas dire qu'ils étaient par terre ? »

« — Ça fait partie de la technique du métier », répondit l'inspecteur : « cacher l'objet en pleine vue. »

Le Dr Sanchez considérait cette découverte sans s'émouvoir.

« — Qu'auriez-vous fait, señor », demanda-t-il, « si par hasard j'avais ramassé l'enveloppe avant vous ? »

Le douanier dut réfléchir avant de savoir à quoi le bonhomme voulait en venir, puis il s'écria :

« — Vous croyez que c'est moi qui les ai mis là ? »

« — Le croire ! » rugit le bonhomme en fureur. « Je le sais ! Vous imaginez-vous que je vous aiderais délibérément à me mettre en prison en essayant d'introduire en fraude même une épingle dans votre pays ? »

Slidenberry observa attentivement le Vénézuélien.

« — Nous avons commencé ensemble à les chercher, n'est-ce pas ? »

Sanchez approuva d'un signe de tête, lentement, attendant la suite.

« — Vous admettiez qu'il y en avait, ou qu'il pourrait y en avoir, mais que ni vous ni moi ne savions où ils étaient ? »

« — Si, señor, et vous en concluez ?... » demanda Sanchez.

« — J'en conclus que vous avez déclaré les diamants et tout ce qu'on vous demande est de payer les droits

prévus, et d'entrer en homme libre dans ce pays, señor. »

Poggioli l'interrompit :

« — Ecoutez, les diamants ne sont pas tombés par hasard dans une enveloppe au milieu du plancher. C'est impossible. »

Slidenberry se mit à rire.

« — Je le sais, mais dans les circonstances présentes, je suis certain que ces diamants ont été mis là exprès. »

Le savant se tourna vers le passager.

« — Docteur Sanchez, comment expliquez-vous la présence de cette enveloppe ? »

« — Señor », dit-il, « une chose aussi simple demande-t-elle une explication ? Le capitaine Slidenberry vient dans ma cabine et jette sur le plancher un paquet contenant des diamants. Il veut m'arrêter, mais pour une raison ou une autre, il change d'idée... »

« — Voyons », interrompit Slidenberry, « vous savez bien que c'est faux ! »

« — Slidenberry ! » protesta le psychologue. « Il est peut-être sincèrement convaincu de ce qu'il dit. »

« — Comment est-ce possible ? C'est lui ou moi... »

« — Non, pas nécessairement. Un tiers est peut-être venu ici et a laissé tomber l'enveloppe. Alors chacun de vous croirait que c'est l'autre... »

« — Un tiers ? Mais qui ? »

« — Je ne sais pas — celui qui a envoyé le câblogramme, un autre inspecteur... Que sais-je ? Quand le gouvernement des États-Unis s'est promis d'empêcher le Dr Sanchez de rentrer au Venezuela, y a-t-il une méthode plus simple que de le fourrer en prison ? »



Slidenberry approuva d'un signe de tête mais sans conviction et se calma.

« — Eh bien, en tout cas, j'ai promis de laisser Sanchez en liberté quand il aura payé les droits sur les diamants. Je tiens ma promesse. »

A ce moment, Poggioli versa quelques-unes des pierres dans la paume de sa main, les regarda, d'abord d'un air détaché, puis avec une surprise grandissante.

« — M. Slidenberry », dit le savant d'un ton étrange, « le Dr Sanchez n'a pas apporté ces pierres sur ce bateau. »

« — Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? » demanda l'officier.

Le criminologiste lui tendit les pierres.

« — Parce que c'est du verre. »

L'inspecteur prit les morceaux scintillants avec une certaine incrédulité.

« — Alors, il me reste à déclarer », dit-il lentement, « que le Dr Sanchez a été roulé. »

Poggioli secoua la tête.

« — Non. Un ancien dictateur, un ancien millionnaire sait distinguer les vrais diamants des faux. »

« — Alors, que faut-il penser ? » demanda Slidenberry, complètement décontenancé ?

« — Eh bien si ce n'est pas un tiers qui les a apportés... »

« — Vous voulez dire que c'est moi ? » s'écria Slidenberry stupéfait.

« — Impossible autrement. Ce n'est pas Sanchez... »

« — Ecoutez-moi », protesta Slidenberry, acculé pour le moment à la défensive. « Cette idée est absurde. Je ne pourrais pas faire accuser le Dr Sanchez avec des babioles de ce

genre. Aucune loi n'interdit d'introduire du verre aux États-Unis. »

Le vieux Sud-Américain lui-même secoua la tête lentement.

« — Je crois que c'est le complot le plus compliqué qui ait été jamais tramé contre moi », dit-il. « Si nous étions dans un port français, je n'en aurais pas été surpris. Les Hollandais eux-mêmes auraient pu monter un coup pareil, mais que des Nord-Américains généralement d'esprit simple aient pu imaginer quelque chose d'aussi compliqué, cela me renverse ! »

Soudain Slidenberry jeta l'enveloppe sur la couchette.

« — J'y suis ! » annonça-t-il triomphalement, se retournant en regardant le psychologue avec un large sourire. « J'y suis maintenant ! »

« — Que voulez-vous dire ? »

« — Voilà. C'était une feinte pour nous faire perdre la piste, naturellement. Maintenant, au travail, afin de trouver les vraies pierres ! »

Tandis que l'inspecteur continuait ses recherches, Poggioli se présenta au Dictateur et lui rappela l'affaire du meurtre de Curaçao. Le vieil aventurier fut très ému.

« — *Gracias a Dios*, je reverrai toute ma vie ce jeune et intelligent Américain ! » s'écria-t-il. « Le mystère que vous avez éclairci dans cette île abandonnée de Dieu, señor, était bien plus obscur que celui qui m'entoure maintenant. »

Le bonhomme se leva et embrassa Poggioli avec l'exubérance vénézuélienne.

« — Mais pourtant le cas qui nous occupe me paraît terriblement compliqué, docteur Sanchez », remarqua Poggioli.

« — Pas du tout, au contraire.

C'est tout simplement un inspecteur des douanes qui essaie de me faire mettre en prison pour des morceaux de verre. »

Poggioli sembla perplexe.

« — Mais pourquoi fouille-t-il si consciencieusement ? »

« — Pour sauver la face, señor. »

« — Mais, señor, regardez-le. Il y a de la méthode dans ce qu'il fait. Et puis il a trouvé des plumes dans la cabine. Ce n'est pas lui qui les a apportées. »

« — En effet. Voilà qui est étrange, señor. Des plumes — l'inspecteur s'attendait-il à trouver des plumes ? »

« — Oui, je vais vous dire la vérité, señor. Il avait reçu un câblogramme de Belize lui demandant de rechercher dans votre cabine des plumes et des diamants. »

« — Voilà pourquoi ces plumes ont été cousues dans mon uniforme en Territoire Britannique ! »

« — Ou pendant le voyage. Le câblogramme a peut-être été préparé à l'avance, pour être expédié plus tard. »

« — Vous êtes un cerveau extraordinaire, señor. Vous pensez à toutes les combinaisons possibles. Vous saisissez la vérité non pas à la façon des Latins qui ont des éclairs de divination, mais comme un Nord-Américain qui en vient à bout à force d'analyse patiente, señor Poggioli. »

Ce compliment quelque peu ironique fut interrompu par Slidenberry. Il se releva, et semblait quelque peu confondu, debout au milieu de la cabine.

« — Vous pouvez partir », dit-il lentement. « Je laisse passer vos

bagages. Je n'y trouve rien qui soit soumis aux droits. »

Le bonhomme le regarda d'un air énigmatique.

« — Je peux débarquer ? Je suis libre ? »

« — Comme je l'ai dit. »

Sanchez haussa les épaules.

« — Vous imaginez-vous que je vais tomber dans un piège aussi grossier ? »

Slidenberry regarda, stupéfait, le Sud-Américain.

« — Que diable voulez-vous dire maintenant ? »

Le Dr Sanchez soupira d'un air las.

« — Vous le savez très bien. Vous trouvez des verroteries, vous dites : « Ce ne sont pas ses diamants. Je veux trouver les vrais diamants. » Eh bien, moi aussi je suis sur mes gardes, comme vous. Je regarde les morceaux de verre. Je me dis : « Ce ne sont pas ses diamants. Je serai aussi malin que lui et j'esquiverai ses vrais diamants. » Le bonhomme se frappa la poitrine.

Slidenberry le regarda.

« — Je ne sais vraiment pas de quoi vous parlez ! »

« — Je vais m'expliquer. Il aurait été facile de cacher un vrai diamant dans ma malle, dans ma pâte dentifrice ou dans mes habits ! Alors, une fois que j'aurai débarqué, je serai fouillé et fourré en prison encore une fois. »

« — Grands dieux ! Vous ne pensez pas que je mettrais un vrai diamant ?... »

« — Le penser ? J'en suis sûr. Pourquoi feriez-vous tant d'histoires avec des faux si vous n'aviez pas l'intention de m'en coller un vrai ? » dit le bonhomme en riant.

Slidenberry le regarda.

« — En vérité la confiance ne semble pas régner entre nous. Alors qu'avez-vous l'intention de faire si je ne peux même pas dédouaner vos bagages et vous laisser débarquer ? »

« — Ceci », répondit le Vénézuélien avec vivacité. « Par la plus étrange des coïncidences, il y a un homme dans ma cabine en qui j'ai confiance. Je vais demander à señor Poggioli de prendre mon argent et de m'acheter une nouvelle garde-robe complète, de me la rapporter ici et de me laisser m'habiller de neuf. Je ne débarquerai pas avant. » Le bonhomme tira de sa malle un sac de toile contenant des pièces d'argent et d'or qu'il tendit à Poggioli et posa avec un tintement métallique sur une chaise.

Le psychologue regarda le bonhomme stupéfait.

« — Que veut dire cette nouvelle fantaisie, señor ? » demanda-t-il avec curiosité.

« — Señor », dit Sanchez, « comment pouvez-vous me poser cette question ? Vous savez combien de temps j'ai souffert en prison, accusé fausement. Vous prendriez toutes vos précautions, vous aussi, si vous voyiez en face de vous une toute petite lueur de liberté. »

Poggioli réfléchissait à cette nouvelle aventure quand Slidenberry lui fit signe de venir lui parler. Quand ils furent sortis de la cabine, l'inspecteur lui dit à voix basse :

« — Eh bien, qu'en pensez-vous, Professeur Poggioli ? »

« — Je pense que cela jette un jour nouveau sur cette histoire », répondit le psychologue.

« — Comment ? »

« — Voici quelque chose de positif. Ne voyez-vous pas ? Jusqu'ici il a manœuvré de façon négative, en restant sur la défensive. Maintenant c'est à moi de faire quelque chose pour lui. »

« — Écoutez », insista l'inspecteur, « ne voyez-vous pas que cela fait notre affaire ? S'il ne passe rien à terre, la chose est claire. C'est un demi-fou — il a un complexe, diriez-vous, pour ne pas dire une idée fixe, au sujet des prisons. Je suppose que c'est à cause des mésaventures dont vous m'avez parlé. Par conséquent, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous prie d'aller lui chercher ce nouveau costume et de le laisser débarquer sans le moindre vêtement d'origine étrangère. »

Poggioli voyait bien pourquoi Slidenberry avait sauté sur cette occasion. Il admettait la chose mais n'était pas sans soupçon quant à cette nouvelle lubie de l'ex-dictateur. Le Dr Sanchez lui tendit le sac de pièces de monnaie du Venezuela, lui donna l'adresse d'un changeur dans le Quartier Latin de Miami ainsi que l'indication des pointures et mesures de la chemise, du complet et des chaussures qu'il portait. Le psychologue débarqua un peu amusé. Il trouva le changeur à l'adresse indiquée, Miramar Street, près du port, dans un bureau improvisé installé dans une pièce d'une maison particulière. Cet homme était évidemment plus préoccupé de rendre service à ses compatriotes vénézuéliens que de s'adapter aux façons des banques américaines.

Il pesa les pièces d'or et d'argent dans une balance au lieu de les compter et donna à Poggioli la valeur d'échange en monnaie améri-

caine. Une heure plus tard le savant apporta les vêtements à bord du *Slidenberry*. Slidenberry avait occupé son temps à tout fouiller à nouveau dans la cabine, mais sans résultat. Toute cette affaire semblait donc devoir rester un mystère sans solution, si c'était vraiment un mystère au lieu de procéder des divagations d'un cerveau déséquilibré.

Le Dr Sanchez pria Slidenberry de sortir de la cabine pendant qu'il changeait de costume de la tête aux pieds. Ensuite il montra ses bagages.

« — Je vais laisser ces valises en consigne, señores, jusqu'au moment où je serai prêt à quitter le pays. A ce moment, je les examinerai moi-même pour voir ce que vous y aurez mis à la dernière minute. »

L'Inspecteur secoua la tête.

« — Complètement fou ! » dit-il tandis qu'il suivait des yeux Sanchez descendant la passerelle.

Après le départ du dictateur, les différentes phases de l'incident bouillonnèrent dans l'esprit de Poggioli. Il n'y avait pas deux morceaux du puzzle qui puissent s'emboîter les uns dans les autres. Slidenberry lui aussi était curieux mais il était soulagé.

« — C'était une drôle d'histoire ! » dit-il. « Des aigrettes, de faux diamants. Je suppose que c'est J. Dugmore Lampton qui les a mis dans les valises ; après tout, ce devait être un douanier anglais et il agissait sans doute selon quelque précédent afin de préparer l'arrestation de Sanchez au bout du voyage. »

« — Mais pourquoi Sanchez a-t-il voulu changer de costume ? » demanda Poggioli, toujours insatisfait. « Il aurait pu garder sa chemise, son gilet de flanelle, ses chaussettes. »

« — C'était simplement une obsession, sa folie... »

« — D'accord. Alors pourquoi J. Dugmore Lampton a-t-il cité les rapports consulaires ? Comme je l'ai dit, s'il est consul, il sait que ces rapports sont oubliés aussitôt publiés. Pour que la mémoire de Lampton se reporte à la date de 1915 et puisse citer les rapports de cette année-là, il y a quelque chose de bizarre, monsieur Slidenberry. »

« — Je ne veux plus me tracasser à ce sujet-là », dit en riant l'inspecteur. « Sanchez est à terre et il n'a rien fait passer avec lui. »

A ce moment un petit télégraphiste de la Western Union arriva au quai à bicyclette et s'arrêta près de l'inspecteur en lui tendant un message.

Slidenberry jeta un coup d'œil sur le contenu, fronça les sourcils et lut à haute voix :

« J. DUGMORE LAMPTON INCONNU CONSULAT AMÉRICAIN DE BELIZE. ERREUR POSSIBLE. SERAIT PEUT-ÊTRE J. HAMILTON SMITH. »

Les deux hommes restaient là, regardant le second câblogramme.

« — Ainsi », dit Slidenberry lentement, « ce J. Dugmore Lampton n'existe pas, ou bien s'il existe, il n'attend aucune récompense. »

Poggioli éclata :

« — Évidemment ! C'est la solution ! »

« — Quelle solution ? »

« — Voilà, Lampton n'existe pas. C'est le Dr Sanchez lui-même qui a envoyé le télégramme. Pourquoi n'y ai-je pas pensé tout de suite ? Naturellement c'est le seul homme au monde qui puisse indiquer la page et l'année des rapports consulaires jusqu'en 1915 puisque son nom y est

cité. En fait, il était déporté, à cette époque. Il ne lui était pas difficile, par conséquent, de se rappeler la date. »

« — Mais cela n'a aucun sens ! » s'écria Slidenberry. « Pourquoi diable faire tant d'histoires et s'attirer tant d'ennuis ? »

« — C'est un tour de prestidigitateur. Il voulait concentrer notre attention sur les diamants et sur les plumes tandis qu'il faisait passer autre chose à notre nez. Il lui fallait agir à coup sûr. Je suppose qu'il a besoin d'argent pour quelque nouvelle entreprise révolutionnaire. »

Slidenberry laissa retomber ses mains, d'un air désespéré :

« — Mais, voyons, il n'a rien emporté avec lui ! Rien du tout ! Il avait même des vêtements tout neufs ! »

Poggioli se mit à rire, mais amèrement :

« — Lui, non, mais moi ! »

Slidenberry ne sembla pas comprendre.

« — Vous ? Vous êtes allé à terre, mais avec quoi ? »

« — Eh bien, son argent, naturellement ; c'est bien moi qui l'ai emporté ! »

« — Mais ce n'est pas avec des pièces d'argent qu'on peut cacher des diamants et des aigrettes ? »

« — Non, naturellement, mais vous pouvez prendre une pièce de cinq bolivars, et... tenez, allons tout de suite chez ce changeur pour nous en assurer. »

Les deux hommes appelèrent un taxi et furent bientôt à Miramar Street. Quand ils arrivèrent dans

la maison, ce fut un vieux bonhomme qui les accueillit.

« — Où est le changeur, celui que j'ai vu il y a une heure à peu près ? » demanda le psychologue.

Le vieux bonhomme, un Equatorien, répondit avec un geste de ses deux mains étendues :

« — Señores, il a quitté la pièce qu'il avait louée. Il est parti. Vous a-t-il volé ? J'espère que non. »

« — Non, il ne m'a pas volé ! Il a fait entrer en fraude de la drogue, de la coco, je suppose, et a réussi à la sortir d'un bateau amarré en plein milieu des docks. »

« — Vous êtes señor Poggioli ? »

« — Oui. Pourquoi ? »

« — Un monsieur très bien m'a laissé un mot pour vous avec un petit souvenir. Il m'a dit que vous viendriez les chercher. »

« — Donnez ! »

L'Equatorien rentra chez lui un moment et revint avec une lettre et une pièce de cinq bolivars. La lettre disait :

*« Muchas gracias, señor, pour votre extrême obligeance. Je vous laisse un petit souvenir qui vous montrera que vos déductions, bien qu'un peu tardives, sont exactes. »*

*« Toujours votre ami et admirateur. »*

XENOPHON QUINTERO SANCHEZ. »

Le souvenir mentionné était une pièce de cinq bolivars extraordinairement légère. Poggioli la tourna et la retourna, l'examinant attentivement. Elle se dévissait, se transformant ainsi en un petit récipient en argent. Elle était vide et avait été soigneusement nettoyée. Légèrement, elle ne prouvait rien.

# LA COURSE AU TRÉSOR

par ELLERY QUEEN

*Un jour viendra peut-être où nous vous révélerons qui se cache sous le nom d'Ellery Queen. Ce détective aux multiples aventures rencontre partout un grand succès en librairie. Rien qu'en Amérique, Les Aventures d'Ellery Queen se sont vendues à plus d'un million d'exemplaires. Mais aux Etats-Unis, Ellery Queen n'est pas populaire qu'en littérature. Le micro et l'écran se sont emparés de lui. Chaque fois qu'un épisode de ses exploits est annoncé à la radio, on évalue à plus de trois millions le nombre des auditeurs à l'écoute. Au cinéma, c'est Ralph Bellamy qui a créé le rôle d'Ellery Queen.*

*Même en villégiature, ELLERY QUEEN ne peut être tranquille. Un collier de perles a disparu. On ne trouve aucune piste... qu'il importe ! ELLERY QUEEN va en tracer une lui-même.*



**P**IED à terre ! » commanda le général Barrett gaiement, en descendant de cheval. « Qu'est-ce que vous dites de ça comme exercice avant le déjeuner, monsieur Queen ? »

« — Admirable ! » répondit Ellery, en reprenant contact comme il le pouvait avec la terre ferme. Le grand bai releva la tête comme pour exprimer son soulagement. « J'ai bien peur que mes muscles de cavalier ne soient un peu atrophiés, mon général. Nous sommes à cheval depuis six heures et demie, ne l'oubliez pas. » Il se dirigea en boitillant jusqu'au bord de la falaise et reposa son corps meurtri contre le parapet de pierre.

Harkness se dégagea de son cheval rouan et dit : « Vos aventures,



c'est dans un fauteuil que vous les vivez, Queen ? Ça doit être assez gênant quand vous fourrez votre nez dans le monde des hommes. »

Il se mit à rire. Ellery regarda la crinière fauve et les yeux hardis de son compagnon avec l'antipathie irraisonnée de l'homme habitué à un travail de bureau. La large poitrine de Harkness n'était en aucune façon oppressée après ce galop.

« — Surtout gênant pour le cheval », dit Ellery. « Quelle vue magnifique, mon général. Vous n'avez certainement pas choisi ce site aveuglément. Vous devez avoir une âme de poète. »

« — De poète ? Allons donc, monsieur Queen ! Je suis militaire avant tout. » Le vieux général

s'approcha d'Ellery du petit pas balancé qui lui était habituel, et contempla l'Hudson dont les eaux bleues reflétaient le soleil matinal. La falaise était abrupte et tombait à pic sur un étroit bout de plage, tout en bas où le général Barrett avait fait construire un abri pour son bateau. Un escalier en zigzag, avec les marches raides creusées dans le roc constituait l'unique moyen d'y descendre.

Un homme âgé était assis sur le bord d'une petite jetée, en train de pêcher. Il leva la tête et, à la grande surprise d'Ellery, se dressa au garde-à vous et salua militairement de sa main libre. Puis il se rassit tranquillement et reprit sa pêche.

« Braun », dit le général, rayonnant, « un vieux soldat à moi qui a servi sous mes ordres au Mexique. Lui et Magruder, le vieux bonhomme qui habite à la loge. Vous voyez ? La discipline, c'est ça. Poète, moi ? » grommela-t-il, « très peu pour moi, monsieur Queen. Cette hauteur m'intéresse pour sa valeur militaire. Elle commande la rivière. Un West-Point (1) en miniature, voilà ! »

Ellery se retourna. Le rocher sur lequel le général avait construit sa demeure était entouré sur les trois autres côtés par des falaises abruptes, impossibles à escalader, qui se dressaient si haut que leurs crêtes se perdaient dans la brume. Une route à pente rapide avait été taillée à la dynamite dans le roc et descendait en spirale du haut de la montagne. Ellery avait encore le vertige en se rappelant l'arrivée en auto la veille.

« — Vous commandez la rivière », dit-il de son ton le plus calme, « mais un ennemi pourrait vous faire passer un mauvais quart d'heure s'il commandait la route là-haut. Ou bien je n'entends pas grand'chose à la tactique. »

Le vieux général éclata : « Mon cher ami, je pourrais tenir cette entrée de la route contre une armée ! »

« — Et vous avez de l'artillerie ! » ajouta Ellery. « En vérité, mon général, vous êtes vraiment paré. » Il jeta un coup d'œil amusé sur un petit canon bien astiqué qui se trouvait près du mât portant les couleurs et dont la gueule surplombait le parapet.

« — Le général se prépare à résister à la révolution », dit Harkness en riant doucement. « Nous vivons dans une époque troublée. »

« — Vous autres grands chasseurs », répondit le général un peu piqué, « vous n'avez aucun respect pour les vieilles traditions. Vous savez très bien que ce canon n'est là que pour saluer les couleurs au coucher du soleil. Vous n'oseriez pas vous moquer de celui de West Point, n'est-ce pas ? C'est la seule façon », conclut-il d'une voix martiale, « dont on n'amènera jamais les couleurs sur ma propriété, Harkness, — au son du coup de canon qui les salue ! »

« — Je suppose », dit en souriant le chasseur de gros gibier, « que mon fusil à éléphant ne pourrait pas faire le même office ? En expédition de chasse, je... »

« — Ne l'écoutez pas, monsieur Queen », dit le général avec humeur. « Nous l'admettons ici pour le week-end parce que c'est un ami du lieutenant Fiske... Dommage que

(1) Lieu où est située une grande école militaire américaine.

vous soyez arrivé trop tard hier soir pour voir la cérémonie. C'est très émouvant ! Vous y assisterez ce soir au coucher du soleil. Il faut maintenir les vieilles traditions. Ça fait partie de ma vie, monsieur Queen... je suppose que je ne suis qu'une vieille bête. »

« — Certainement non », dit Ellery vivement. « Les traditions sont l'épine dorsale de la nation. Tout le monde le sait. » Harkness eut un petit rire. Le général montra sa satisfaction. Ellery connaissait ce genre d'homme — officier en retraite, trop âgé pour le service, regrettant la vie militaire. D'après ce que lui avait dit Dick Fiske, futur gendre du général, en venant la veille au soir, Barrett avait été, passionnément, exclusivement, un vrai soldat et il avait emporté avec lui dans la vie civile autant de souvenirs des jours glorieux de naguère qu'il pouvait en conserver. Ses serviteurs étaient d'anciens soldats et la maison, toute hérissée de reliques de trois guerres, était tenue comme une caserne.

Un valet d'écurie emmena leurs chevaux et les trois hommes revinrent par la pelouse, se dirigeant vers la maison. Le général Barrett devait être immensément riche. Ellery en avait déjà assez vu pour en être convaincu. Il y avait une piscine de natation avec le fond en céramique, un magnifique solarium; un stand de tir; une armurerie avec toutes sortes d'armes...

« — Mon général », cria une voix troublée. Le lieutenant Fiske, son uniforme un peu en désordre, contrairement à sa coutume, accourait vers eux. « Puis-je vous voir un moment seul, mon général ? »

« — Naturellement, Richard. — Pardonnez-moi, messieurs. »

Harkness et Ellery se tinrent à l'écart. Le lieutenant dit quelque chose, en agitant les bras nerveusement et le vieux général pâlit. Alors, sans en dire davantage, les deux hommes se mirent à courir vers la maison, le général de sa même démarche balancée de vieux canard.

« — Je me demande ce qui est arrivé à Dick », dit Harkness tandis qu'il suivait à une allure plus convenable, en compagnie d'Ellery.

« — Ça doit être Léonie », suggéra Ellery. « Je connais Fiske depuis longtemps. Cette ravissante fille du régiment est la seule influence qui ait jamais troublé son calme. J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux. »

« — Ce serait dommage », dit l'autre en haussant les épaules. « Cela promettait d'être un week-end tout à fait reposant. J'ai eu plus que ma part d'émotions dans ma dernière expédition. »

« — Vous avez eu des ennuis ? »

« — Mes boys m'ont lâché. Une inondation du Niger a fait le reste. Tout perdu. J'ai eu de la chance de m'en tirer moi-même... Ah ! voici Mrs. Nixon. Il est arrivé quelque chose à Miss Barrett ? »

Une grande femme, au teint pâle, aux cheveux roux, aux yeux d'ambre leva la tête du magazine qu'elle lisait. « Léonie ? Je ne l'ai pas vue ce matin. Pourquoi ? » Elle semblait un peu indifférente. « Oh, M. Queen ! Ce terrible jeu d'hier soir m'a empêchée de dormir la moitié de la nuit. Comment avez-vous pu vous endormir avec tous ces malheureux assassinés pour vous hanter ? »

« — Pour moi, la difficulté », dit



en souriant Ellery, « n'est pas l'insomnie, mais l'excès de sommeil. Je suis un dormeur formidable. Pas plus d'imagination qu'un amibe. Des cauchemars ? Vous devez avoir quelque chose sur la conscience. »

« — Mais, était-il nécessaire de prendre nos empreintes digitales, monsieur Queen ? Je veux dire un jeu est un jeu... »

Ellery eut un petit rire. « Je promets de détruire mon petit bureau improvisé des identifications à la première occasion. Non merci, Harkness, pas à cette heure-ci de la matinée. »

« — Queen », dit le lieutenant Fiske apparaissant à la porte. Ses joues hâlées étaient terreuses et il semblait un peu gêné. « Voudriez-vous avoir l'obligeance... »

« — Qu'y a-t-il ? » demanda Harkness.

« — Est-il arrivé quelque chose à Léonie ? » demanda Mrs. Nixon.

« — Non, rien du tout ». Le jeune officier sourit, prit le bras d'Ellery et le mena dans la direction de l'escalier. Il ne souriait plus. « Il est arrivé quelque chose d'affreux, Queen. Nous sommes... nous ne savons que faire. Heureusement vous êtes là. Vous pourriez savoir... »

« — Voyons, voyons », dit Ellery doucement. « Qu'est-ce qui est arrivé ? »

« — Vous vous rappelez le collier de perles que portait Léonie hier soir ? »

« — Oh ! » dit Ellery.

« — C'était mon cadeau de fiançailles. Le collier était celui de ma mère. » Le lieutenant se mordit la lèvre. « Je ne suis pas... oui, un lieutenant de l'armée américaine ne peut pas acheter un collier de perles

avec sa solde. Je voulais donner quelque chose à Léonie, quelque chose de bien. Une bêtise de ma part, peut-être. En tout cas, je tenais aux perles de ma mère pour des raisons sentimentales aussi et... »

« — Vous allez me dire », interrompit Ellery en arrivant au haut de l'escalier, « que les perles ont disparu... »

« — Malheureusement, c'est la vérité. »

« — Combien valent-elles ? »

« — Vingt-cinq mille dollars. Mon père était riche, autrefois. »

Ellery soupira. Dans l'atelier du Cosmos, il avait donc été décrété qu'il marcherait les yeux ouverts parmi les boiteux et les aveugles. Il alluma une cigarette et suivit l'officier dans la chambre de Léonie Barrett.

Il n'y avait plus rien de martial dans l'attitude du général Barrett maintenant. Ce n'était plus qu'un homme âgé, gros, les épaules tombantes. Quant à Léonie, elle avait pleuré. Mais il y avait dans le mouvement de son menton et aussi dans la flamme de ses yeux quelque chose de décidé... Elle bondit sur Ellery si vivement qu'il leva presque le bras pour se défendre.

« — On m'a volé mon collier », dit-elle, farouche, « monsieur Queen, il faut le retrouver. Il le faut, vous entendez ? »

« — Léonie, ma chérie », commença le général.

« — Mon père ! Peu m'importe de blesser quelqu'un. Ce collier, Dick y tenait beaucoup et moi aussi j'y tiens. Je ne vais pas rester ici sans rien faire et permettre à un voleur de me le prendre, à mon nez... »

« — Mais, ma chérie », dit le

lieutenant, « après tout, vos invités... »

« — Je me moque pas mal de mes invités et des vôtres aussi », dit la jeune femme en relevant la tête. « Je ne pense pas qu'il soit écrit dans *« Le Savoir-Vivre de Mrs. Post »* qu'un voleur a droit à l'immunité simplement parce qu'il est là sur invitation. »

« — Mais il est certainement plus raisonnable de soupçonner qu'un des domestiques... »

La tête du général se releva brusquement : « Mon cher Richard », dit-il d'une voix péremptoire, « voilà une idée qu'il vous faut chasser de votre tête. Il n'y a pas un seul de mes serviteurs qui n'ait été sous mes ordres depuis au moins vingt-cinq ans. Je serais prêt à confier à n'importe lequel d'entre eux n'importe quoi. J'ai pu éprouver leur honnêteté et leur dévouement plus d'une centaine de fois. »

« — Puisque je suis un des invités », dit Ellery gaiement, « je crois que j'ai le droit de formuler mon opinion. On finit toujours par découvrir le coupable mais une enquête judicieuse n'a jamais fait de mal, lieutenant. Votre fiancée a tout à fait raison. Quand avez-vous découvert le vol, Miss Barrett ? »

« — Il y a une demi-heure, en m'éveillant ». Léonie montra du doigt la coiffeuse à côté de son lit à colonnes. « Avant même de m'être frotté les yeux pour me réveiller, j'ai vu que le collier avait disparu. Le couvercle de la boîte dans laquelle je renferme mes bijoux était ouvert, vous voyez. »

« — Et la boîte était fermée quand vous vous êtes couchée hier soir ? »

« — Mieux que ça. Je me suis réveillée à six heures ce matin parce que j'avais soif. Je me suis levée pour boire un verre d'eau et je me rappelle très distinctement que la boîte était fermée à ce moment. Ensuite, je me suis rendormie. »

Ellery traversa la pièce et examina la boîte. « Il n'est guère plus de huit heures », dit-il. « Par conséquent vous avez découvert le vol à huit heures moins le quart environ. Les perles ont donc été volées entre six heures et sept heures quarante-cinq. Vous n'avez rien entendu, Miss Barrett ? »

Léonie sourit tristement. « Je dors si bien que c'en est une honte, monsieur Queen. Voilà une chose que vous savez maintenant, Dick. Il y en a même une autre. Depuis des années je soupçonne que je ronfle, mais personne jamais... »

Le lieutenant rougit. Le général dit : « Allons, Léonie ! »

Celle-ci fit une grimace et recommença à pleurer.

« — Que diable pouvons-nous faire ? » s'écria le général. « Nous ne pouvons pas... Voyons, non, vous ne pouvez pas fouiller tout le monde. Sale affaire ! Si les perles n'étaient pas si précieuses, je dirais : n'en parlons plus !... »

« — Il n'est pas nécessaire de fouiller les gens eux-mêmes, mon général », dit Ellery. « Aucun voleur ne serait assez bête pour porter sur lui l'objet du vol. Il sait bien qu'on pourrait appeler la police et la police, elle au moins, ne s'arrête pas aux subtilités des convenances mondaines... »

« — La police », dit Léonie d'une voix inquiète, en levant la tête. « Mon Dieu, ne pourrait-on pas... »

« — Je crois », dit Ellery, « que nous pouvons nous passer d'elle pour le moment. D'autre part, une petite perquisition sur les lieux... M'autoriserez-vous à rôder un peu partout dans la maison ? »

« — Mais naturellement », dit Léonie vivement, « rôdez, je vous en prie, monsieur Queen. »

« — C'est ce que je vais faire. A propos, en dehors de nous quatre — et du voleur — qui connaît le vol ? »

« — Personne. »

« — Bien. Aujourd'hui, la discrétion est notre mot d'ordre. Faites, s'il vous plaît, comme si rien ne s'était passé. Le voleur saura que nous agissons, mais il sera contraint d'agir lui aussi et peut-être... » Il tira quelques bouffées de sa cigarette, semblant réfléchir. « Habillez-vous, Miss Barrett, voulez-vous, et rejoignez vos invités en bas. Allons, allons, prenez une expression moins soucieuse ! »

« — Je ferai de mon mieux, monsieur », dit Léonie en essayant de sourire.

« — Vous, messieurs, vous allez m'aider. Empêchez tout le monde de monter à cet étage pendant que je vais me livrer à mes petites investigations. Je ne voudrais pas, par exemple, que Mrs. Nixon me surprenne en train de fouiller dans sa lingerie. »

« — Oh ! » dit Léonie brusquement. Et elle cessa de sourire.

« — Qu'y a-t-il ? » demanda le lieutenant inquiet.

« — Eh bien, Dorothy Nixon est dans une situation pécuniaire difficile. Elle est terriblement gênée en ce moment. Non, ce n'est pas chic de dire ça... » Léonie rougit. « Mon Dieu ! Je ne suis pas encore habillée.

Je vous en prie, laissez-moi, maintenant. »

\* \* \*

« — Rien », dit Ellery à voix basse au lieutenant Fiske après le déjeuner. « Il n'est pas dans la maison. »

« — Catastrophe », dit l'officier. « Vous êtes sûr ? »

« — Tout à fait. J'ai visité toutes les pièces. La cuisine, le solarium, l'office, l'armurerie. J'ai même fouillé la cave. »

Fiske se mordit la lèvre. Léonie appela gaiement : « Dorothy, Mr. Harkness et moi nous allons à la piscine. Dick, vous venez ? »

« — Allez-y, je vous en prie », dit Ellery à voix basse. Et il ajouta : « Et tout en plongeant, examinez le fond de la piscine. »

Fiske sembla stupéfait. Il fit un signe de tête, l'air grave, et suivit les autres.

« — Rien, n'est-ce pas ? » demanda le général, d'un air lamentable. Je vous ai vu parler à Richard.

« — Pas encore. » Ellery détourna son regard de la maison où les autres étaient allés se changer pour se mettre en costume de bain, afin d'observer le bord de la rivière. « Si nous descendions, mon général ? J'ai quelques questions à poser à votre bonhomme... Braun. »

Ils descendirent avec précaution les marches de pierre taillées dans la falaise jusqu'à la petite plage en bas et trouvèrent le vieux soldat occupé à astiquer tranquillement les cuivres du bateau.

« — Bonjour, mon général », dit Braun en claquant les talons.

« — Repos ! » répondit le général, l'air soucieux. « Braun, ce monsieur

veut vous poser quelques questions. »

« — Des questions très simples », ajouta Ellery en souriant. Je vous ai vu pêcher, Braun, vers huit heures ce matin. Depuis quand étiez-vous assis sur la jetée ? »

« — Depuis cinq heures et demie, Monsieur. Ça mord de bonne heure, vous savez. J'ai attrapé une belle friture. »

« — Vous avez pu voir l'escalier pendant tout ce temps ? »

« — Certainement, Monsieur. »

« — Quelqu'un est-il descendu ce matin ? » Braun secoua sa tête grise. « Quelqu'un s'est-il approché de la rivière ? »

« — Personne, Monsieur. »

« — Quelqu'un a-t-il laissé tomber ou jeté quelque chose ici ou dans l'eau du haut de la falaise ? »

« — J'aurais entendu le bruit dans l'eau. Non, Monsieur. »

« — Merci. Oh ! à propos, Braun, vous restez ici toute la journée ? »

« — Seulement jusqu'au début de l'après-midi, à moins que quelqu'un n'ait besoin du bateau, Monsieur. »

« — Alors ayez l'œil ! Le général tient particulièrement à savoir si quelqu'un descend par l'escalier cet après-midi. Si quelqu'un vient par là, surveillez-le et rendez compte. »

« — Ordres du général, monsieur ? » demanda Braun, en clignant de l'œil d'un air entendu.

« — Exactement, Braun », soupira le général. « Vous pouvez disposer ! »

« — Et maintenant », dit Ellery, tandis qu'ils remontaient jusqu'en haut de la falaise, « voyons ce que notre ami Magruder va nous dire. »

Magruder était un vieil Irlandais gigantesque aux joues tannées et

aux yeux de sergent-major. Il habitait un petit pavillon isolé à l'unique entrée de la propriété.

« — Non, Monsieur », dit-il, péremptoire, « personne n'est passé par ici de la matinée. Ni pour entrer, ni pour sortir. »

« — Mais comment pouvez-vous en être si sûr, Magruder ? »

L'Irlandais se raidit. « Depuis six heures moins le quart jusqu'à sept heures trente j'étais là-bas juste en face de la grille, en train d'astiquer les fusils du général. Ensuite, j'ai taillé les troènes. »

« — Vous pouvez accepter la parole de Magruder comme l'évangile », dit le général, avec fermeté.

« — Mais j'en suis sûr », dit Ellery, pour le rassurer. « C'est la seule issue carrossable, n'est-ce pas ? »

« — Comme vous voyez. »

« — Oui, et quant à la falaise, seul un lézard pourrait escalader ces parois à pic. Très intéressant. Merci, Magruder. »

« — Alors, maintenant ? » demanda le général, tandis qu'ils revenaient vers la maison.

Ellery fronça les sourcils. « Dans toute enquête, mon général, l'essentiel est d'abord de savoir quelles éventualités sont à écarter. Le problème actuel devient passionnant dans ces conditions. Vous dites que vous pouvez avoir toute confiance dans votre personnel ? »

« — Absolument. »

« — Alors, rassemblez tous ceux dont vous pouvez disposer et faites-leur examiner le moindre pouce de terrain de la propriété comme au peigne fin. Heureusement la superficie n'est pas trop étendue et ce travail ne devrait pas prendre très longtemps. »

« — Hum ! » Les narines du général frémissaient. « Ça, c'est une bonne idée ! Je vois ! je vois. Magnifique, monsieur Queen. Vous pouvez vous fier à mes gens. De vieux soldats, tous. Ils vont être enchantés. Et les arbres ? »

« — Pardon ? »

« — Les arbres, mon ami, les arbres ! Les fourches des arbres, ça fait de bonnes cachettes. »

« — Oh ! » dit Ellery gravement. « Bien entendu, faites examiner les arbres, également. »

« — Laissez-moi faire », dit le général, farouche. Et il s'éloigna vivement, frémissant d'ardeur.

Ellery se dirigea vers la piscine qui bouillonnait sous l'effort des nageurs et s'assit sur un banc pour observer. Mrs. Nixon fit un grand geste de son joli bras et plongea, poursuivie par un géant à la peau bronzée en qui l'on reconnut Harkness quand sa chevelure ruisselante reparut à la surface. Une forme féminine mince et luisante sortit de l'eau presque aux pieds d'Ellery et du même mouvement escalada le bord de la piscine.

« — Ça y est ! » dit Léonie à voix basse, en souriant et en s'offrant à l'admiration d'Ellery.

« — Que voulez-vous dire ? » murmura Ellery, répondant à son sourire.

« — Je les ai fouillés. »

« — Fouillés ? Je ne comprends pas. »

« — Tous les hommes sont-ils donc complètement idiots ? » Léonie Barrett se renversa dans son fauteuil et secoua ses cheveux. « Pourquoi aurais-je proposé la piscine ? Pour les obliger à laisser leurs vêtements. Alors je me suis glissée dans

leurs chambres avant de descendre moi-même. J'ai fouillé tous les vêtements. Le voleur avait peut-être caché les perles dans une poche secrète, vous comprenez. Eh bien... rien ! »

Ellery la regarda. « Chère amie, le rôle de Robert Browning ne me déplairait pas avec une Miss Ba comme vous, quand j'y pense ! Mais leurs costumes de bain... »

Léonie rougit. Puis dit avec fermeté : « Vous allez un peu fort ! Si vous croyez que Dorothy Nixon a mon collier sur elle maintenant, avec ce costume-là !... » Et elle jeta un regard sur Mrs. Nixon.

« — Il est vrai », dit-il en riant, « qu'il serait difficile de cacher, dans ces conditions, quelque chose qui dépasserait les dimensions d'une aile de mouche. Eh bien, lieutenant, comment est l'eau ? »

« — Pas bonne », dit Fiske, en passant son menton par-dessus le bord.

« — Comment, Dick ! » s'écria Léonie, « je croyais que vous adoriez... »

« — Votre fiancé », confia Ellery, à voix basse, « vient de me dire que vos perles ne sont pas dans la piscine, Miss Barrett. »

Mrs. Nixon envoya, dans l'eau, une gifle à Harkness, leva sa jambe nue, posa son talon rose contre le large menton du nageur et poussa. Harkness se mit à rire et plongea.

« — Il a un toupet ! » dit Mrs. Nixon en riant, sortant de l'eau.

« — C'est votre faute ! » dit Léonie. « Je vous l'avais bien dit, vous n'auriez pas dû mettre ce costume. »

« — Puisque vous tenez absolument à inviter Tarzan pour le week-

end » commença Mrs. Nixon. Puis elle s'arrêta brusquement. « Mais, qu'est-ce qu'ils font, là-bas, à quatre pattes ? »

Tout le monde regarda la direction indiquée. Ellery poussa un soupir. « Je crois que le général en a assez de notre compagnie et qu'il est en train d'exercer ses vieux soldats à quelque évolution guerrière. Ça lui arrive souvent, Miss Barrett ? »

« — Des manœuvres d'infanterie », dit le lieutenant vivement.

« — C'est un jeu ridicule ! » déclara Mrs. Nixon péremptoire, en enlevant son bonnet de bain. « A propos de jeu, quel est le programme pour cet après-midi, Léonie ? Quelque chose de passionnant ? »

« — Je crois », dit en souriant Harkness en se hissant hors de la piscine comme un grand singe, « que j'aimerais beaucoup vous avoir comme partenaire, mistress Nixon, si c'est un jeu passionnant. »

Le soleil luisait sur le torse ruisselant du baigneur.

« — Quel numéro ! » dit Mrs. Nixon. « Alors, monsieur Queen, qu'est-ce qu'on fait ? »

« — Mon Dieu », dit Ellery. « Moi, je ne sais pas. Une course au trésor ? C'est un peu démodé mais au moins ça ne fatigue pas les méninges. »

« — Ça m'a toutes les allures d'une belle blague », répondit Léonie. « Mais c'est une idée magnifique. Vous allez organiser ça, monsieur Queen. »

« — Une course au trésor ? » réfléchit Mrs. Nixon. « Hum ! Ça ne semble pas si mal. Mais arrangez-vous pour que le trésor en vaille la peine. Je suis fauchée. »

Ellery s'arrêta au moment même où il allait allumer une cigarette. Puis, jetant son allumette, il de-

manda : « Si c'est moi qui organise le jeu, quand voulez-vous que ce soit ? après le déjeuner ? » Il sourit. « Autant faire quelque chose de bien. Je vais préparer les indices. Mais je vous demanderai de ne pas sortir de la maison. Je ne veux pas qu'on triche. Convenu ? »

« — Nous nous remettons entre vos mains », dit Mrs. Nixon gaiement.

« — Veinard ! » soupira Harkness.

« — A bientôt donc ! » Ellery se dirigea vers la rivière. Il entendit la voix fraîche de Léonie exhortant ses invités à rentrer et à s'habiller pour le déjeuner.

Le général Barrett le trouva à midi debout près du parapet, regardant d'un air absorbé le rivage opposé, à un kilomètre. Les joues du vieux soldat étaient congestionnées et couvertes de sueur. Il avait l'air furieux et fatigué.

« — Quels abominables bandits que ces voleurs ! » s'écria-t-il éclatant de fureur, en s'épongeant le front et le crâne. Puis il dit, de façon assez inattendue : « Je commence à croire que Léonie l'a tout simplement égaré. »

« — Vous ne l'avez pas trouvé ? »

« — Non, nulle part ! »

« — Alors, où aurait-elle pu le mettre ? »

« — Sacrebleu ! Vous avez sans doute raison. Cette horrible histoire me donne la nausée. Dire qu'un invité, sous mon propre toit... »

« — Qui vous a dit que c'était un invité, mon général ? »

Le vieux soldat fixa sur Ellery des yeux stupéfaits. « Que voulez-vous dire ? »

« — Rien du tout. Vous ne savez

pas. Moi non plus. Il n'y a que le voleur qui sache la vérité. Alors, mon général, ne nous laissons pas entraîner à des suppositions arbitraires. Maintenant dites-moi, a-t-on bien examiné la propriété d'un bout à l'autre, de fond en comble ? » Le général grommela. « Vous avez visité aussi la maison de Magruder ? »

« — Certainement ! »

« — Les écuries ? »

« — Mon cher monsieur... »

« — Les arbres ? »

« — Les arbres aussi ! » dit le général un peu sèchement. « Partout ».

« — Bon ! »

« — Qu'y a-t-il de bon là dedans ? »

Ellery sembla surpris. « Mon cher général, c'est magnifique ! Je n'en suis pas étonné. En fait, je m'y attendais. Parce que nous avons affaire à quelqu'un de très fort. »

« — Vous savez ? » demanda le général, perdant le souffle.

« — Très peu de chose en réalité. Mais je vois une lueur. Maintenant voulez-vous rentrer, mon général, et vous remettre ? Vous êtes fatigué. Vous avez besoin de toute votre énergie pour cet après-midi. Nous devons prendre part à un jeu très intéressant. »

« — Oh, alors ! » dit le général. Et il se dirigea à pas lents vers la maison, en hochant la tête. Ellery le suivit des yeux jusqu'au moment où il disparut.

Alors il s'accroupit sur le parapet et s'abandonna à ses réflexions.

\*\*\*

« — Maintenant, mesdames et messieurs, commença Ellery lorsque tout le monde fut rassemblé dans la

véranda à deux heures, je viens de travailler pendant deux heures, sacrifice que j'ai fait volontiers pour distraire l'honorable société et en retour duquel je vous demande simplement votre cordiale collaboration. »

« — Bravo », dit le général, un peu sombre.

« — Allons, allons, mon général, il faut que vous fassiez comme les autres. Naturellement, tout le monde connaît le jeu ? Ellery alluma une cigarette. « J'ai caché le trésor quelque part. J'ai préparé la piste pour le découvrir, une piste avec des détours que vous devrez suivre pas à pas. A chaque pas j'ai déposé un indice qui, convenablement interprété, conduit au suivant. Naturellement la course sera gagnée par celui qui aura l'esprit le plus vif. Ce jeu comporte une prime à l'intelligence. »

« — Ça », dit Mrs. Nixon mélancoliquement, « c'est catastrophique pour moi ! » Elle était vêtue d'un sweater collant et d'un pantalon encore plus collant, et portait un ruban bleu dans les cheveux.

« — Pauvre Dick ! » gémit Léonie. « Il faudra que je le prenne comme partenaire, sans quoi il n'arriverait même pas au premier arrêt tout seul. »

Fiske sourit et Harkness remarqua de sa voix traînante :

« — Puisqu'on fait des équipes, moi je choisis Mrs. Nixon. Mon général, je crains que vous ne soyez obligé de faire cavalier seul. »

« — A propos », dit Ellery, « les indices sont sous forme de citations, vous savez. »

« — Oh mon Dieu ! » dit Mrs. Nixon. « Vous voulez dire des

choses comme « *premier en guerre, premier en paix ?* »

« — Oui, à peu près. Ne vous inquiétez pas de la source. Ce sont les paroles seulement qui importent. Vous êtes prêts ? »

« — Attendez un peu ! » dit Harkness. « Et le trésor ? »

Ellery jeta sa cigarette, qui venait de s'éteindre, dans un cendrier. « Je ne peux pas vous le dire. Allez, partez maintenant ! Je vous donne tout de suite la première indication. C'est une citation qui vient de la plume piquante de notre vieil ami le doyen Swift — mais, comme je vous l'ai dit déjà, l'auteur ne fait rien à l'affaire. Voici la phrase : « *Tout d'abord un poisson doit nager dans la mer* ».

Le général dit : « C'est complètement idiot » et s'installa dans son fauteuil. Mais les yeux d'ambre de Mrs. Nixon brillèrent et elle bondit.

« — C'est tout ? » s'écria-t-elle. « Mon Dieu, ce n'est pas difficile, M. Queen. Venez, Tarzan. » Et elle partit à toute vitesse à travers la pelouse, suivie de Harkness, rayonnant. Ils se dirigèrent vers le parapet.

« — Pauvre Dorothy ! » soupira Léonie. « Ses intentions sont excellentes mais on ne peut pas dire que ce soit un cerveau. Elle suit la mauvaise piste, naturellement. »

« — Pour vous ce serait plutôt *babord toute* ! je suppose », murmura Ellery.

« — Voyons, monsieur Queen ! Vous n'avez certainement jamais eu l'intention de nous faire explorer complètement l'Hudson ? Par conséquent c'est une pièce d'eau de surface beaucoup moins importante

dont il est question. » Et elle quitta aussitôt la véranda.

« — La piscine ! » s'écria le lieutenant Fiske en se précipitant à sa suite.

« — Votre fille est tout à fait remarquable, mon général », dit Ellery en suivant des yeux les fiancés. « Dick Fiske a de la chance. »

« — L'intelligence de sa mère ! » s'exclama le général, rayonnant. « Sacrebleu, ça commence à m'intéresser. » Et il s'éloigna du porche rapidement avec son dandinement coutumier.

Ils trouvèrent Léonie en train de dégonfler un grand poisson en caoutchouc qui ruisselait encore après son immersion dans la piscine.

« — Voici », dit-elle. « Venez, Dick, attention. Pas maintenant ; idiot ! M. Queen regarde. Qu'est-ce que ça veut dire ? » *Ensuite il doit nager dans le beurre* ». Le beurre ? Le beurre ?... Ah ! l'office, naturellement ! Et elle repartit, comme une flèche.

Ellery remit le papier dans le poisson en caoutchouc qu'il regonfla, et rejeta le tout dans la piscine.

« — Les autres arriveront assez vite. Les voilà ! Je crois qu'ils ont compris. Approchez, mon général. »

Léonie était agenouillée dans l'office, devant l'énorme frigidaire, tirant un morceau de papier d'un pot de beurre. « Oh ! » s'écria-t-elle en fronçant le nez, « était-il vraiment nécessaire de se servir du beurre ? Lisez, Dick. J'ai les mains sales. »

Le lieutenant Fiske récita : « *Et enfin, maraud, il doit nager dans du bon bordeaux.* »

« — M. Queen ! j'ai honte de vous. C'est trop facile. »

« — Ça devient plus difficile »,



dit-il, très calme, « à mesure qu'on avance. » Il regarda le jeune couple se précipiter dans la cave, puis remit le papier dans le beurre. Au moment où le général et lui refermaient la porte de la cave, ils entendirent les pas de Mrs. Nixon dans l'office.

« — Ma parole, Léonie en a oublié son collier ! » murmura le général en observant le progrès du jeu du haut de l'escalier. « Toutes les femmes, décidément se ressemblent ! »

« — J'en doute », observa Ellery à voix basse.

« — Là ! » s'écria Léonie. « Voici. Cette fois, M. Queen, c'est du Shakespeare ? » Elle avait découvert un papier entre deux bouteilles poussiéreuses et fronçait les sourcils en le lisant.

« — Qu'est-ce que ça raconte, Léonie ? » demanda le lieutenant Fiske.

« — *Sous l'arbre au bois vert*... l'arbre au bois vert ? » — Elle replaça le papier lentement. « Oui, cette fois, c'est plus difficile en effet. Nous avons des arbres au bois vert, père ? »

Le général répondit d'un air las : « Comment voulez-vous que je le sache ! Jamais entendu parler de ça. Et vous, Richard ? » Le lieutenant paraissait ne pas savoir, lui non plus.

« — Tout ce que je sais sur l'arbre au bois vert », dit Léonie en fronçant les sourcils, « c'est que ça se trouve quelque part dans *Comme il vous plaira* », et c'est aussi le titre d'un roman de Thomas Hardy. Mais... »

« — Venez, Tarzan ! » s'écria Mrs. Nixon, d'en haut. « Ils sont encore ici. Allez-vous-en, les deux hommes. Ce n'est pas de jeu ! » Léonie prit un air ennuyé. Mrs. Nixon

descendait l'escalier de la cave à toute vitesse, suivie de Harkness qui riait toujours, et saisit le papier. Son visage exprima une vive déception. « C'est du grec pour moi », dit-elle.

« — Laissez-moi voir. » Harkness lut à son tour et se mit à rire. « Queen est un as ! » s'écria-t-il en riant. « *Chlorosplenium æruginosum*. » Il est nécessaire de connaître sa botanique quand on travaille dans la jungle. J'ai vu cet arbre dans la propriété. » Il bondit, remonta l'escalier en courant, regarda en riant le général et Ellery et disparut.

« — Zut ! » s'écria Léonie, et elle s'élança, conduisant la charge à la poursuite de Harkness.

Quand ils le rattrapèrent, il était adossé, lisant un morceau de papier, contre un énorme tronc d'arbre, d'un vert vif qui semblait d'origine fongioïde.

« — Bois vert ! » s'écria Mrs. Nixon. « Une belle trouvaille, monsieur Queen ! » Léonie parut chagrinée. « C'est un homme qui mène... Je n'aurais jamais cru ça de vous, M. Harkness. Qu'y a-t-il sur le papier ? »

Harkness lut à haute voix : « *Et... cherche ce qu'il vient de jeter...* »

« — Ce que *Qui* vient de jeter ? » demanda le lieutenant. « Ce n'est pas clair. »

« — Evidemment », dit Harkness, « le pronom personnel ne peut pas s'appliquer à celui qui trouverait le papier. Queen ne pouvait pas deviner quel serait celui qui le découvrirait. Par conséquent... Naturellement ! » Et il repartit vivement dans la direction de la maison.

« — Cet homme-là m'agace », dit

Léonie. « Dickie, vous n'êtes donc pas intelligent ? Maintenant, c'est nous qui devons le suivre. Vraiment, vous n'êtes pas chic, monsieur Queen. »

« — Est-ce moi qui ai demandé à jouer aux petits jeux ? » répondit Queen. Mais tous couraient à la suite de Harkness, Mrs. Nixon en tête, ses cheveux roux flottant derrière elle comme un fanion.

Ellery arriva dans la véranda, le général soufflant derrière lui, pour trouver Harkness qui tenait quelque chose hors de portée des doigts avides de Mrs. Nixon. « Non, je vous dis ! Au vainqueur... »

« — Mais comment avez-vous deviné, voyons ? » demanda Léonie.

Harkness baissa le bras. Il tenait une cigarette à moitié consumée.

« — C'est bien simple. La citation ne pouvait se rapporter qu'à Queen lui-même. Et la seule chose que je lui ai vu jeter il n'y a pas longtemps était ce bout de cigarette ; juste avant que nous commencions. » Il prit la cigarette : cachée dans le tabac se trouvait une mince feuille de papier. Il la déplia et lut le message.

Alors il le relut, lentement.

« — Voyons, par pitié », supplia Mrs. Nixon. Soyez chic, Tarzan ! Si vous ne savez pas deviner, laissez-nous notre chance ! » Elle lui arracha le papier et le lut. « *Cherchant... même à la gueule du canon.* »

« — La gueule du canon ? » s'écria le général, haletant. « Mais... »

« — Cette fois, c'est du tout cuit ! » s'écria en riant la rousse. Et elle partit en courant.

Elle était dans une attitude de défense, à califourchon sur le canon servant à saluer les couleurs au

coucher de soleil quand ils arrivèrent. « Voilà un drôle de problème ! » leur dit-elle. « La gueule du canon ! Comment diable puis-je regarder dans la gueule du canon quand elle est dans l'air à soixante-quinze pieds au-dessus de l'Hudson ? Tirez-moi cet outil-là un peu en arrière, lieutenant ! »

Léonie riait de tout son cœur. « Sotte ! Comment croyez-vous que Magruder charge le canon tous les jours, par la gueule ? »

Le lieutenant Fiske fit manœuvrer habilement le mécanisme et en un clin d'œil fit balancer en arrière la porte de la boîte de la culasse, révélant un orifice rond. Il y passa la main, et son visage prit une expression de stupéfaction. « C'est le Trésor ! » s'écria-t-il. « Dorothy, vous avez gagné ! »

Mrs. Nixon se laissa glisser du canon. « Donnez ! Donnez ! » criait-elle comme une enfant enthousiaste. Elle poussa l'officier de côté et tira un paquet d'ouate huileuse.

« — Qu'est ce que c'est ? » demanda Léonie, en s'approchant.

« — Léonie ! Ma chérie ! » Mrs. Nixon semblait désespérée. « Je savais bien que c'était trop beau pour être vrai ! Un trésor ? Je pense bien ! »

« — Mes perles ! » s'écria Léonie en arrachant le collier des mains de Mrs. Nixon et en le serrant contre sa poitrine. Puis elle se tourna vers Ellery avec un étrange regard, comme pour le questionner.

« — Eh bien ! par exemple ! » dit le général d'une voix étranglée. « Alors c'est vous, Queen, qui les aviez prises ? »

« — Pas exactement », dit Ellery. « Ne bougez pas, s'il vous plaît.

Mrs. Nixon et Mr. Harkness sont peut-être moins préparés que nous à comprendre. Je dois vous dire que les perles de Miss Barrett ont été volées ce matin. »

« — Volées ? » Harkness leva les sourcils.

« — Volées ? » répéta Mrs. Nixon, haletante. « Alors c'est pour cela... »

« — Oui », dit Ellery. « Maintenant vous allez comprendre. »

« Quelqu'un soustrait un collier précieux. Le problème est de le faire disparaître. Le collier était-il encore sur les lieux ? Oui, impossible autrement. Il n'y a que deux moyens de sortir de la propriété : par la route là-haut, à l'entrée de laquelle se trouve la maison de Magruder et par la rivière en bas. Partout ailleurs la falaise est perpendiculaire, donc impossible à escalader. Et la crête est si haute qu'il était difficile à un complice de lancer une corde et de ramener le butin... Or, dès avant six heures, Magruder observait la sortie vers la route et Braun celle donnant sur la rivière. Aucun des deux n'a vu passer personne. Et Braun a déclaré que rien n'avait été jeté dans l'eau ou sur la plage car il l'aurait entendu tomber. Puisque le voleur n'avait pas essayé de faire sortir les perles par les deux issues possibles, il était clair que le collier était encore dans la propriété. »

Le visage de Léonie était pâle et tiré maintenant. Elle tenait les yeux fixés sur Ellery. Le général semblait embarrassé.

« Mais le voleur », dit Ellery, « devait avoir son plan qui viendrait à bout de toutes les contingences normales. Sachant que le vol pourrait être découvert tout de suite, il pouvait s'attendre à voir la police

arriver et avait pris des dispositions en conséquence.

« On n'accepte pas de perdre un collier de vingt-cinq mille dollars sans se défendre. La police, cela voulait dire une perquisition et dans ces conditions, il n'était pas question de cacher son butin dans un endroit où il risquait d'être découvert — par exemple sur lui, dans ses bagages, dans la maison ou quelque part dans la propriété. Naturellement il aurait pu creuser un trou et y cacher les perles. Mais il n'a pas dû s'arrêter à cette idée car il restait toujours à faire sortir les perles de la propriété, dont les deux issues étaient bien gardées.

« En fait, j'ai examiné moi-même toutes les pièces de la maison, minutieusement. Et les serviteurs du général se sont chargés de la propriété et des dépendances. Nous n'avons pas fait appel à la police. Nous avons agi nous-mêmes. Et nous n'avons pas trouvé les perles. »

« — Mais... » commença le lieutenant Fiske, intrigué.

« — S'il vous plaît, lieutenant. Il était donc clair que le voleur, quel que soit son plan, avait écarté toute utilisation *normale* des issues, par la route ou la rivière, pour faire sortir les perles de la propriété. Avait-il l'intention de les emporter sur lui ou de les envoyer par la poste à un complice ? Je ne pense pas, car il devait s'attendre à une enquête et à une surveillance de la police. De plus, rappelez-vous qu'il avait délibérément combiné et effectué son vol en sachant déjà qu'il y avait un détective dans la maison. Je ne prétends pas avoir des capacités exceptionnelles, mais il fallait tout de même une audace et une habileté

peu ordinaires pour organiser et exécuter un vol dans ces circonstances. J'avais donc des raisons de supposer que, quel que soit son plan il devait être audacieux et habile ni stupide, ni banal.

« Mais s'il avait écarté tout moyen normal de faire sortir les perles, il avait dû penser à un moyen extraordinaire, en utilisant quand même les deux seules issues possibles. Alors je me rappelai qu'il y avait un moyen si innocent en apparence qu'il réussirait probablement, même si tout un régiment d'infanterie montait la garde. Et je savais que là devait être la solution du problème. »

« — Le canon, au coucher du soleil », dit Léonie à voix basse.

« — Précisément, Miss Barrett, le canon, au coucher du soleil. En préparant un paquet contenant les perles, en ouvrant le bloc de culasse, en plaçant ce paquet dans la chambre et en s'éloignant, il avait trouvé un moyen très simple de faire sortir les perles de la propriété. Tous ceux qui connaissent la balistique et l'artillerie savent que ce canon, comme tous ceux qui sont utilisés pour des saluts de ce genre, est chargé avec des cartouches à blanc. C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'obus à explosif, mais simplement une charge de poudre qui part en faisant beaucoup de bruit et de fumée.

« Or, si cette poudre ne fait que du bruit, elle possède cependant une certaine force de propulsion — pas grand'chose, mais suffisamment pour les besoins du voleur. Par conséquent Magruder viendrait au coucher du soleil aujourd'hui, glisserait la cartouche à blanc dans la culasse, tirerait la corde pour faire partir le coup et Boum ! les perles seraient

projetées dans un nuage de fumée qui les dissimulerait et franchiraient ainsi les quelques vingt pieds ou à peu près nécessaires pour tomber dans l'eau. »

« — Mais comment... » balbutia le général rouge comme une cerise.

« — Evidemment, il fallait mettre les perles dans une boîte qui puisse flotter. En aluminium probablement ou quelque chose qui soit à la fois résistant et léger. De plus, il fallait avoir un complice — quelqu'un qui se promènerait en bateau dans l'Hudson au coucher du soleil, qui ramasserait l'objet flottant et disparaîtrait aussitôt. A cette heure-là, Braun n'est pas de service, m'a-t-il dit, même s'il était là, d'ailleurs, je doute qu'il ait pu remarquer, quelque chose dans le bruit et la fumée du coup de canon. »

« — Un complice ! » hurla le général. « Je vais téléphoner... »

Ellery soupira. « Déjà fait, mon général, j'ai téléphoné à la police locale à une heure, la priant d'être sur le qui-vive. Notre homme attendra au coucher du soleil et si vous tirez votre coup de canon comme d'habitude, la police le prendra sur le fait. »

« — Mais où se trouve la boîte qui contenait les perles ? » demanda le lieutenant.

« — En lieu sûr », répondit Ellery laconiquement.

« — Vous l'avez cachée ? Pourquoi ? »

Ellery continua à fumer tranquillement pendant un moment. « Il existe un petit dieu au gros ventre qui veille sur les gens comme moi. Hier soir, nous avons joué au petit jeu de la recherche de l'assassin. Pour que ce soit plus réaliste et

pour illustrer un certain point, j'ai pris les empreintes digitales de tout le monde à l'aide de cette petite trousse que je porte sur moi. J'ai gardé toutes les empreintes. Cet après-midi, avant d'entreprendre notre course au trésor, j'ai trouvé la boîte dans le canon. Naturellement comme j'étais arrivé, par raisonnement, à cette conclusion que les perles devaient être dans l'intérieur du canon, je suis allé aussitôt vérifier. Et savez-vous ce que j'ai découvert sur la boîte ? Des empreintes digitales ! » Ellery fit une grimace. « Décevant, n'est-ce pas ? » Mais notre habile voleur était si sûr de lui qu'il n'avait jamais pensé qu'on trouverait sa cachette avant le coup de canon. Alors il ne prit pas de précautions. Ce fut naturellement un jeu d'enfant de comparer les empreintes de la boîte avec celles d'hier soir. — Il s'arrêta un instant. « *Eh bien ?* » dit-il.

Il y eut un silence qui dura aussi longtemps qu'un homme peut retenir sa respiration. Pendant ce temps, on entendait le claquement du drapeau au haut du mât.

Alors détendant ses mains crispées, Harkness dit, d'un air dégagé : « Vous m'avez eu, mon vieux ! »

« — Ah ! » dit Ellery, « très aimable à vous de le reconnaître, master Harkness. »

\*\*\*

Ils étaient tous rassemblés autour du canon, au coucher du soleil. Le vieux Magruder tira la corde. Le canon tonna tandis que l'on amenait les couleurs, le général Barrett et le lieutenant Fiske se tenant, rigides, au garde-à-vous. L'écho du coup de canon se réper-

cuta, remplissant l'air de son grondement.

— « Regardez le type ! » dit en riant Mrs. Nixon un moment plus tard en se penchant sur le parapet. « On dirait un scarabée qui tourne en rond. »

Les autres s'approchèrent. L'Hudson en dessous reflétait dans son miroir d'acier les derniers rayons cuivrés du soleil. En dehors d'un petit bateau muni d'un moteur hors-bord, la rivière était déserte. L'homme décrivait sur la surface de l'eau qu'il scrutait anxieusement, des paraboles étranges qui révélaient son embarras. Soudain il leva la tête et vit tous ces visages qui l'observaient. Alors, avec une hâte amusante, il fit demi-tour et fila vers la rive opposée.

« — Je ne comprends toujours pas », observa Mrs. Nixon, « pourquoi vous n'avez pas voulu faire arrêter cet individu, monsieur Queen. C'est un criminel, après tout. »

Ellery poussa un soupir. « En intention seulement. D'autre part, c'est miss Barrett qui n'a pas voulu, pas moi. Et je ne peux pas dire que je le regrette. Je ne veux pas prendre la défense de Harkness ni de son complice, qui n'était peut-être après tout qu'un pauvre diable que notre brillant ami a séduit d'une façon ou d'une autre pour obtenir sa collaboration dans la transmission du collier. Mais j'avoue que c'est un soulagement pour moi d'avoir trouvé Miss Barrett sans aucune idée de vengeance. Harkness a été gâté, corrompu par l'existence qu'il mène. Il n'est pas complètement responsable. Quand on passe la moitié de sa vie dans la jungle, la morale des

civilisés s'émousse un peu. Il avait besoin d'argent. Il a pris les perles. »

« — Il est suffisamment puni », dit Léonie doucement. « Presque autant que si nous l'avions livré à la police au lieu de le chasser. Socialement, c'est un homme taré maintenant. Et puisque j'ai retrouvé mes perles... »

« — Problème intéressant », dit Ellery, rêveur. « Je suppose que vous avez tous vu la signification de la source au trésor ? »

Le lieutenant Fiske eut l'air surpris. « Je dois être tout à fait idiot. *Moi* je ne vois pas. »

« — Allons ! Au moment où j'ai proposé le jeu, je n'avais pas d'autre motif. Mais quand les rapports arrivèrent et que j'en déduisis que les perles ne pouvaient être que dans le canon, j'y vis un moyen de prendre le voleur au piège. » Il sourit du côté de Léonie, qui répondit de même. « Miss Barrett fut ma complice. Je lui ai demandé de démarrer de façon brillante, afin d'endormir tout soupçon, et ensuite de ralentir. L'emploi que le voleur avait fait du canon m'avait fait soupçonner Harkness, qui s'y connaît en armes. Je voulais le mettre à l'épreuve. »

« Eh bien, Harkness réussit à

merveille. Au fur et à mesure que Miss Barrett perdait du terrain, lui prenait la tête. Il montra son habileté en découvrant l'arbre au bois vert. Il a montré des qualités d'observation en découvrant la cigarette. Deux indices assez difficiles à trouver, avouez-le. Puis, lorsque l'indice devint le plus facile, le plus clair, il prétendit ne pas deviner ! Il ne savait pas ce que signifiait « la gueule du canon ! » Mrs. Nixon elle-même, pardonnez-moi, a trouvé tout de suite. Pourquoi Harkness ne voulait-il pas aller au canon ? Ce ne pouvait être que parce qu'il savait ce qu'il y avait dedans. »

« — Mais tout cela semble si inutile », observa le lieutenant. « Puisque vous aviez les empreintes digitales, le problème était résolu. Pourquoi toute cette histoire ? »

Ellery jeta sa cigarette de l'autre côté du parapet. « Mon cher ami », dit-il, « avez-vous jamais joué au poker ? »

« — Naturellement ! »

Léonie s'écria : « Rusé renard ! Vous ne me direz pas... »

« — Du bluff ! » dit Ellery gravement. « Du simple bluff. Il n'y avait *pas* d'empreintes digitales sur la boîte. »



# ET L'ÉMERAUDE ÉTAIT PRISE

par STUART PALMER



Voici une figure nouvelle ici dans l'histoire du roman policier, celle d'Hildegarde Withers. Institutrice de la vieille école, célibataire endurcie, Hildegarde Withers a un violon d'Ingres : elle aime résoudre les énigmes policières comme d'autres aiment à faire les mots croisés. Les relations amicales qu'elle entretient de longue date avec son vieux camarade, l'inspecteur Oscar Piper, facilitent singulièrement l'assouvissement de cette passion et cela ne va d'ailleurs jamais sans heurts avec l'inspecteur car chacun d'eux

emploie des méthodes d'investigation assez différentes. Dans *Et l'émeraude était prise...* vous verrez que les qualités de « limier » d'Hildegarde Withers n'excluent pas non plus le courage.

Le cinéma américain a été tenté par le personnage d'Hildegarde Withers, qui a été interprété à l'écran par Edna Mac Oliver tandis que l'Inspecteur Oscar Piper était joué par James Gleason.

STUART PALMER, le père spirituel d'Hildegarde Withers a écrit de nombreux romans dont celle-ci est la protagoniste ; tous remportèrent un grand succès aux Etats-Unis.

STUART PALMER qui s'est distingué au cours de la dernière guerre, après un court séjour à Hollywood, a maintenant repris ses fonctions dans les services de l'Administration Américaine.



RARES étaient les passants dans la Cinquante-Septième Rue de Manhattan par cette après-midi pluvieuse de samedi, mais pas encore assez rares au gré de l'homme qui s'y promenait vêtu d'un imperméable beige. Il flâna jusqu'au moment où le reflet d'une rangée de boutons de cuivre eût disparu au coin de la rue, à l'intérieur du bureau de tabac. Puis, rabattant son chapeau sur son front, il se dirigea d'un

air détaché vers les vitrines étincelantes de Vanderbock et Co, joailliers (Maison fondée à Paris en 1890).

Là, il s'arrêta un instant puis s'éloigna rapidement. Il laissait derrière lui une brique enveloppée avec soin, une vitrine brisée, et un plateau vide sur lequel quelques instants plus tôt brillaient des diamants :

Tandis que les sonneries, jetant

l'alarme, déchiraient les oreilles de leur bruit strident, l'homme à l'imperméable atteignait la chaussée d'un bond et sautait lestement sur le marchepied d'une petite auto merveilleusement astiquée qui passait juste à point nommé. Au volant se tenait une « blonde avec de grosses lunettes noires », selon la description qui en fut donnée par la suite. La voiture accéléra, mais à ce moment un officier de police sortit précipitamment du bureau de tabac.

Tout en cherchant son revolver dans l'étui il cria : « Halte ! » On entendit le claquement sec d'un coup de feu et l'homme aux boutons de cuivre s'affaissa sur le trottoir mouillé ; dans un affreux grincement de pneus l'auto tourna le coin et disparut vers le Nord, dans la direction du Parc.

Les sonneries d'alarme n'avaient pas arrêté de fonctionner et à leur vacarme assourdissant se mêla bientôt le hurlement des sirènes. Une voiture radiophonique bloqua ses freins à hauteur de la silhouette qui gisait dans le ruisseau, mais le docteur qui sauta de l'ambulance venant derrière, secoua la tête et ne put que constater le décès.

Le drame de la Cinquante-Septième Rue n'était plus qu'un paragraphe parmi d'autres pour les télétypistes de la police.

La foule s'amassait, bloquant la rue et marchant sur les débris de verre devant la vitrine des joailliers. Les enquêteurs s'affairaient ; ils s'écartèrent pour faire place à un officier avec un grand nez mince, dépêché par la section spéciale du « Bureau des Cambriolages ». Finalement une grosse limousine noire — la voiture même du Quartier Général

de la Police — arriva sur les lieux. Un petit Irlandais, grisonnant, sec et nerveux, en descendit. Il tenait dans la paume de sa main droite un insigne doré. L'assassinat d'un officier de la police dans l'accomplissement de ses fonctions n'est pas une chose que l'on prend à la légère dans le service.

Le lieutenant qui était jusque là demeuré devant la vitrine et contemplait mélancoliquement l'étalage pillé, se retourna et salua en se présentant : « Grosskopf, lieutenant — Section Cambriolages ».

« — Inspecteur Piper », répondit l'homme du quartier général « et Sergent Mains », ajouta-t-il en désignant d'un geste le jeune homme aux cheveux frisés et à l'air extrêmement sérieux qui avait conduit la voiture.

« — Continuez votre travail, lieutenant, nous ne faisons que jeter un coup d'œil. »

« — Oh ! » fit l'officier, « c'est toujours la même façon de procéder : un coup dans la vitrine, un geste rapide, et le tour est joué ; seulement cette fois ce pauvre Sam Bodley s'est fait descendre pendant que le type s'échappait. »

« — Ces joailliers finiront bien par comprendre qu'ils devraient avoir des vitrines en verre incassable », observa Piper. « Il y a des témoins ? »

Le lieutenant Grosskopf haussa les épaules en indiquant d'un geste l'intérieur de la boutique. « Il y a le portier de chez Carnegie, et une dame », fit-il, visiblement peu impressionné par la valeur des témoignages. L'inspecteur se dirigea vers la porte, mais une voix féminine claire et familière, dominant le



tumulte de la foule, le fit sursauter.

« — Hou, hou ! Oscar ! »

Il se tourna comme pour chercher un refuge mais il était trop tard. Se frayant un passage à travers les rangs des curieux, plongeant sous la corde qui servait de barrière, au grand dam d'un assez étonnant chapeau, apparut une femme maigre et anguleuse qui brandissait un parapluie de cotonnade noire.

« — Oscar ! il faut *absolument* que je vous parle... »

« — Ah ! c'est vous ! » marmonna l'inspecteur, sans enthousiasme, en se retournant pour faire face à Miss Hildegarde Withers. « Un de ces jours je m'offrirai la joie de le démolir, votre appareil de T.S.F. ! »

« — Je n'étais pas à l'écoute de vos balivernes policières », interrompit l'institutrice d'un ton indigné. « J'étais dans les parages ; je cherchais un appartement quand j'ai entendu les sirènes... »

« — C'est bon, c'est bon, ne restez pas là. » Le lieutenant Grosskopf arriva à ce moment, portant une brique encore à moitié enveloppée de papier de soie blanc, maintenue par une ficelle décorative rouge et des cachets de papier doré.

« — C'est ça dont notre type s'est servi ? » Piper prit la brique, la soupesa et la confia au jeune et élégant sergent malgré la curiosité manifeste de Miss Withers.

« — N'essayez pas de jouer les détectives, Hildegarde. » fit Piper, c'est une brique comme toutes les autres vieilles briques ! »

Il entra dans le magasin, désireux avant tout de questionner les témoins. Le sergent suivit, carnet de notes en main, et Miss Withers, se

faisant aussi petite que possible, se faufila derrière eux.

Les témoins ne fournirent guère de renseignements intéressants. John Asch, le portier de Carnegie Hall avait entendu les sonneries d'alarme et le coup de feu, et avait tout juste eu le temps d'apercevoir l'auto qui démarrait. C'était, croyait-il, un coupé Ford 1938. « Ça c'est passé si vite ! » déplora-t-il. « Une dame blonde avec des lunettes noires était au volant. »

Miss Marcia Lee Smith, qui déclara être de Savannah, État de Géorgie, et demeurer actuellement à New-York pour y poursuivre ses études de violon, se prodigua en détails :

« — J'étais à pied — il faut bien économiser les frais de taxi, n'est-ce pas — quand tout à coup j'entendis un fracas épouvantable, puis des sonneries et... tout le reste. J'ai regardé dans la direction du bruit et j'ai vu un homme brun, grand, plutôt d'un type étranger, courir vers la chaussée et sauter dans une voiture qui partit aussitôt. Oh ! là ! là ! j'ai eu chaud ! »

Un délicieux frisson secouait les jolies épaules rondes de la jeune Marcia Lee, à la pensée de la peur qu'elle avait eue. Elle n'était pas très sûre de la marque de la voiture mais très affirmative quant à la description du bandit. « Il était grand, mais grand ! plus grand encore que Monsieur », insista-t-elle en coulant un regard vers le sergent et en laissant retomber ses cils sur ses joues à fossettes.

« — Très bien, les enfants, donnez vos noms et adresses au sergent et vous pourrez disposer. » L'inspecteur Piper tourna le dos et se trouva brus-

quement en face de Miss Hildegarde Withers.

« — Mais enfin pourquoi rôdez-vous encore ici, vous ? » fit-il. « Je croyais vous avoir dit... »

« — Rien, Oscar, rien du tout, je vous assure... » ce qui était partiellement vrai. Elle avait bien pensé que le sergent aurait pu noter l'adresse de Marcia Lee Smith dans son carnet de service au lieu du petit calepin rouge personnel qu'il avait sorti d'une poche intérieure, mais enfin cela ne regardait que lui seul.

Le dernier témoin interrogé fut l'associé Vanderbock qui était dans le magasin, un sémillant jeune homme aux épaules étroites, chaussé de guêtres courtes, qui était le seul ayant pu apercevoir un instant le bandit, mais dont la déposition resta très vague.

« — J'étais au fond du magasin avec le reste du personnel », dit-il, « et nous discussions de la vente anniversaire qui doit avoir lieu demain, quand j'ai entendu le bruit de la vitre et j'ai eu tout juste le temps d'apercevoir un homme — un homme coiffé d'un chapeau — qui s'emparait de quelque chose dans la vitrine. Il disparut immédiatement ». Vanderbock eut un geste des épaules : « En tout cas la pièce principale de l'étalage, une bague ornée d'une émeraude sans défaut, de vingt-cinq carats, n'a pas été dérobée et les diamants dont il s'est emparé sont largement couverts par l'assurance. »

« — C'est bizarre qu'il ait laissé cette belle pièce », fit Piper, soucieux. « Enfin ! dressez la liste complète des bijoux volés », enchaîna-t-il. « Venez ici, sergent ! »

« — Si vous voulez je m'occuperai de transcrire la liste », intervint rapidement Miss Withers, « le sergent a beaucoup à faire. »

L'inspecteur n'était pas d'humeur aimable ce jour-là. « Mêlez-vous de vos affaires, Hildegarde ! » ordonna-t-il en désignant la porte du pouce. — « Sergent ! »

« — Mais Oscar, j'ai quelque chose... » essaya de continuer l'inspectrice.

« — Plus tard, Hildegarde ! sautez-vous maintenant », et il lui tourna le dos. Miss Withers soupira bruyamment, haussa les épaules et se dirigea vers la porte.

« — Sergent, si vous en avez terminé avec les témoins, voulez-vous relever la liste des objets volés ? » disait l'inspecteur quand il fut interrompu par un agent venu le prévenir que le Commissaire appelait au téléphone.

« — Ça commence déjà ! » gémit Oscar Piper. Il jeta un coup d'œil autour de lui, rassemblant rapidement ses idées. « Oh ! dites que je viens de sortir », et il se dirigea vers la porte, s'arrêtant seulement pour dire au sergent qu'il serait au bar voisin et que, « non, il n'était pas nécessaire de reconduire le témoin Marcia Lee Smith chez elle dans la limousine de la police. »

L'inspecteur rejoignit Miss Withers sur le trottoir, une Miss Withers extrêmement vexée. « Allons, allons, Hildegarde », fit-il en manière d'excuse, « laissez-moi vous offrir une tasse de café pour me faire pardonner de vous avoir mise à la porte. Mais vous comprendrez qu'une histoire comme celle-là est bien faite pour nous mettre de mauvaise humeur ! Un agent est des-

cendu pendant le service... et pas un indice pour nous mettre sur la piste du type qui a fait le coup ! »

« — Vraiment ? Oscar » fit Miss Withers seulement à demi réconciliée. Elle s'assit lourdement sur un tabouret du bar. « Et les témoins ? »

« — Aucun intérêt ; vous savez vous-même que neuf témoins sur dix imaginent toujours une longue histoire sur un homme brun qui a l'air d'un étranger. » Elle acquiesça et il enchaîna. « Alors nous n'avons aucun point de départ. »

« — Et nous ne savons rien du bandit », fit Miss Withers lentement en regardant sa tasse de café, « rien, sinon que c'est un homme entre trente-cinq et quarante ans, mesurant environ cinq pieds six pouces, vêtu d'un imperméable beige et d'un chapeau foncé, qu'il n'en est pas à son coup d'essai, qu'il est connu de la police mais que c'est la première fois qu'il opère dans les bijoux ; que c'est un déséquilibré possédant un sens de l'humour un peu déformé... rien d'autre. »

L'inspecteur reposa bruyamment sa tasse sur sa soucoupe : « *Quoi ?* »

« — Élémentaire, mon cher Oscar, élémentaire. A qui viendrait-il à l'esprit, sinon à un déséquilibré, d'envelopper une brique comme un cadeau, et d'y coller des papillons portant la mention : « Joyeux anniversaire » simplement parce que c'est le cinquantième anniversaire de la fondation de la bijouterie ? Il n'en est pas à son coup d'essai car la chose a été rapide et bien menée. Recherché par la police — sans quoi il n'aurait pas été jusqu'à tuer un agent pour s'échapper. Un débutant peut toujours faire appel à la pitié du jury et s'en tirer avec

une peine légère... et le cambrioleur n'a jamais encore « travaillé » dans les bijoux sans quoi il n'aurait pas laissé la grosse émeraude. Compris ? »

Piper hocha la tête. « — Bien raisonné, mais... le reste ? Sa taille, son âge ? »

« — Je sais cela » confessa Miss Withers, parce que *j'ai vu*. Je tournais le coin de la rue quand l'assassin a couru vers l'auto. Oh ! ne me regardez pas comme cela, j'ai essayé de vous le dire ! mais de toute façon aucun homme ayant dépassé la quarantaine ne serait assez agile pour sauter comme il l'a fait. Je n'ai pas vu son visage ni celui de la personne qui conduisait parce qu'ils étaient tournés dans l'autre direction mais j'ai vu sa taille et il n'avait rien d'un géant. »

« — Pas mal, Hilda, pas mal du tout », admit Oscar Piper. « Si maintenant vous pouviez imaginer un piège pour l'attraper !... »

« — Pourquoi ne pas mettre un agent dans toutes les bijouteries ou bien en faction sur les trottoirs opposés ? »

Piper secoua la tête : « Cela l'effranchirait ; je ne veux pas arrêter la série de ses cambriolages, je veux pincer l'homme qui a tué Sam Bodley. Il recommencera probablement, dans l'une ou l'autre des grandes bijouteries de la Cinquième Avenue ou de Madison, ou dans cette même rue. » L'inspecteur fit brusquement claquer ses doigts. « J'ai une idée ! Toutes les bijouteries vraiment importantes se trouvent dans un périmètre de dix blocs : Tiffany, Black Starr et les autres. Chaque magasin est relié par un dispositif d'alarme à une organisation protectrice quelconque. Nous allons bran-



cher ce dispositif sur les postes récepteurs du Commissariat Central. Nous aurons des hommes en permanence dans des voitures radiophoniques, nous tiendrons prêtes des formations de motocyclistes et nous aurons des agents en faction afin que trente secondes après le prochain attentat et le déclenchement des sonneries nous ayons un cordon tendu tout autour du secteur. Personne ne sort, personne n'entre; nous serrons le cordon, nous fouillons tout le monde, prêts à mettre la main sur tout repris de justice ou suspect. » Il eut un sourire : « Un filet dragueur en quelque sorte ! »

« — Ou une trappe » fit l'institutrice. « Il y aura des protestations. »

« Mais nous pincerons l'assassin de Sam Bodley. » Satisfait à la pensée de pouvoir soumettre un plan précis au Commissaire, Oscar Piper, empruntant un jeton à Miss Withers, se dirigea vers la cabine téléphonique la plus proche.

\*\*\*

Son contentement fut de courte durée. Lorsqu'il ouvrit les journaux le lendemain matin il y trouva le récit du crime sous l'en-tête : « LE MEURTRIER DE L'AGENT COURT TOUJOURS » ; non pas que le récit contint la moindre erreur, tout y était, depuis la photographie de Sam Bodley gisant dans la rue, le visage contre le trottoir, jusqu'à la figuration par un artiste de la silhouette de l'assassin d'après la description de Marcia Lee. On y raillait le bandit qui avait dérobé les diamants et laissé une émeraude de beaucoup plus grande valeur, mais l'histoire se terminait par

l'explication détaillée du « filet-dragueur » que la police avait l'intention de tendre.

Le cigare qu'il avait aux lèvres lui sembla brusquement amer. Il serait beau le résultat maintenant que le gibier était prévenu du piège qu'on lui tendrait ! Oscar hocha la tête. C'était la première fois que sa vieille amie et partenaire de lutte lui avait failli. Ainsi Hildegarde s'était laissée aller à bavarder avec les journalistes ! D'un geste de colère il prit le bloc-notes posé sur son bureau et en déchira la première page sur laquelle il avait écrit : « Téléphoner à Hildegarde pour dîner. » Faute d'une meilleure inspiration il passa le reste de la journée à mettre au point le plan du « filet dragueur ». Quand, vers cinq heures, Miss Withers téléphona il fit répondre qu'il était occupé.

Jovial par tempérament, le petit inspecteur n'était pas homme à nourrir longtemps une rancune, mais celle-là s'ancra et se fortifia en lui. La photographie de Sam Bodley gisant dans le ruisseau était épinglée au-dessus de son bureau, ce qui n'était pas fait pour le calmer.

Quand, deux jours plus tard, il se retrouva vêtu de noir aux obsèques de Sam Bodley en compagnie d'une délégation du Commissariat Central, son humeur ne s'améliora pas.

Profitant d'un moment de silence pendant la cérémonie, un gradé — le vieux Judd de la « Section des Disparus » — lui murmura, animé des meilleures intentions : « — Si l'enquête piétine pourquoi ne faites-vous pas appel à cette dame, votre amie l'institutrice ? Elle a été épouvantée lors de cette dernière affaire ! » Piper l'aurait volontiers mordu.

\* \* \*

Le lundi suivant, quatre jours après le cambriolage, Miss Withers se trouvait de nouveau dans la Cinquante-Septième Rue. Elle remarqua en passant que la vitrine de Vanderbock avait été réparée et que, scintillant de mille feux, ses trésors s'offraient toujours à la convoitise des passants, y compris l'émeraude, qui en occupait le centre.

Toutefois, elle n'allait pas s'obstiner à aider un petit Irlandais buté et têtû à démêler un imbroglio. Qu'il se cantonne, si bon lui plaisait, dans l'attitude ridicule qu'il avait adoptée ! Quant à elle, son but immédiat était de trouver un appartement meublé à portée de ses moyens et à proximité du métro de la Sixième Avenue. Elle avait justement remarqué un bâtiment brun, en cours d'aménagement au coin de la Cinquante-Septième Rue, lorsque l'autre jour l'appel strident des sirènes l'en avait distraite. Elle reprit le même chemin et se trouva de nouveau devant l'écriteau soigneusement dessiné qui annonçait : *Appartement non meublés — nouvellement décorés — se renseigner sur place*. La porte était ouverte et, pêle-mêle dans le hall, étaient entassés des échelles de peintre, des rouleaux de papier, des bidons, des baquets et des seaux de peinture, avec l'amas habituel de toiles, de plâtre et de tuyauterie de toutes sortes. Une jeune fille se tenait debout au milieu du fouillis. Sa question se confondit exactement avec celle de Miss Withers. « Je cherche un appartement. Êtes-vous l'agent de location ? » Elles

se turent, clignèrent des yeux et sourirent. La jeune fille pencha la tête de côté : « Mais je vous reconnais ! » C'était Miss Marcia Lee Smith, le principal témoin, qui avait vu s'enfuir le voleur des bijoux. Elles parlèrent de la coïncidence qui les faisait se rencontrer ainsi. « Il est vrai », fit Marcia Lee « que c'est dans le quartier le seul bâtiment d'apparence convenable où il y ait des appartements libres, je cherchais par ici l'autre jour lorsque cette chose est arrivée ! »

Il y avait déjà quelque temps qu'elle attendait le retour de l'agent de location. Il y avait un écriteau sur sa porte : *Parti déjeuner — retour dans une demi-heure*, mais rien n'indiquait quand cette demi-heure avait commencé de courir.

« De toute façon », fit Miss Withers, « je n'ai besoin de personne pour décider si un appartement me plaît. Je monte. » Miss Lee la suivit. Elle demeurait actuellement au Martha Washington mais elle espérait trouver un logement où elle pourrait recevoir. « Recevoir de jeunes et élégants sergents-détectives ? » insinua Miss Withers. Elle avait touché juste, car la jeune fille rougit presque, du moins autant qu'une jeune fille puisse rougir de nos jours. Toutes deux elles inspectèrent l'appartement du second étage, admirant le nouveau système des persiennes, la cheminée spacieuse et le réfrigérateur étincelant qui permettait d'obtenir soixante-quatre petits cubes de glace à la fois, comme le remarqua Miss Lee.

L'institutrice se déclara enchantée de l'ensemble ; elle fit toutefois une réserve quant aux murs dont elle trouvait la couleur ivoire trop

éclatante. « Et puis, on doit être tranquille ici », fit-elle remarquer, « bien en retrait... »

A ce moment précis il ne fut plus question de tranquillité car les sirènes se mirent de nouveau à hurler. Une voiture radiophonique parcourait les rues, lançant son message d'alerte à tous les échos. Au loin d'autres sirènes reprenaient l'appel comme une meute sur une piste...

Le premier réflexe de Miss Withers l'avait portée vers l'escalier mais elle se contint aussitôt. « Qu'elles hurlent si elles veulent », dit-elle, « moi je ne m'en mêle plus ! »

« — Mais » fit Miss Lee, « c'est... c'est... »

De toute évidence ce déploiement d'activité policière l'excitait et l'empersonnait davantage que Miss Withers.

« — J'étais comme vous, moi aussi », fit cette dernière, « mais je suis arrivée à la conclusion que la police est composée de bien pauvres types ! »

« — Ce n'est pas une règle générale », répondit Miss Lee d'un ton décidé. Elle se dirigea vers l'escalier et descendit si précipitamment qu'elle manqua les dernières marches. Elle laissa choir son sac à main dont le contenu se répandit à terre. L'insitutrice l'aida à se relever.

« — Mais le sergent n'est peut-être même pas de service aujourd'hui ! » fit Miss Withers, seulement Marcia Lee était déjà partie. Miss Withers attendit, dominant par un violent effort de volonté son désir de courir vers le bruit des sirènes. L'agent de location, un jeune homme aux trois quarts chauve arriva enfin, mâchant du chewing-gum.

« — Je m'appelle Leach », dit-il, « Al Leach. Je suis en retard et je m'excuse mais c'est parce qu'en revenant de déjeuner je me suis arrêté pour voir ce qui se passait dans la Cinquante-Septième Rue. Rien d'important, du reste » continua-t-il. « C'est un type qui a cassé une vitrine chez Vanderbock et a chipé une bague avec une émeraude. »

« — Pas possible ! » répondit Miss Withers. « Et on l'a rattrapé ? »

Leach secoua la tête. « Il s'est échappé en tournant le coin de la rue, mais on dit que la police a tendu une sorte de filet tout autour du quartier. Quand vous partirez vous serez fouillée. »

« — Moi ! » fit Miss Withers dans un haut-le-corps.

« — Pour ce qui est des appartements », continua le jeune homme « les peintres et les décorateurs vont avoir terminé incessamment. J'ai téléphoné aux entrepreneurs de m'envoyer tous les ouvriers disponibles. Quant au loyer c'est 85 dollars avec bail d'un an, et si vous désirez faire peindre les murs dans un ton spécial c'est le moment de le dire. » Miss Withers hésita une seconde. Il la regarda de côté et ajouta : « Je pourrais peut-être vous consentir une diminution pour l'appartement du dernier étage. Que diriez-vous de 75 dollars ? La première couche de peinture a été donnée dans un ton un peu plus soutenu et le parquet est déjà ciré... »

Miss Withers n'avait pas envisagé la possibilité de louer un appartement aussi haut, mais cela valait la peine d'y réfléchir. « Montez devant » dit-il, « moi je reste un instant pour attendre les peintres à qui je vais



passer un joli savon pour avoir mis si longtemps à déjeuner ! » Il se dirigea vers la porte d'entrée de l'immeuble devant laquelle se rangeait un camion.

Miss Withers monta les étages — trois en tout — sur le dernier palier elle ouvrit une porte et entra. Le sourire qu'elle avait déjà préparé pour saluer son futur intérieur se figea sur ses lèvres et elle sursauta. Elle avança lentement à travers la vaste pièce, posant les pieds avec précaution comme un chat sur une surface mouillée. C'étaient les murs ! Sur un fond blanc crémeux on avait peint un ciel bleu énorme qui pleurerait des larmes rouges jusque sur la plinthe. Tout à côté figurait un arbre rose dont les racines étaient remplacées par la queue d'une sirène et, enroulé mollement autour d'une branche, comme un morceau de caramel mou, se voyait un curieux objet qui était — qui devait être — une montre dont les aiguilles marquaient cinq heures.

Miss Withers recula en faisant une grimace. Ce n'était même pas du bon surréalisme !

A ce moment elle eut l'impression qu'elle n'était plus seule. Derrière elle se tenait un homme dont elle sentait l'haleine chaude sur sa nuque. Il était vêtu d'une blouse blanche maculée et tenait un seau à la main. Son visage était également taché de peinture.

« — Dites-moi honnêtement ce que vous en pensez ! » lui demanda-t-il, poliment, désignant le mur. « Y a-t-il là une idée ou non ? »

« — A dire vrai... » Miss Withers s'éloigna un peu, ne sachant si elle devait rire ou crier. L'homme n'avait pas bu car c'était une odeur d'huile

de lin et non d'alcool qui se dégageait de sa personne.

« — Il ne faut pas vous en aller » fit-il d'un ton mal assuré. Il y avait, comme une prière dans sa voix. « Il faut que je vous explique... les murs blancs, blancs... On ne peut pas toujours continuer à peindre en blanc, blanc... » Il s'arrêta brusquement : « Je voudrais vous peindre ; je vous ferais tout en bleu pâle, avec des cheveux d'un beau vert jaune. » Son sourire avait disparu et ses yeux vagues et boursoufflés s'élargissaient : « Je ne vous ferai pas de mal ! »

Impossible d'atteindre la porte sans se heurter à lui. Miss Withers avait son parapluie ; elle le brandit comme une lance :

« — Laissez-moi passer ! »

« — Ne criez pas, petite dame ! » Elle se mit, bien au contraire, à crier de toutes ses forces. Sa voix résonna comme un écho dans la pièce vide. « Taisez-vous, Madame ! » cria-t-il en soulevant le seau de peinture comme s'il allait le lancer.

« — Monsieur Leach ! » hurla Miss Withers. Un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier. Le peintre, délaissant l'institutrice que la peur clouait au sol, fit front vers la porte. Ses traits avaient pris une expression de joie enfantine. Il leva le seau.

« — Attention ! » cria Miss Withers. « N'entrez pas ! » Mais le pauvre Leach arrivait en courant. Sur le seuil il embrassa la scène d'un coup d'œil ; son cerveau réagit, mais ses jambes le portèrent encore trois pas en avant alors qu'il eût voulu s'arrêter. Entre temps le seau de peinture l'avait atteint. Il tituba en arrière s'essuyant les yeux avec



ses mains, puis il tourna le dos, buta, et glissa presque jusque dans le bas de l'escalier.

Le peintre se retourna vers Miss Withers, mais cette dernière, mettant à profit le répit qui lui était offert, se précipitait dans la salle de bains dont elle fermait la porte à clé.

« — Sortez, Madame », cria le peintre ! » La peinture ne vous fera pas de mal ; si vous ne l'aimez pas vous pourrez toujours la laver ! » Il frappait la porte de ses poings et continua à tambouriner jusqu'au retour de Leach, qu'accompagnaient deux autres peintres et un planton de service. Miss Withers ne consentit à ouvrir la porte que lorsque le peintre eût été maîtrisé et allongé sur le parquet maculé de peinture. Une ambulance fut appelée. Après un rapide coup d'œil le docteur sortit une aiguille hypodermique :

« — Quelques milligrammes d'hyoscine », fit-il d'un ton enjoué, et un bon petit somme achèvera de le remettre. »

« — C'est guérissable ? » questionna Miss Withers.

« — L'intoxication au plomb ? Oui, bien sûr. Un bon lavage d'estomac avec du sulfate de magnésium et dans huit jours, peut-être même avant, il n'y paraîtra plus. C'est un cas fréquent chez les peintres ; c'est à cause du plomb dans la peinture, vous savez. Ça leur donne des hallucinations et toutes sortes de troubles. Il y a même des cas de folie légère. »

« — Légère ! Eh bien ! » fit Miss Withers amèrement. Elle remit un peu d'ordre dans sa toilette, se fraya un chemin entre les flaques de peinture, et se trouva nez à nez,

devant la porte, avec l'inspecteur Oscar Piper qui arrivait en trombe, suivi du jeune sergent et d'un agent. Il questionna rapidement :

« — Que signifie cette ambulance devant la porte ? Et que se passe-t-il ici... et... »

« — C'est très gentil à vous de venir nous surprendre ainsi », fit l'institutrice d'un ton aimable. « Dommage que vous arriviez dix minutes trop tard. »

L'inspecteur écouta le récit des événements et secoua la tête.

« — Vraiment, ma pauvre Hildegarde, partout où vous passez les ennuis surgissent. Vous les engendrez comme l'eau des mares engendre les moustiques ! »

« — Hum... » Miss Withers, qui se dirigeait vers la porte, s'effaça pour laisser passer le brancard ; l'inspecteur la suivit, une expression qui était presque de l'amusement peinte sur son visage.

« — Ça devait tout de même être drôle », fit-il. « Je vois d'ici la scène avec le peintre ! Il n'y a qu'à vous que des choses comme celles-là arrivent ! Rien qu'à vous ! »

Ils étaient dans le hall d'entrée. « En tout cas », fit-elle d'un ton coupant, « vous n'avez rien à me reprocher quant à ce qui s'est passé aujourd'hui dans la Cinquante-Septième Rue. Il paraît que la foudre a frappé deux fois au même endroit ?... Et comment fonctionne le dragueur ? »

« — Il est encore trop tôt pour le savoir, mais je crois que nous pincerons le type, bien que vous ayez vendu la mèche aux journalistes. »

« — Espérons-le », fit-elle d'un ton suave. Puis, brusquement,

redressant la tête comme un cheval effrayé par un obstacle. « Que dites-vous ? »

Accentuant chaque mot il répéta sa phrase, et elle resta plantée là, muette d'indignation, tandis que l'inspecteur s'entretenait avec ses aides et le docteur vers qui il s'était retourné. Il était question de l'identité du malade dans l'ambulance. « Inscrivez-le à l'hôpital sous le nom de John Doe pour le moment. Mais renseignez-vous auprès du bureau de placement et du Syndicat des Peintres en Bâtiment pour savoir qui il est. » Il se tourna vers Miss Withers : « Hé là ! où allez-vous ? »

« — Chez moi ! » répondit-elle d'un ton sec.

« — Dans ce cas laissez-moi vous faire accompagner du sergent Mains qui vous fera traverser le cordon de police ou... »

« — Je n'ai pas besoin de vos services », fit-elle, furieuse. « Avoir pu penser que j'ai bavardé avec les journalistes ! »

« — En dehors du service, il n'y avait que vous et le commissaire qui étiez au courant du plan. »

« — Personne que moi... et le commissaire ! » Elle ne se contenait plus. « Bien entendu ce ne peut être que MOI. C'est moi chez qui les journalistes font antichambre ; c'est moi qui m'occupe de politique et qui ai besoin de me concilier ces Messieurs de la presse et... » L'inspecteur essayait de placer un mot mais elle n'était pas d'humeur à l'écouter. « Et tant pis pour vous, Oscar, vous m'avez invitée à dîner l'autre soir mais maintenant vous pouvez rester mijoter dans votre jus ; retournez à votre cher filet dragueur voir le résultat, mais quand vos hommes

rentrent bredouille, ne venez pas me chercher ! »

« — Ça, mon garçon » fit lentement l'inspecteur « c'est ce qui s'appelle recevoir un savon ». Le sergent Mains, debout à ses côtés, suivait des yeux l'institutrice qui s'éloignait. « Et ce qui est triste », continua Piper, « c'est qu'elle a raison ! »

La conscience d'avoir raison ne procura aucune satisfaction intérieure à Miss Withers qui regagnait son domicile. Elle fut arrêtée en chemin et dut attendre près de vingt minutes dans une file tandis qu'on fouillait son sac à main. Le cordon était bien serré, cela ne faisait aucun doute.

Elle rentra précipitamment chez elle, dans ce quartier Ouest qu'elle avait décidé de quitter le mois suivant. Elle ne put s'empêcher de passer l'après-midi à l'écoute sur la longueur d'onde de Radio-Police. À six heures elle brancha sur le poste d'émission des nouvelles générales et entendit le speaker annoncer que New-York avait ce jour-là été le théâtre de la chasse à l'homme la plus spectaculaire qu'on ait jamais vue depuis l'arrestation de Two-Gun Crowley, chasse à l'homme qui s'avérait malheureusement un échec.

« Je le lui avais bien dit », déclara Miss Withers à son miroir sans ressentir aucune satisfaction. Elle ne toucha que du bout des lèvres à son repas ; lorsqu'elle l'eut terminé et rangé sa vaisselle, elle se sentit gagnée par une vague inquiétude. Elle avait l'impression que quelque part, au tréfonds d'elle-même, brillait une petite lueur, comme un signal qu'elle avait déjà maintes

fois perçu et qui l'avertissait qu'elle avait frôlé une piste. C'était un signal rouge rageur.

A neuf heures les crieurs de journaux annoncèrent une édition spéciale dont le titre disait : « LE MEURTRIER DE L'AGENT REVIENT ET... EMPORTE LE RESTE DU BUTIN », suivi de commentaires sur la mollesse de la police et la nécessité de changer de méthode.

Miss Withers ne fut qu'à demi étonnée quelques instants plus tard, lorsque ayant ouvert la porte de son appartement sur un coup de sonnette elle se trouva devant l'inspecteur... un inspecteur las, morose et bien abattu !

« — Oh ! » fit-elle, « entrez ! »

Il hésita : « Je voulais vous envoyer des fleurs mais toutes les boutiques sont fermées. J'ai même pensé à m'adresser à la Western Union. Ils auraient pu vous envoyer de ma part un « messengèr-boy » qui vous aurait regalée d'une chanson... Mais voilà il n'y avait aucune chanson avec paroles appropriées dans leur répertoire. » Il eut un sourire las. « Vous savez, c'est bien le Commissaire qui avait tout raconté aux journaux. »

« — Entrez, voyons », insista-t-elle. « Entrez, je vous en prie ! » Puis, le regardant plus attentivement : « Oscar Piper, dites-moi, avez-vous seulement déjeuné aujourd'hui ? »

Il haussa les épaules. « Je ne m'en souviens plus ! » mais il entra et s'affaissa sur une chaise. « Je n'ai pas faim » protesta-t-il. « Vous auriez faim, vous, si on devait vous mettre à pied demain ? Vous verrez

qu'on va me remettre dans les bureaux ! »

« — Alors ? ce coup de filet ? Pas de résultat ? »

« — Aucun. Nous avons pris trois ou quatre escrocs que nous recherchions mais aucun d'entre eux n'est le type à commettre ce genre de crime ! Et pas la moindre trace de l'émeraude... ce maudit morceau de verroterie ! »

Elle lui prépara des œufs brouillés qu'il dut avaler sans en laisser une miette. Elle l'obligea même à fumer un de ses longs cigares brun verdâtre, faveur qu'elle lui avait toujours refusée jusque là. Oscar Piper regarda mélancoliquement la fumée qui s'élevait vers le plafond :

« — C'est bien le même bandit », fit-il. « ...Même genre d'humour déformé... Je suis la risée de la ville, et toute la police avec moi. »

« — C'est un déséquilibré » convint l'institutrice. Et tout à coup la lueur rouge au fond de son subconscient prit l'éclat d'une enseigne au néon. « Un déséquilibré ! » Elle s'arrêta net. « Oscar ! et si notre coup de filet n'avait pas été un échec après tout ! Supposez que votre bandit, pris dans les rets, s'en soit échappé dans une ambulance ! »

Piper s'était dressé mais il courba le dos de nouveau. « J'ai vérifié tout cela, Hildegard » dit-il. « Vous voulez parler du peintre ? Non, c'était bien un vrai peintre, immatriculé et tout ; j'ai téléphoné à l'hôpital. Il a été admis dans la salle des urgences et examiné comme intoxiqué par le plomb. »

« — Quand ? »

Piper estima qu'il y avait environ une heure.

Elle se leva précipitamment et se

dirigea vers sa chambre où était installé le téléphone. Oscar Piper tirait toujours mélancoliquement sur son cigare mais les cendres grises n'en étaient pas tombées qu'elle était de retour. « Oscar ! » fit-elle « l'hôpital a remis l'homme entre les mains d'une infirmière venue de la clinique du Syndicat des Peintres il y a environ vingt minutes. »

« — Eh bien, quel mal y a-t-il à cela ? »

« — Aucun, sinon que j'ai appelé les renseignements et qu'il n'existe pas de clinique du Syndicat des Peintres ! »

Piper se dressa brusquement de son fauteuil, comme mû par un ressort.

« — Il ne manquait plus que cela ! Vraiment il ne me reste plus qu'à donner ma démission et à m'engager sous les ordres d'un idiot ! Il se mit à arpenter la pièce. « Nous le tenions, nous le tenions, et il a suffi qu'il nous joue la comédie avec un seau de peinture pour que nous le laissions partir avec notre bénédiction ! Un beau gâchis ! »

« — Et l'émeraude ? » interrompit Miss Withers.

« — Il l'aura probablement avalée ; de toute façon elle nous échappe et lui avec ! »

Elle secoua la tête. « Un homme aussi malin que lui ne se serait pas risqué à faire cela, sachant surtout qu'on lui ferait subir un lavage d'estomac à l'hôpital. Non, Oscar ! »

« — Alors ? »

De nouveau la petite lueur s'alluma en elle, elle s'intensifia et atteignit bientôt l'éclat des panneaux lumineux qui scintillent autour du « Times Building ».

« — Oscar ! Le barrage... le « dragueur » comme vous l'appellez... C'est terminé ? »

Il fit un signe de tête affirmatif : « Il a bien fallu rendre les hommes à leur service normal lorsqu'ils se furent rejoints au centre du périmètre, les mains vides. » Miss Withers avait saisi son chapeau.

« — Mais... »

« — Vite ! » s'écria-t-elle, « allez chercher un taxi ! »

Le taxi s'avéra inutile car le jeune sergent Mains et une voiture de la police stationnaient en bas. Tous deux s'engouffrèrent à l'intérieur et Miss Withers donna l'adresse. « Et surtout pas de sirènes ! » supplia-t-elle. « Je sais que vous adorez cela, comme les gosses aiment un sifflet, mais pour une fois... »

Ils coupèrent par Central Park Ouest, tous feux rouges allumés, puis tournèrent à gauche sur la place... et se retrouvèrent en face de l'immeuble brun en réfection, avec son panneau « Appartements non meublés ».

« — Attendez ici » ordonna Piper au sergent. Miss Withers escaladait déjà les marches et il la suivit. La porte d'entrée était entrebâillée et une faible ampoule électrique jetait une lueur dans le hall encombré de matériaux, éclairant en même temps la silhouette de Miss Marcia Lee qui sembla quelque peu surprise.

« — Vous attendez toujours l'agent de location ? » railla l'institutrice. Marcia Lee avala sa salive, cligna des yeux et répondit : « Oh ! c'est vous ! Je... c'est-à-dire... je... » elle regardait dans la direction de la porte : « Vous vous souvenez quand nous nous sommes rencontrés tantôt ? et que j'ai laissé tomber mon

sac ? Eh bien, j'ai perdu quatre-vingt-cinq dollars... Il faut bien que je les aie perdus puisque je ne les ai plus... Vous ne les auriez pas trouvés par hasard ? »

Miss Withers répondit qu'il y avait bien longtemps qu'elle n'avait pas eu l'occasion de voir une somme aussi importante d'un coup.

L'inspecteur intervint. « Qu'est-ce que tout cela veut dire ? »

« — Vous vous souvenez de Miss Lee », dit l'institutrice. « Nous cherchions toutes deux un appartement l'autre jour, et nous nous sommes de nouveau rencontrées aujourd'hui. Nos chemins se croisent tout le temps. »

« — Vous n'avez vu personne se promener là-haut par hasard ? » demanda Piper à la jeune fille.

« — Je ne suis pas montée », dit-elle, « il faisait trop noir et l'endroit semble trop abandonné. Je me disais justement que je ferais mieux de retourner chez moi et de revenir demain matin voir si je puis retrouver mon argent. »

« — C'est une bonne idée », acquiesça Miss Withers « il est tard pour être encore dehors ; mais au fait » — elle baissa la voix — « il y a un de vos amis dehors, dans la voiture. »

L'inspecteur montait déjà l'escalier et Miss Withers le suivit rapidement. Ils s'approchèrent sur la pointe des pieds de l'appartement du dernier étage et entrèrent doucement, précédés de la tache lumineuse ronde que faisait la lampe électrique de Piper. La grande salle était vide ; on n'y voyait que les flaques de peinture à demi sèches que l'on n'avait pas encore nettoyées.

Cuisine, salle de bains, chambre, lavabos, tout était vide.

« — Nous arrivons sans doute trop tard » dit Piper. « Peut-être est-il déjà venu et reparti avec l'émeraude ». Ce n'était pas l'avis de Miss Withers et ils se mirent en devoir de fouiller l'appartement. Des pièces vides n'offrent que peu de cachettes. Piper inspecta toutes les conduites et canalisations ; il regarda dans le conduit de la cheminée et derrière les persiennes. Il souleva même la vitre de chaque fenêtre pour s'assurer que l'émeraude n'était pas suspendue par un fil au dehors. Force leur fut bien d'admettre l'échec. « Je me demande » commença Miss Withers « si cette jeune fille ne pourrait pas nous fournir quelques renseignements. Elle est bien certainement en train de bavarder avec votre élégant sergent ! »

La supposition était exacte, ils purent s'en rendre compte en regardant par la fenêtre.

Au moment où Piper se dirigeait vers la porte pour sortir, Miss Withers se figea sur place. « Mes chevilles... » murmura-t-elle. « je sens un courant d'air sur mes chevilles ! »

Oscar Piper s'arrêta, indécis. « Oscar ! la porte de service ! on vient de l'ouvrir », insista-t-elle.

Il acquiesça de la tête, puis, lui enjoignant d'un signe de rester derrière lui, il retourna sans bruit dans l'appartement. Il traversa le salon, atteignit la cuisine. La porte de service était fermée au verrou, mais cela ne voulait rien dire. Il se tourna à demi : « Haut les mains » cria une voix derrière lui, « haut, plus haut que cela ! » La porte de la salle de bains s'ouvrit et un homme

en sortait. Un homme de petite taille de cinq pieds six pouces tout au plus. Il paraissait entre trente et quarante ans et sa bouche était déformée par un rictus bizarre. Il tenait un revolver automatique dans la main droite.

« En arrière ! sortez ! » commanda-t-il ; « allons, dépêchez-vous tous les deux ! » C'était le peintre, le fou, mais qui n'était pas fou. C'était le voleur de bijoux, l'assassin de Sam Bodley, l'homme à l'imperméable beige qui avait sauté si lestement dans la voiture qui l'attendait...

« — Pas un geste, toi, le flic », dit-il.

« — Où veux-tu en venir ? » demanda l'inspecteur Piper lentement tout en reculant vers le salon. « Pourquoi ne jettes-tu pas ce revolver et ne te rends-tu pas ? Je te reconnais, tu es Joe Swinton... Swinnerton ?... Non, j'y suis, Swinston ! »

Il y eut un moment de silence. « Pas de chance » fit l'homme, « dommage que tu m'aies reconnu parce que maintenant il va falloir que je te descende et je n'aurais pas voulu aller jusque là. » Si Oscar Piper était mal à l'aise il ne le laissa pas voir.

« — Tu n'auras pas le cran de tirer ! »

« — J'ai plus de cran que toi » dit Swinston, l'air décidé. Miss Withers qui s'était dirigée imperceptiblement vers la fenêtre se rendit compte que de toutes les situations délicates où elle s'était déjà trouvée, celle-là était la pire.

Le corps de l'inspecteur était tendu comme un ressort mais sa voix était calme : « Alors, Joe, où as-tu planqué l'émeraude ? »

Swinston ne mordit pas à l'hameçon. « En quoi cela pourrait-il bien t'intéresser ? Tu n'en as plus pour longtemps maintenant, à le rechercher ce morceau de glace verte... »

Ses lèvres souriaient mais son regard se concentra tandis qu'il s'appropriait à viser.

« Maintenant ou jamais », se dit Miss Withers et elle tira violemment la corde des persiennes. Celles-ci se rabattirent dans un fracas épouvantable. Surpris l'homme se retourna et tira au hasard. Dans le même instant il reçut au creux de l'estomac un coup de pied magistralement envoyé par Oscar Piper qui avait des idées bien personnelles quant à la courtoisie dont il convient de faire montre à l'égard des assassins.

« — On ne peut pas dire que vous y ayez mis les formes, Oscar, mais vous avez agi avec précision » fit l'institutrice tandis que l'inspecteur passait les menottes au bandit qui se tordait à terre.

Il se tourna vers elle : « Ça va, vous ? »

« — Il est temps que vous vous en préoccupiez », répondit-elle en fixant la marque ronde d'une balle dans le mur à hauteur de son oreille gauche.

Mais ce qui l'intéressa surtout ce fut la fin de l'aventure, qui se déroulait en bas, dans la rue. L'inspecteur l'avait rejointe à la fenêtre et tous deux contemplèrent la scène avec des yeux agrandis par l'étonnement.

En bas, à côté de la voiture de la police, le sergent Mains étreignait Marcia Lee Smith, mais c'était une bien curieuse étreinte car il lui maintenait un bras dans le dos et, à

ce moment précis, il le lui tordait.

« Quand le coup est parti, elle a essayé de me faire un croc-en-jambe » se plaignit le sergent tout penaud quelque temps après tandis qu'ils attendaient le « panier à salade » avec leurs prisonniers attachés ensemble par des menottes.

Piper eut un sourire : « Vous vous étiez fourré dans un guépier, jeune Roméo. Cette dame est la conductrice de l'auto dans laquelle l'assassin s'est échappé. Elle avait une perruque blonde et des lunettes noires. Elle est descendue rapidement un peu plus loin, puis est revenue pour nous aiguiller sur une fausse piste avec la description de son ami. N'est-ce pas, ma mignonne ? »

Miss Marcia Lee lui répondit par un juron empreint d'un fort accent du sud de Brooklyn.

« — Ne parle pas », lui dit Joe Swinston.

« — Vous parlerez », dit l'ins-

pecteur, « quand nous aurons retrouvé l'émeraude. »

Il sursauta au contact d'un objet froid et humide qu'on lui glissait dans la main. C'était Miss Withers qui venait d'arriver ; elle s'était attardée quelques instants dans l'appartement tandis qu'il poussait son prisonnier dehors.

« — Mais où diable... »

« — C'était bien certain » fit Miss Withers, « ce Swinston est tout à fait le type d'homme à trouver amusant de cacher l'émeraude — « ce morceau de glace verte », comme il disait — là où je l'ai trouvée : dans le frigidaire ! J'aurais dû y penser plus tôt ! » Elle montra d'un geste ce que Piper tenait délicatement dans sa main.

Ils abaissèrent les yeux et virent, à la lueur blafarde d'un lampadère, un cube de glace. Et l'émeraude était prise dans ce cube qui fondait lentement et au milieu duquel elle jetait un reflet vert.



DANS LE PROCHAIN NUMÉRO DE " MYSTÈRE-MAGAZINE "  
vous lirez une autre aventure d'HILDEGARDE WITHERS :  
**L'EMPREINTE BLEUE**



# LE RUBENS VOLÉ

par JACQUES FUTRELLE

*Il nous paraît intéressant d'informer nos lecteurs que cette nouvelle fut écrite il y a exactement quarante ans. Si l'on considère les astucieux procédés employés de nos jours par les grands aigrefins internationaux pour dérober des œuvres d'art et si l'on songe aussi à la stupéfiante supercherie réalisée il y a quelques années par ce peintre hollandais qui « fabriqua » de toutes pièces une demi-douzaine de faux Vermeer dûment authentifiés par de nombreux experts, on constatera que l'histoire imaginée par JACQUES FUTRELLE est restée très moderne.*



QUAND il eut gagné cinquante millions de dollars dans les lubrifiants, Matthew Kale se mit à encourager les Beaux-Arts. Quoi de plus facile : n'avait-il pas l'argent et, l'Europe, les vieux maîtres ? Pour effectuer ses achats, il suivit un plan très simple. Puisque l'énorme galerie de sa demeure de marbre offrait une superficie d'environ cinq mille pieds carrés à couvrir, il acheta cinq mille pieds carrés d'œuvres d'art. Il avait un petit nombre de bonnes toiles et quelques-unes fort acceptables ; mais l'ensemble était franchement mauvais. Le joyau de la collection était un Rubens qu'il avait trouvé à Rome et payé cinquante mille dollars.

À peine eut-il complété sa collection, que Kale décida de faire faire quelques aménagements dans son immense galerie. Les tableaux furent décrochés, puis entassés, face au mur, dans l'énorme salle de bal.

Pendant les travaux, Kale et sa famille s'installèrent dans un hôtel du voisinage.

Ce fut là que Kale rencontra Jules de Lassepe. Ce dernier était un Français-type, à l'esprit délié, nerveux et dont la conversation ne roulait que sur toutes les manifestations de la beauté. Il confia bientôt à Kale que, non seulement il peignait, mais qu'il s'y connaissait en art. Fier de ses richesses, Kale se donna beaucoup de mal pour inciter de Lassepe à venir visiter sa collection. La présentation des tableaux eut lieu dans la salle de bal. Devant une œuvre de qualité, le Français ne dissimulait pas le plaisir qu'il prenait à la contempler. Certaines toiles prêtaient à sourire, mais il le faisait avec politesse.

Kale prit le précieux Rubens entre ses mains, pour le présenter à de Lassepe. C'était une *Madone à*



*l'Enfant*, un de ces chefs-d'œuvre dont les siècles n'altèrent ni la beauté ni l'éclat. Comme le Français ne manifestait aucun enthousiasme particulier pour cette toile, Kale ne cacha pas sa déception.

« — Comment, mais c'est un Rubens ! » s'exclama-t-il.

« — Je le vois bien », répondit de Lassepe.

« — Il me coûte cinquante mille dollars. »

« — Il vaut probablement davantage », et le Français se détourna en haussant les épaules.

Kale le regardait dépité. Se pouvait-il que de Lassepe ne comprît pas qu'il s'agissait d'un Rubens et que Rubens était un peintre célèbre. Peut-être n'avait-il pas saisi le chiffre de cinquante mille dollars qu'il lui avait donné. Kale était trop habitué à voir les gens hocher la tête et ouvrir de grands yeux lorsqu'il parlait de cinquante mille dollars. Aussi bien, il ajouta :

« — Vous n'aimez pas ça ? »

« — Beaucoup ! » répliqua de Lassepe ; « mais j'avais déjà vu cette toile à Rome, une semaine ou deux avant que vous ne l'achetiez. »

Ayant fouillé parmi les toiles, ils en sortirent un Whistler qu'ils se mirent à examiner. C'était une aquarelle de la fameuse série représentant la Tamise. De Lassepe paraissait ravi et son regard allait de l'aquarelle au Rubens, comme s'il établissait une comparaison entre l'œuvre moderne au dessin exquis et la technique magistrale de l'ancienne.

Kale se méprit sur son silence.

« — Je ne suis pas emballé par cette aquarelle », expliqua-t-il, comme s'il cherchait à s'excuser de

la posséder. « C'est un Whistler, et il m'a coûté cinq mille dollars. J'ai pensé que je devais avoir ça dans ma collection ; mais ce n'est pas le genre de tableau que j'aime. Qu'en pensez-vous ? »

« — Je le trouve magnifique ! » répliqua le Français avec enthousiasme. « C'est la quintessence de l'œuvre de Whistler, le fin du fin. » Puis se tournant vers Kale, il ajouta :

« — Je me demande s'il me serait possible d'en faire une copie ? J'ai quelques dispositions pour la peinture et j'imagine que je me tirerais de cela honorablement. »

Kale se sentit flatté. De minute en minute, le tableau prenait à ses yeux plus de valeur.

« — Certainement », répliqua-t-il, « je le ferai envoyer à votre hôtel et vous pourrez... »

« — Non, non », trancha vivement de Lassepe. « Je ne voudrais pas assumer la responsabilité de garder ce tableau. Il y a toujours des risques d'incendie. Mais si vous m'autorisez à venir ici — cette pièce est vaste, claire et aérée — au surplus, elle est calme ! »

« — Faites comme vous voudrez ! » concéda Kale, magnanime. « Je pensais seulement que l'autre solution eût été plus commode pour vous. »

De Lassepe posant la main sur le bras du millionnaire ajouta d'un ton pénétré :

« — Mon cher ami, si ces tableaux étaient à moi, je ne me soucierais nullement d'aider qui que ce fût, pour qu'ils en aient la jouissance. Telle qu'elle est, j'imagine que cette collection vous coûte... »

« — Six cent quatre vingt-sept

mille dollars », répondit fièrement Kale, sans se faire prier.

« — Et naturellement, ils doivent être sérieusement gardés dans votre maison, pendant votre absence ? »

« — J'ai environ vingt domestiques chez moi, pendant que les ouvriers font les travaux », dit Kale, et trois d'entre eux ne font rien d'autre que de surveiller cette pièce. Il n'y a pas d'autre porte pour entrer ou sortir que celle par laquelle nous sommes venus et les autres sont fermées à clef et barrées. Or, nul ne peut entrer ici sans ma permission ou sans un de mes ordres écrits. Non, croyez-moi, monsieur, il est impossible de sortir quoi que ce soit de cette pièce ! »

« — Excellent, excellent ! » fit de Lassepe avec admiration. Puis, avec un léger sourire, il ajouta : « Je crains de ne pas avoir suffisamment fait crédit à l'homme d'affaires prudent et avisé que vous êtes ! » Et, se tournant vers la collection qu'il parcourut d'un regard distrait. « Pourtant, un voleur astucieux », insinua-t-il, « pourrait découper une toile de valeur au ras du cadre — le Rubens par exemple — la rouler, puis se sauver en la dissimulant sous son veston. »

Kale se mit à rire en signe de dénégation.

Deux jours plus tard, de Lassepe se trouvant à l'hôtel du millionnaire revint sur son projet de copier le Whistler. Comme Kale lui proposait de l'accompagner jusqu'à sa demeure pour l'installer et assister à la mise en route de l'œuvre, de Lassepe le remercia chaleureusement. Ils s'arrêtèrent à la porte de la salle de bal.

« — Jennings », dit Kale au

domestique en livrée, « voici M. de Lassepe. Il sera libre d'aller et venir à sa guise. Il a l'intention de travailler dans la salle de bal. Veillez à ce qu'il ne soit pas dérangé. »

De Lassepe remarqua que le Rubens était négligemment posé contre d'autres tableaux, avec la sainte face de la Madone tournée vers eux.

« — Réellement, monsieur Kale », protesta-t-il, « ce tableau a trop de valeur pour qu'on le laisse traîner ainsi. Demandez donc à vos domestiques de m'apporter de la toile d'emballage, pour que je l'enveloppe. Je le mettrai sur la table, loin du sol. Pensez donc, s'il y avait des souris ! »

Kale le remercia puis donna les ordres nécessaires. Finalement, le tableau ayant été soigneusement enveloppé, il fut placé hors d'atteinte et de Lassepe se mit en devoir de disposer son chevalet, son papier, son tabouret, en un mot, toutes ses affaires. A peine était-il installé que Kale le quitta.

Trois jours plus tard, quand il revint, l'artiste était toujours au travail.

« — Je viens de faire un petit tour, pour voir où en sont les travaux », expliqua-t-il. « Vraisemblablement, ils seront terminés la semaine prochaine. J'espère que je ne vous dérange pas ? »

« — Pas du tout », dit de Lassepe. « J'ai presque fini. Je n'ai pas perdu mon temps », et il tourna le chevalet vers Kale.

Le regard du millionnaire allait de la copie à l'original posé sur une chaise toute proche et l'expression de ses yeux trahissait la vive admiration qu'il éprouvait pour le talent

de l'artiste. « C'est magnifique ! » s'exclama-t-il. « Je ne vois pas de différence entre les deux toiles et pourtant, j'imagine que vous n'exigerez pas cinq mille dollars de la vôtre ! Hein ? »

A ce moment-là, ils n'échangèrent guère d'autres paroles. Pendant une heure ou deux, Kale parcourut la maison, puis il revint dans la salle de bal où de Lassepe rassemblait ses affaires et ils prirent ensemble le chemin de l'hôtel.

Une semaine plus tard, les ouvriers ayant disparu après l'achèvement des travaux, de Lassepe s'offrit pour aider à suspendre les toiles. Kale trop heureux d'accepter cette aimable proposition le chargea entièrement de la besogne. Ce fut dès la première après-midi consacrée à ce travail que de Lassepe, bavardant joyeusement avec Kale, défit la toile d'emballage qui contenait le précieux Rubens. Il s'arrêta net, poussant une exclamation consternée. Plus de tableau ! Le cadre qui l'avait contenu était vide. Une étroite bande de toile subsistait le long du bord intérieur. Cela prouvait qu'on s'était servi d'un canif pour découper le tableau.

\*\*\*

Tous ces faits furent rapportés au Professeur Augustus S.F.X. Van Dusen, surnommé : « la Machine à Penser ». Ce fut un jour ou deux plus tard que Kale se précipita dans le bureau du détective Mallory du Quartier Général de la Police, pour déclarer qu'on lui avait volé son Rubens. Frappant violemment du poing sur le bureau du détective, il se mit à hurler :

« — Je l'avais payé cinquante mille dollars... Pourquoi ne faites-vous rien ? Pourquoi restez-vous là sur votre chaise, à me regarder ? »

« — Ne vous énervez pas monsieur Kale », conseilla le détective. « Je vais immédiatement mettre mes hommes sur cette affaire pour qu'ils retrouvent le... le... Qu'est-ce que c'est, au fait, un Rubens ? »

« — C'est un tableau ! » hurla Kale... « un morceau de toile avec de la peinture dessus. Et ça m'a coûté cinquante mille dollars. C'est ça que vous ne devez pas oublier ! »

Ainsi, tout l'appareil de la police fut mis en branle pour retrouver le tableau. Et bien entendu, l'affaire n'échappa pas à l'œil vigilant du reporter Hutchinson Hatch.

Dès qu'il eut pris quelques renseignements sur les conditions dans lesquelles le tableau avait disparu, il se fit annoncer chez de Lassepe, qu'il trouva dans un état de surexcitation voisin de l'hystérie. Comme le reporter lui expliquait l'objet de sa visite, il se répandit en un torrent de paroles.

« — Mon Dieu ! C'est infâme ! Que puis-je faire ? Je suis resté seul dans la pièce pendant plusieurs jours. Et dire que j'ai été le seul à me donner quelque peine pour protéger le tableau ! Et voilà qu'il a disparu ! La perte est irréparable ! Que puis-je faire ? »

Hatch n'ayant aucun conseil à lui donner sur la conduite à tenir le laissa parler. « Si je comprends bien, monsieur de Lassepe », l'interrompit-il enfin, « pendant la durée de votre travail, personne d'autre que vous et M. Kale n'est entré dans la pièce ? »

« — Personne. »

« — Et M. Kale a dit que vous faisiez une copie d'une célèbre aquarelle. Est-ce exact ? »

« — Oui. Une vue de la Tamise par Whistler », répondit-il. « La voilà au-dessus de la cheminée. »

Hatch jeta un coup d'œil admiratif au tableau. C'était une copie remarquable, caractérisée par la légèreté de touche d'un artiste fort habile.

De Lassepe vit à l'expression du visiteur que ce dernier l'admirait. « Ce n'est pas trop mauvais », dit-il avec modestie. « Je suis un élève de Carolus Duran. »

Tous les éléments de l'affaire et ce petit renseignement supplémentaire qui parut négligeable au journaliste furent portés à la connaissance de « la Machine à Penser ». Cet homme distingué écouta l'exposé d'un bout à l'autre, sans faire le moindre commentaire.

« — Quels sont ceux qui pénétrèrent dans la pièce ? » demandait-il enfin.

« — C'est précisément ce que la police est en train d'établir », dit Hutchinson Hatch. « Il y a environ une vingtaine de domestiques dans la maison et je suppose que malgré la sévérité des consignes de Kale, il y eut un peu de flottement dans leur application. »

« — Naturellement, cela rend le problème plus difficile à résoudre », fit « la Machine à Penser » de cette voix perpétuellement irritée qui était une de ses caractéristiques.

« — Il est sans doute préférable que nous allions chez M. Kale pour y faire notre enquête. »

Kale les reçut avec la froideur que les gens riches témoignent généralement aux représentants de la

presse. Quelque peu étonné par la petite stature du savant, il le détaillait pendant que ce dernier lui expliquait l'objet de leur visite.

« — Je ne pense pas que vous soyez homme à tirer les choses au clair », leur affirma Kale. « J'ai remis l'affaire entre les mains de détectives professionnels. »

« — M. Mallory est-il là en ce moment ? » demanda « la Machine à Penser » sèchement.

« — Oui. Il est là-haut, à l'étage des domestiques. »

« — Pouvons-nous voir la pièce où le tableau fut volé ? » demanda le savant, du ton suave que Hatch lui connaissait bien.

D'un signe de la main, Kale leur fit signe qu'il était d'accord et il les introduisit lui-même dans la salle de bal où les tableaux avaient été entassés. Du centre de la pièce, « la Machine à Penser » examinait l'aspect des lieux. Les fenêtres étaient hautes. Une demi-douzaine de portes ouvraient sur le vestibule, la serre, et sur des recoins paisibles de la maison, offrant d'innombrables possibilités d'accès. Après cette longue inspection, « la Machine à Penser » se dirigea vers le cadre duquel le Rubens avait été enlevé. Il l'examina longuement. Kale ne cachait pas son impatience. Finalement, le savant se tourna vers lui :

« — Vous connaissez bien M. de Lassepe ? »

« — Je ne le connais que depuis un mois ou deux. Pourquoi ? »

« — Vous a-t-il apporté des lettres de recommandation ou l'avez-vous rencontré par hasard ? »

Kale le regarda sans aménité. « Ne mêlez donc pas mes affaires personnelles à la question. M. de Las-

sepe est un parfait honnête homme et c'est certainement lui le dernier que j'accuserais de la disparition du tableau. »

« — C'est généralement comme cela que les gens réagissent à l'égard du coupable », remarqua « la Machine à Penser » aigrement. « Sa copie du tableau de Whistler était-elle bonne ? »

« — Je n'ai jamais vu l'original », répliqua Hatch, « mais l'exécution de la copie était superbe. Pent-être M. Kale ne verra-t-il pas d'inconvénient à ce que nous jetions un petit coup d'œil sur... »

« — Naturellement non », dit Kale. « Venez dans la galerie. »

Hatch soumit le tableau à un examen minutieux. « La copie est presque parfaite ». Tel fut le verdict. « Naturellement, ne pouvant pas confronter les deux tableaux, il m'est difficile de me prononcer d'une façon définitive ; mais le travail de Lassepe est certainement magnifique. »

Les rideaux d'une large porte située presque en face d'eux s'écarterent brusquement et le détective Mallory entra. Il portait quelque chose à la main, mais les voyant, il dissimula l'objet. Son visage avait une expression de triomphe non dissimulée.

« — Ah, Professeur, nous nous rencontrons enfin ! »

« — Ce journaliste, ici, et son ami sont en train d'essayer de mêler de Lassepe à cette affaire », fit Kale, se plaignant au détective. « Je ne veux pas de cela. Quand il sortira d'ici, vous verrez qu'il est capable d'écrire n'importe quoi. Ils font toujours la même chose ! »

« La Machine à Penser » le fixa

un instant sans sourciller, puis étendant la main vers Mallory : « Où l'avez-vous trouvé ? » demanda-t-il.

« — Désolé de vous causer une petite déception, Professeur », dit le détective d'un ton sarcastique ; « mais pour une fois, vous avez du retard. » Et il exhiba l'objet qu'il tenait derrière son dos. « Voilà votre tableau, monsieur Kale ! »

Kale eut le souffle coupé de surprise et, tenant la toile à pleines mains, il se mit à l'examiner : « Magnifique ! » dit-il au détective. « Je veillerai à ce que vous n'y perdiez rien. Cette chose m'a coûté cinquante mille dollars ! »

« La Machine à Penser » se pencha pour voir de plus près l'angle supérieur droit de la toile. « Où l'avez-vous trouvée ? » demanda-t-il de nouveau.

« — Roulée très serrée, au fond d'une malle, dans la chambre d'un des domestiques », expliqua Mallory. « Il se nomme Jennings et il vient d'être arrêté. »

« — Jennings ! » s'exclama Kale. Il y a des années qu'il est à mon service. »

« — A-t-il avoué ? » demanda l'homme de science, imperturbablement.

« — Naturellement non », dit Mallory. « Il dit que d'autres domestiques doivent l'avoir caché là. »

« La Machine à Penser » fit un signe de tête à Hatch. « Je pense que c'est tout », conclut-il. « Je vous félicite, monsieur Mallory, d'avoir liquidé cette affaire aussi vite et d'une manière aussi satisfaisante. »

Dix minutes plus tard, ils quittèrent la maison et prirent un taxi pour se rendre chez le savant. Hatch

était désolé de l'issue rapide et inattendue de l'affaire.

« — Il semble que Mallory fasse preuve, à l'occasion, d'une lueur d'intelligence ! »

« — Je ne m'en suis jamais aperçu ! » remarqua « la Machine à Penser » d'un ton bourru.

« — Mais il a trouvé le tableau ! » insista Hatch.

« — Évidemment, il l'a trouvé ! C'est pour qu'il le trouve qu'il avait été placé là ! »

« — Pour qu'il le trouve ? » répéta le journaliste. « Jennings ne l'a donc pas volé ? »

« — S'il l'a fait, c'est un idiot ! »

« — Bon. Mais s'il ne l'a pas volé, qui l'a volé ? »

« — De Lassepe. »

« — De Lassepe ? » reprit Hatch, « pourquoi diable aurait-il volé un tableau de cinquante mille dollars pour le mettre dans la malle d'un domestique et pour qu'on le trouve précisément là ? »

« La Machine à Penser » pivota sur son siège et le regarda froidement pendant quelques secondes. « Par moment, monsieur Hatch, votre stupidité me confond. Je puis admettre qu'elle atteigne un pareil degré chez un homme comme Mallory ; mais je vous ai toujours pris pour un homme astucieux et à l'esprit vif ! »

Hatch sourit du reproche. Ce n'était pas la première fois qu'il l'entendait. Il ne fut plus question de l'affaire qui les préoccupait jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la maison de « la Machine à Penser ».

« — La seule question qui me tracasse », dit enfin l'homme de science, « est de savoir si je devrais me donner la peine de faire rentrer Kale en possession de son tableau.

Il est parfaitement satisfait et il ne se rendra probablement jamais compte de la différence. Aussi... »

Soudain Hatch entrevit la vérité. « Grand Dieu ! » s'exclama-t-il « cela voudrait dire que le tableau trouvé par Mallory était... »

« — Une copie de l'original », trancha le Professeur. « Personnellement, je n'y connais rien en matière d'art, donc ce n'est point par suite d'un examen approfondi que j'affirme que c'est une copie ; mais parce que c'est l'évidence même. Quand l'original fut découpé du cadre, le canif dévia légèrement à l'angle droit supérieur, c'est la toile restant attachée au cadre qui m'a révélé cela. Or, comme le tableau trouvé par M. Mallory ne correspond pas, à cet égard, à la toile du cadre, la conclusion s'impose. »

« — Et de Lassepe a l'original ? »

« — De Lassepe a l'original. Comment se l'est-il procuré ? Il y avait bien des moyens de procéder. Il aurait pu le rouler et le glisser sous son veston. Il aurait pu avoir un comparse. Mais je ne pense pas qu'il ait été séduit par aucun des moyens que les voleurs emploient d'ordinaire. Si j'en juge par l'ensemble de l'affaire, je suis obligé de le tenir pour un homme intelligent.

« Voyez, par exemple, il a demandé la permission de copier le Whistler qui est, vous l'avez remarqué, de la même dimension que le Rubens. Elle lui fut accordée. Ensuite, il exécuta son travail, pratiquement sans aucune surveillance, mais sous la perpétuelle menace d'une visite inattendue de M. Kale. Trois jours lui furent nécessaires pour copier le tableau », dit-il. « Il est donc resté dans la

pièce pendant tout ce temps et il savait que M. Kale n'avait pas la moindre idée en matière d'art. Mettant à profit toutes ces circonstances, quoi de plus simple que de copier le Rubens à l'huile ? Il dut, selon toute vraisemblance, le sortir du cadre, immédiatement, après l'avoir dissimulé dans la toile d'emballage et il le gardait près de lui avec la possibilité de le cacher promptement si on l'avait dérangé. Souvenez-vous que le tableau est estimé cinquante mille dollars et qu'une pareille somme vaut que l'on se donne du mal !

« De Lassepe est un artiste, nous savons cela, et comme il avait affaire à un homme totalement ignorant des questions d'art, que risquait-il ? Son idée maîtresse fut toujours d'utiliser la copie du Rubens comme tableau de remplacement après qu'il aurait pris le large avec l'original. Nous pouvons mesurer son audace si nous songeons qu'il s'est permis de découvrir le vol après avoir offert son aide à M. Kale, pour remettre les toiles en place, dans la galerie. Je ne sais pas comment il a pu s'y prendre pour dissimuler le tableau dans la malle de Jennings. On peut imaginer toutes sortes de moyens... » Pendant une minute, il se renversa dans sa chaise sans parler, le bout des doigts joints et les yeux fixés au plafond.

« — Mais comment a-t-il bien pu sortir le tableau de chez Kale ? » demanda Hatch.

« — Il l'a probablement sorti sous son bras, le jour même où il quitta la maison de M. Kale et en compagnie de ce dernier. » Telle fut la stupéfiante réponse.

Hatch le regardait abasourdi.

Quelques instants plus tard, l'homme de science se leva pour passer dans la pièce voisine et la sonnerie du téléphone tinta légèrement. Bientôt, ayant rejoint Hatch, il prit son chapeau et les deux hommes sortirent ensemble.

Ils firent remettre leurs cartes à de Lassepe qui était chez lui et qui les reçut. Pendant dix bonnes minutes, la conversation roula sur l'affaire pendant que le regard du savant se livrait à de minutieuses investigations à travers la pièce. Quelqu'un frappa soudain.

« — C'est le détective Mallory, monsieur Hatch », fit remarquer « la Machine à Penser. » « Ouvrez-lui la porte ».

De Lassepe parut troublé un court instant ; mais il se ressaisit très vite. Le regard de Mallory était chargé d'interrogations.

« — Mallory », commença « la Machine à Penser » posément, « j'aimerais attirer votre attention sur cette copie du tableau de Whistler, par M. Kale. Elle est là, au-dessus de la cheminée. Ne la trouvez-vous pas excellente ? Vous avez vu l'original ? »

Mallory fit entendre un grognement. Le visage de de Lassepe, au lieu d'exprimer de la satisfaction, pâlit et ses mains se crispèrent. De nouveau, il se ressaisit pour sourire.

« — La beauté de ce tableau n'est pas seulement due au fait qu'il est une copie fidèle de l'original », continua l'homme de science, « mais aussi au fait qu'il fut peint dans d'extraordinaires circonstances. Par exemple, je me demande si vous savez, monsieur Mallory, qu'il est possible de mélanger de la colle, du mastic et divers autres ingrédients,

et d'en faire une pâte pouvant masquer une peinture à l'huile. Or, cette pâte est une préparation rêvée pour la peinture à l'aquarelle. »

Il marqua un temps d'arrêt pendant lequel les trois hommes le regardèrent en silence, mais agités d'émotions diverses.

« Cette aquarelle, cette copie de Whistler », continua l'homme de science posément, « est peinte sur un enduit semblable à celui que je viens de décrire. Cet enduit couvre en même temps l'original de Rubens. On peut l'enlever avec de l'eau sans endommager la toile puisqu'elle est peinte à l'huile. Ainsi, au lieu d'une copie de Whistler, nous avons un authentique Rubens qui vaut cinquante mille dollars. N'est-ce pas exact, monsieur de Lassepe ? »

La question ne reçut pas de

réponse. Elle n'en demandait aucune.

Une heure plus tard, quand de Lassepe fut sous bonne garde, dans sa cellule, Hatch appela le savant au téléphone et lui posa une question.

« — Comment avez-vous découvert que l'aquarelle était peinte par-dessus le Rubens ? »

« — Parce que c'était le seul moyen sûr de dérober le Rubens aux yeux de ceux qui auraient pu le chercher et au surplus, c'était une excellente solution pour le conserver en parfait état. Ne vous avais-je pas dit que de Lassepe était un homme intelligent. Il suffisait de raisonner avec un peu de logique. Deux et deux font quatre, monsieur Hatch, pas seulement de temps à autre, mais toujours ! »



Si vous prenez plaisir à lire

**MYSTÈRE-MAGAZINE**

Faites plaisir à vos amis en leur faisant connaître

**MYSTÈRE - MAGAZINE**



# MORTS SIMULTANÉES

par ANTHONY BOUCHER



Nick Noble, le détective dipsomane, qu'ANTHONY BOUCHER vous présente dans cette histoire, est le type du policier qui travaille « en chambre »... si l'on peut dire, car son penchant pour le sherry et les boissons fortes l'attache au Chula Negra, un café mexicain de second ordre de Los Angeles dont il a fait son quartier général. C'est de là que sans bouger, par des questions judicieuses et un travail intense de ses fameuses « petites cellules grises » chères à Hercule Poirot — autre héros bien connu dans la galerie des policiers célèbres — il résoudra le problème si bizarre des « Morts simultanées » que ses anciens collègues viennent soumettre à sa sagacité.



Le lieutenant Donald MacDonald, de la Police Judiciaire, était nouveau dans le service et par conséquent très inexpérimenté. Il n'était jamais entré auparavant dans le bureau d'un ecclésiastique. Et surtout il n'avait jamais encore vu d'ecclésiastique assassiné.

Tout en écoutant la gouvernante, il essayait de son mieux de garder les yeux fixés sur la carte du diocèse épinglée au mur ou sur le chromo rutilant qui représentait le Sacré-Cœur, mais son regard ne cessait de revenir sur le cadavre.

« — Le pauvre cher homme ! Il était resté tout seul dans la maison », disait la femme. « L'abbé Guerrero parti pour aller voir un malade qui l'avait appelé, et moi qui étais en course, au Safeway, parce que nous n'avions plus de farine et il tenait

tellement à son gâteau le matin, avec son café, le pauvre saint homme ! »

Cela ne servait à rien de regarder ainsi le cadavre. Le photographe avait pris des clichés sous tous les angles possibles. Le médecin légiste n'était pas encore arrivé. Le cadavre, ça les regardait. Mais une soutane noire, un col blanc, un visage ascétique, paisible, des cheveux gris, tout ça ne s'accordait guère avec l'idée d'un meurtre.

« — Je ne me pardonnerai jamais ça, jamais ! Le laisser tout seul quand le monde est plein de bandits de toutes espèces, de coquins, d'affiliés aux « Gens du Royaume », et de leurs pareils. »

MacDonald ramena ses yeux sur le témoin. « Et combien de temps avez-vous été absente ? »

« — Ça, je ne peux pas le dire, Monsieur l'Officier, à une minute près. Le vendeur du Safeway, le blond qui est si aimable, il m'a montré des photos de son plus jeune et... »

« — Mais à peu près ? ... »

« — Eh bien, disons dix minutes. Quinze peut-être. »

« — Et quelle heure était-il ? »

« — Je ne regarde pas toujours la pendule, monsieur l'Officier, mais c'était avant le dîner, ça je le sais, parce que tout était dans le four et il s'en fallait d'une bonne demi-heure encore. »

« — Et à quelle heure était le dîner ? »

« — Six heures, juste, et l'abbé Guerrero a été appelé auprès de son malade cinq minutes avant mon départ et il est revenu sans avoir rien dans l'estomac, le pauvre, pour trouver son pasteur... »

La femme avait déjà eu une crise de larmes et il avait fallu dix bonnes minutes, pour qu'elle soit en état de répondre. MacDonald intervint aussitôt : « Donc, il devait être à peu près cinq heures trente quand vous êtes sortie. »

Sa gorge se serra un peu. « Oui, monsieur l'Officier. »

« — Vous êtes rentrée vers six heures moins le quart ? »

Nouveau serrement de gorge. « Oui, monsieur l'Officier. »

« — Et vous avez trouvé l'abbé Halloran ?... »

Elle ne put répondre, se contentant de faire un signe de tête et détournant la tête pour cacher ses larmes.

MacDonald maudit le médecin légiste qui n'arrivait toujours pas et

maudit plus encore ce cadavre ensoutané qui le fascinait. La gouvernante était affaissée sous son chagrin silencieux. MacDonald pouvait entendre le claquement sec de ses lèvres tandis que les grains de son chapelet glissaient entre ses doigts. Il se força à considérer le cadavre d'un oeil qui essayait d'être impartial et expérimenté. Il résuma la situation :

Entrée de la balle sous le cœur à droite. Sortie par l'omoplate gauche. Balle retrouvée dans le dossier de la chaise. Le prêtre était assis. Donc l'assassin avait dû être à genoux pour obtenir cet angle de tir. Question : faux prétexte de confession ? Noter : rechercher la technique des attitudes en confession. Heure de la mort : cinq heures trente à cinq heures quarante-cinq, en attendant le rapport du médecin légiste. Noter ; vérifier l'heure auprès du vendeur blond du Safeway. L'heure...

Le lieutenant MacDonald se pencha sur le cadavre et repoussa de la main la manche noire sur le bras gauche ; bracelet-montre, une chance...

MacDonald se leva et fixa des yeux la femme en prières. Il y avait quelque chose de nouveau, comme une question dans son regard. La montre-bracelet brisée marquait exactement 7 h. 06.

\*\*\*

Le lieutenant Dan Barker, de la Police Judiciaire, ne se croyait nullement obligé de regarder le cadavre étendu sur le lit du misérable hôtel meublé de Skid Row.

Il y avait davantage de sang sur le visage du témoin qu'il interrogeait. Il y avait du sang sur le plancher aussi et sur les tracts prophétiques proclamant en termes étranges l'avènement du « Royaume ». Le cadavre, lui, n'avait que peu saigné.

Barker de son poing droit martela encore d'un petit coup sec la mâchoire du témoin, qui ne s'était pas rasé de quelques jours et regarda la tête qui ballottait sur le cou décharné. « Allons, parle ! » grommela-t-il. « Tu ne peux pas t'en tirer ! »

Le témoin essaya d'arrêter son saignement de nez à l'aide de ce qui avait pu autrefois être un mouchoir. Barker claquait de la main sur la table. « Allons, parle ! » répéta-t-il.

« — Je vous jure, monsieur l'Officier, que je ne sais rien. J'ai entendu tirer, j'ai regardé et je me suis dit : « Bon Dieu ! il y a du grabuge ! Je dégringole dehors, je trouve Finney en train de faire sa tournée. Je donne le signal et vous fais appeler. Je vous jure, monsieur l'Officier, c'est tout ce que je sais. »

Barker considéra le bonhomme un moment, puis se décida pour le nez. Un direct rejeta la tête en arrière et fit couler le sang à flots redoublés. « On te tient, tu sais ! Pourquoi as-tu tué Marsden ? »

Le témoin se pencha pour laisser tomber le flot rouge sur le plancher. Une goutte éclaboussa le soulier de Barker. L'officier leva le pied et le lança violemment dans la jambe gauche du témoin.

« — Très peu pour moi, hein ! » dit-il d'une voix blanche. « Alors, qu'est-ce que tu as fait du pétard ? »

Le témoin sautilla sur sa jambe droite, tenant à deux mains sa

jambe gauche. Il gémit. Son sautiller laissa des taches de sang sur le plancher avec des éclaboussures tout autour.

« — Le pétard, tu entends ? » continua Barker, très calme. « On te tient déjà sans ça, mais peut-être bien que ça arrangera les choses si tu nous aides. »

« — Je vous jure, monsieur l'Officier... Aïe !... » La voix du témoin vibra comme une sirène d'alerte, tandis qu'il sautait de plus belle sur un pied, autour de la pièce.

« — Arrête un peu, tu as tout de la cigogne ! »

Le témoin s'arrêta. « Je vous jure que je ne l'ai pas vu ! J'ai entendu tirer et je me suis dit : « Crédié, c'est le cinglé d'à côté qui s'est fait sauter le caisson », alors je suis venu jeter un coup d'œil, je n'ai pas vu de pétard et je suis allé chercher Finney, comme je vous l'ai dit. »

Barker souriait maintenant. « Tu dis que tu n'as pas vu le pétard, tu es bien sûr ? »

« — Sûr, monsieur l'Officier. Comme je vous ai dit. Je vous jure... »

« — Cesse de jurer un peu. Et tu n'as pas vu l'assassin sortir de cette pièce non plus, hein ? »

« — Je n'ai vu personne. Bon Dieu, monsieur l'Officier, je ne cherche pas à couvrir quelqu'un. Si je l'avais vu, je le dirais. Je suis régulier. Demandez à Finney. »

« — C'est à toi que je le demande. Tu n'as vu personne ? »

« — Personne je vous jure. »

Barker envoya un direct du droit sur l'oreille gauche du témoin, l'air pensif. La tête décrivit un arc sur le cou décharné et retrouva le gauche de Barker à l'autre extrémité. Le cou reprit sa position médiane. La

tête ballotta, les yeux étaient vitreux. De sa main posée contre la poitrine, Barker empêcha le corps de tomber et poussa un juron en voyant des gouttes de sang tomber sur sa manche. De l'autre main, il gifla énergiquement les joues hirsutes jusqu'à ce qu'un peu de vie revienne dans les yeux.

« — Ça va, mon vieux. Maintenant écoute ce que tu as dit. Cette chambre est à l'extrémité d'un corridor. Tu es dans la pièce voisine. Tu entends un coup de pétard, tu crois que Marsden s'est tué, tu sors en courant et tu jettes un coup d'œil ici. Tu ne vois pas de pétard, tu ne vois personne ». Il imitait la voix hésitante du témoin. « Par conséquent, mon vieux, *c'est toi qui l'as tué.* »

Le témoin commençait à ouvrir la bouche quand un coup de revers de main la lui ferma aussitôt, en fendant sa lèvre inférieure. Ce n'était pas seulement par coquetterie que Barker portait une grosse bague.

« — Écoute-moi, mon vieux », lui dit Barker. « Tu as cru qu'en cachant le pistolet tu étais un malin, qu'on ne pourrait pas t'attraper comme ça. C'est ce qui te trompe. Un pistolet, et ça pourrait être un suicide. Pas de pistolet et c'est un meurtre. Et c'est toi l'assassin parce que si c'était un autre, il aurait dû passer devant toi dans le couloir. » Barker ajouta, après une pause : « Il y a encore autre chose qui semble louche. Comment peux-tu être si sûr de l'heure ? »

La lèvre fendue rendait pâteuse la voix du témoin. « Je travaillais autrefois dans un atelier d'horlogerie ; quelquefois encore je fais

les réparations pour Joe, dans la Grand'Rue. »

Barker se mit à rire. « Des réparations ? Oui, nous savons bien que Joe est un recéleur. Tu fais les maquillages pour lui. C'est ça qui va t'aider ! »

Le témoin jugea qu'il valait mieux ne pas discuter : « J'arrangeais cette montre-ci quand j'ai entendu tirer. Voilà comment je sais quelle heure il était. Il était juste 7 h. 06 quand on l'a tué. »

\* \* \*

Le lieutenant Herman Finch, de la Police Judiciaire, renifla l'arome de la cigarette du secrétaire — du tabac de luxe évidemment — et alluma sa pipe d'un air de défi. Vingt années passées à faire des enquêtes n'avaient pas encore réussi à le mettre tout à fait à l'aise dans une maison estimée à plus de 15.000 dollars.

« — Et vous n'avez pas entendu parler de menaces contre le juge ? » demanda-t-il. Le jeune homme sourit dédaigneusement. « Le juge Westcott ne fréquentait pas de milieux où ces menaces sont choses habituelles, lieutenant. »

« — Dans le monde, d'accord, mais tout de même le juge était aussi au tribunal. Il n'est pour ainsi dire pas de magistrat qui n'ait été menacé à un moment ou à un autre par quelque misérable. »

Le secrétaire fit tomber la cendre de sa cigarette dans un cendrier en cristal. « Le juge Westcott n'a jamais été menacé. Je l'aurais su. »

« — N'en parlons plus ! » murmura Finch. Il jeta un coup d'œil

tout autour de la pièce richement meublée. « Et que savez-vous du testament du juge ? » demanda-t-il brusquement.

Le jeune homme demeura tout aussi impassible et hautain. « J'ai bien peur que ce ne soit une question au sujet de laquelle vous devriez consulter... »

« — Assurément, c'est régulier, mais vous m'épargneriez pas mal de peine si vous saviez. »

Le secrétaire haussa les épaules. « Très bien. Les domestiques et moi-même nous recevons des legs à titre particulier. Le reste de la fortune est partagé entre diverses institutions charitables. Si vous voulez connaître le détail... »

« — Plus tard... Pas de famille ? »

« — Non, pas à ma connaissance. Le juge Westcott était orphelin et veuf. »

Finch enfonça son index dans le fourneau de sa pipe. « A titre particulier ? » dit-il.

« — Je vous demande pardon, Lieutenant ? »

« — A titre particulier. Vous ne comprenez pas ? »

« — Quoi ? — Ah ! les legs ? Pour les domestiques, je ne sais pas au juste. Pour moi, d'après ce que j'ai pu comprendre, quand le juge m'en a parlé, il était question de quelque chose entre cinq et dix mille dollars. Assurément... » dit-il hésitant... »

Finch laissa durer le silence... « Oui ? »

« — Certainement, vous ne pourriez pas considérer une somme aussi insignifiante comme me fournissant.. voyons... un motif ? »

Finch ne répondit pas. Que peut-on dire à des gens qui considèrent

cinq ou dix mille dollars comme une somme insignifiante ?

« — Je regrette de ne pouvoir vous aider davantage. »

Finch insista. « Vous ne pouvez pas vraiment préciser l'heure ? Ces maudits médecins sont toujours si vagues ! — Cela m'aiderait si vous pouviez me donner des précisions pour vérifier. »

« — Non, le juge passait régulièrement deux heures tout seul dans son bureau de six à huit. Souvent il s'endormait. J'ai trouvé son corps en allant le réveiller pour le dîner. »

« — Rez-de-chaussée. Portes-fenêtres. Grand jardin... Je devine qu'on ait pu s'introduire ici. Mais ça a dû faire du bruit ? »

« — La civilisation moderne », dit le secrétaire avec un soupir. « Un coup de pistolet peut à la rigueur ressembler... »

« — Je sais », interrompit Finch. « Un raté de moto, par exemple. Si j'avais autant de dollars que j'ai entendu de témoins parler de ratés, j'aurais pu prendre ma retraite et vivre dans l'opulence. Mais il n'y a pas eu que le coup de pistolet. Il y a eu de la bagarre à côté. »

« — Je n'ai rien entendu et la plupart du temps, j'étais ici dans la bibliothèque. »

« — Vous avez dû entendre. Une sacrée bagarre ! »

« — Alors, ça a dû se passer avant mon arrivée, vers six heures vingt ou lorsque je suis monté m'habiller à sept heures trente. »

« — Ah ? » Finch hocha la tête d'un air absorbé et se dirigea vers la porte du bureau. La pièce était dans un désordre incroyable. Chaises renversées, cendrier retourné, le téléphone sur le plancher...

Finch tira quelques bouffées de sa pipe et se dirigea à grandes enjambées vers la pendule. Elle fonctionnait électriquement et dans la lutte qui avait eu lieu le fil avait été arraché de la prise de courant fixée dans le mur. La pendule s'était arrêtée exactement à 7 h. 06.

\* \* \*

Les Lieutenants MacDonald et Finch, l'un le plus jeune et l'autre le plus ancien en grade de la Police Judiciaire, commandèrent encore une tasse de café.

Finch regarda la pendule. « On dit que le café tient éveillé. Mais quand on finit son travail après minuit, on dort très bien. »

MacDonald fronça les sourcils. « Il m'est arrivé une aventure extraordinaire », dit-il.

Finch sourit : « Attention, Mac. »

L'autre répondit à son sourire : « Oui, je sais. Défense de parler service. Mais aujourd'hui, il s'est passé quelque chose de très curieux. Je voudrais bien savoir si ça arrive souvent. »

Finch poussa le feu de sa pipe, et dit : « Allez-y ! »

« — Je sais que ça se passe comme ça dans les romans, mais ça paraît trop beau pour être habituel. J'ai examiné un cadavre sur lequel la montre-bracelet s'était cassée dans la chute, marquant ainsi l'heure du crime. »

« — Vous avez vérifié avec le rapport médical ? »

« — Ça concorde assez. Vous connaissez les médecins. Mais pas avec la déclaration de l'unique témoin. La gouvernante prétend avoir trouvé le corps une heure plus tôt,

s'être évanouie, et n'avoir repris connaissance pour faire appel à nous que beaucoup plus tard. Ça me fait réfléchir. Je ne demande pas mieux que de la croire. Je suis tenté de croire la montre. Avez-vous jamais eu un cas dans ce genre ? »

« — Ça peut arriver. D'ailleurs, il m'est arrivé quelque chose du même genre aujourd'hui. Une horloge électrique dont le fil a été tiré du mur s'est arrêtée à 7 h. 06 exactement. »

MacDonald, qui buvait son café, avala de travers.

« — Café trop chaud, Mac ? »

« — Non, seulement... C'est la même heure. La montre-bracelet... 7 h. 06, exactement. »

Finch enleva sa pipe de sa bouche.

« — Comment va ? » lança quelqu'un à l'autre bout du comptoir.

Finch lui fit un signe de la main. « Vous, Barker ? Écoutez un peu ! Mac et moi nous avons fait nos enquêtes sur deux cas de meurtre aujourd'hui et les deux fois, la montre et la pendule étaient arrêtées, oui, arrêtées juste à la même heure, 7 h. 06 exactement. »

Barker déclara nettement, que rien ne l'étonnait.

« — Moi non plus », dit Finch. »

« Mais comment expliquez-vous la chose ? »

« — L'expliquer ? Mon vieux, je vais vous dire quelque chose qui va vous étonner davantage. J'ai arrêté un bonhomme de Skid Row aujourd'hui pour avoir tué son voisin de chambre d'un coup de revolver. Il prétend que c'est un accident et qu'il a seulement entendu le coup de feu, exactement à 7 h. 06 ! »

« — Ah ça, par exemple ! » mur-

mura Finch. MacDonald garda le silence.

« — Attendez », continua Barker, très calme. « Ce n'est pas tout. Pendant que je suis en train d'emmener mon type, j'entends l'appel d'une voiture de police. Ils venaient de tirer un dentiste de son cabinet en flammes. Joliment grillé, d'ailleurs. Eh bien il avait une jolie petite montre-bracelet qui était cassée. Et devinez à quelle heure elle s'était arrêtée ? »

Il y eut un silence. Alors Finch parla, avec une autorité calme et sûre. « Barker, venez ici. » Il baissa la voix quand l'autre approcha. « Écoutez. Il y a là dedans quelque chose de bizarre. Vous ne me direz pas que quatre hommes sont morts exactement à la même heure pour le plaisir. Il y a une combine là dedans. »

MacDonald approuva d'un signe de tête, mais Barker grommela : « Des blagues ! »

« — Écoutez, Barker, je sais que vous êtes un malin. Vous avez réussi pas mal d'enquêtes. N'en parlons pas. Mais je suis du métier depuis le temps où vous n'étiez pas plus haut que ma botte et je sais reconnaître un truquage quand il y en a un. »

« — Des blagues ! » insista Barker. « C'est un hasard. »

« — Mon vieux, quatre morts à la même heure, c'est trop pour un hasard. »

« — Rien n'est jamais trop pour le hasard », répondit Barker. « Tenez ! dans le tripot de Padrino, j'ai vu le rouge revenir vingt-trois fois de suite, pendant que je misais tout le temps sur le noir. Alors j'ai misé sur le rouge à la vingt-quatrième fois. Et, crac ! c'est le noir qui est

sorti ! Ça m'a guéri. Il n'y a pas de truc. Tout ça c'est le hasard. »

« — Aidez-nous dans cette affaire, Barker et je vous jure que vous n'y perdrez rien. »

« — Ne comptez pas sur moi. J'ai mieux à faire ce soir que de me joindre à votre jeu. En tout cas en ce qui me concerne, j'ai mon meurtrier, coffré, arrangé, et prêt à « se mettre à table ». Allons, au plaisir ! »

Finch, sans s'inquiéter davantage de Barker qui s'en allait, se dirigea vers le téléphone, et fit le numéro coutumier. « Ici Finch. J'ai besoin de quelques tuyaux. J'ai eu à faire une enquête ce soir, le juge Westcott, coup de revolver. Le rapport de l'expert est-il arrivé ?... Bon, quand ça arrivera, comparez avec les rapports de Barker et de MacDonald... Et maintenant pouvez-vous trouver le rapport que vous venez de recevoir de Barker ?... Bon. Lisez-moi les passages importants. » Il écouta, faisant de temps en temps un signe de tête, et posant une question. « Merci. Je voudrais aussi tous les tuyaux que vous pourrez recueillir sur le dentiste que la voiture de police a trouvé brûlé vif ce soir. Non, c'est tout ce que je sais : vous aurez dans le rapport tous les détails sur le bonhomme et sur l'autopsie. Je vous parie ce que vous voudrez qu'il a une balle dans le corps. Vérifiez avec les trois autres... Non, je retéléphonerai dans une heure... Vérifiez. »

MacDonald fit un geste de surprise quand il vit Finch prendre son chapeau.

« — Où allez-vous ? Je croyais que nous allions ?... »

« — Venez avec moi, Mac. »

« — Mais où ? »

« — Mon vieux, je vous ai montré toutes les ficelles ici. Vous connaissez le service des mœurs, le laboratoire de chimie, le bureau de balistique, la division des cambriolages et Dieu sait quoi encore. Mais il y a une section que vous n'avez pas encore vue. »

« — C'est là que nous allons ? »

« — Vous l'avez dit, Mac. Nous allons maintenant au café Chula Negra, connu parfois sous le nom de « Section des Cinglés » annexe de la Police Judiciaire.

\*\*\*

Finch mit MacDonald au courant tandis que les deux policiers suivaient North Main Street dans la direction du Chula Negra. Un scandale, un chambardement politique dans la police il y a une douzaine d'années. Un capitaine très compromis mais qui avait pu faire jouer assez d'influences pour s'en tirer. Un lieutenant qui paya pour les autres.

Nick Noble était le nom du lieutenant. Il avait débrouillé plus d'affaires difficiles que quiconque dans le service et la moitié d'entre elles étaient de véritables histoires de fous qui d'habitude déroutent la police. Comme par exemple ce professeur d'Université qui ne pouvait pas souffrir les mendiants borgnes et prenait des mesures en conséquence.

La femme de Nick Noble était malade quand le scandale éclata. Elle avait grand besoin d'une opération. On ne put la lui faire. Ruiné, deshonoré, veuf...

« — Ce n'est pas étonnant qu'il se soit mis à boire », dit Finch, « mais

c'est affreux de penser qu'il en soit arrivé là. » — Nick Noble était un buveur, de l'espèce la plus lamentable que l'on puisse voir même dans Skid Row à Los Angeles. Personne ne savait où il habitait, ou de quoi il vivait. Personne ne savait rien de lui, sauf qu'il était toujours au Chula Negra et qu'il était encore à la hauteur pour débrouiller une affaire.

La seule chose qui l'intéressât, en dehors de son sherry à bon marché, la seule chose qui le retint à la vie, était toujours le métier d'autrefois. Et il pouvait toujours donner des indications précieuses à tous ses camarades de la police quand ils étaient embarrassés pour des cas extraordinaires, fantastiques, incroyables.

Sauf les anciens de la génération de Finch personne ne prenait plus la peine de consulter Nick Noble. Les jeunes comptaient surtout sur les laboratoires, ou, comme Barker, sur la vigueur de leurs poings. « Ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas venir à bout de quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent grâce au labo », ajouta Finch. « Mais pour le centième cas, il faut un type du genre de Nick Noble et voyez-vous, Mac, il semble que celui dont nous nous occupons est justement celui-là. »

Le Chula Negra n'était pas un bar select. Il avait tout simplement pour clientèle des Mexicains du pays qui ne demandaient qu'à manger et à boire. Finch se dirigea vers la troisième des baraques branlantes de l'établissement et, faisant signe à MacDonald de le suivre, se glissa à l'intérieur.

MacDonald s'attendait à voir un gros homme bouffi. Mais l'alcoolisme



quelquefois fait maigrir et c'était le cas pour Nick Noble. C'était un homme ratatiné dont le nez aminci semblait sortir de sa peau parcheminée. Ses cheveux étaient blancs, ainsi que ses sourcils broussailleux et ses yeux étaient d'un bleu si pâle qu'ils semblaient comme assortis au reste du visage.

Nick Noble avait un grand verre à moitié plein de sherry devant lui. Il avalait une gorgée et se frappait le nez quand il aperçut les lieutenants. « Herman ! » dit-il doucement. Puis regardant de côté MacDonald : « Ami ? »

« — Ami. Lieutenant MacDonald, Police Judiciaire. »

« — Heureux de faire votre connaissance », dit Nick Noble. De nouveau il se donna un coup sur le nez. « Une mouche ! » dit-il pour expliquer son geste. « Elle est toujours là. » En fait, il n'y avait aucune mouche.

« — J'ai bien peur », commença Finch, « d'avoir encore besoin de vous, Nick. »

Une pâle lumière scintilla dans les yeux bleus : « Allez-y », dit Nick Noble.

Finch exposa le cas.

Nick Noble finit un second verre de sherry tout en écoutant Finch et chassa six fois de son nez la mouche invisible. Son nez semblait s'amincir de plus en plus tandis qu'il buvait et ses yeux devenaient encore plus pâles.

« — Terminé ? »

Finch fit un signe de tête, Nick Noble s'adossa à la fragile cloison, en y appuyant sa tête. Ses yeux se voilèrent. Il resta si longtemps silencieux que MacDonald fronça les sourcils et détourna les yeux du verre

vide pour regarder Finch. Mais Finch secoua la tête.

Enfin Nick Noble parla : « Questions ».

« — Oui, Nick. »

« — L'homme de Skid Row. Lige Marsden. Profession ? »

« — Sans, à moins que ce n'en soit une de distribuer des tracts au coin des rues. »

« — Quel genre de tracts ? »

« — Royaume de quelque chose. »

« — Les Gens du Royaume ? »

« — C'est ça. »

Les yeux pâles s'embruèrent de nouveau. MacDonald se rappela cette petite secte. La gouvernante du prêtre en avait parlé. Une espèce d'idéalisme anarchique, la désobéissance civile élevée à la hauteur d'un principe religieux. Refus de reconnaître toute autorité constituée.

Les yeux s'ouvrirent et Nick Noble posa une autre question : « Le dentiste ! Son nom ? »

« — Je ne sais pas encore. Je vais téléphoner et demander. »

« — Demandez des renseignements. Particulièrement au Conseil Municipal. »

« — Au Conseil Municipal ? »

« — En faisait-il partie ? »

Finch fit de la tête un signe d'ignorance. « Quoi encore, Nick ? »

« — Rien. »

MacDonald tressaillit :

« — Ça ne vous intéresse pas ? N'allez-vous pas... ? »

« — ...M'intéresse ? Mais si ! Problème très intéressant. Merci, Hermann. La solution demain. »

Finch sourit. « Ne faites pas attention, Mac. Il ne peut pas s'empêcher de poser pour la galerie. »

« — Pas le moins du monde. Ces meurtres s'enchaînent. Le mobile

n'est pas encore tout à fait clair pour le moment. Il n'y a qu'un meurtrier possible. »

MacDonald se leva à moitié. « Vous voulez dire que nous pouvons... »

« — Demain. Ne précipitez pas le mouvement. »

« — Mais s'il y a un meurtrier en liberté ? Bon Dieu, Noble, notre tâche principale n'est pas d'attraper les criminels, c'est de prévenir le crime. Et si... »

Nick Noble sourit doucement à Finch. « Il est jeune ! » dit-il. Puis à MacDonald : « Tout va bien, mon garçon. Aucun danger. Plus de meurtres. Pas possible. Vérifiez demain. Maintenant téléphonez, Hermann. »

Quand Finch revint, il avait un grand sourire d'une oreille à l'autre. « Ma parole, Nick, vous êtes un vrai prestidigitateur : vous savez toujours tirer un lapin de la bouteille de sherry ! Vous avez réussi une fois de plus, mon gaillard. »

« — Qu'est-ce que vous avez découvert ? » demanda MacDonald.

« — Le rapport de l'expert armurier. C'est le même revolver qui a tué les quatre hommes. Ça veut dire que nous vivons une drôle d'époque. Toute la bagarre chez Westcott avait probablement pour but de rendre plausible l'histoire de la pendule. Mais où l'on retrouve Nick Noble avec son flair imbattable c'est quand on apprend que le dentiste qui s'appelait Lyle Varney faisait effectivement partie du Conseil Municipal ! »

Nick Noble approuva de la tête. « Bon. Maintenant rentrez. Demain, mes amis, je vous indiquerai le meurtrier. »

\*\*\*

Une demi-heure plus tard et un sherry en plus, Nick Noble entra dans le misérable hôtel meublé de Skid Row où quelques heures avant, le corps de Lige Marsden avait été trouvé. La silhouette mince de Nick, ses traits pâles et tirés, son costume autrefois respectable et maintenant râpé, tout semblait tout à fait à sa place en cet endroit. L'employé ne le regarda même pas. Les clients changent si souvent !

Il y avait deux couloirs au second étage. De l'extrémité du premier venaient des rires et des bruits de verres entrechoqués. Deux chambres à l'extrémité du second couloir étaient sombres et silencieuses. Les mains blanches de Nick Noble jouèrent un instant avec la serrure de la dernière pièce. Il entra, referma la porte et alluma l'électricité.

La chambre ressemblait à des milliers d'autres. Ce qui la distinguait était l'absence de cendres, de bouteilles de bière, et la présence de taches de sang sur le plancher et sur le lit. Et les tracts :

Il y en avait tout un tas à distribuer, un tas qui allait du plancher au niveau de la table. Nick Noble en prit un sur le dessus et le parcourut. Puis il le replaça où il l'avait pris, se ravisa, le saisit à nouveau, et, choisissant une page, relut le titre d'un article prophétique :

#### ENCORE LE CHIFFRE DE LA BÊTE

Nick Noble répéta trois fois « SIX » et ses yeux s'embuèrent. Il demeura immobile. Alors ses yeux reprirent vie. Il déposa le tract sur le tas et fit un signe de tête.

Il entendit des pas en bas dans l'entrée. Nick Noble éteignit l'électricité. Les pas s'approchèrent de la pièce voisine et s'arrêtèrent. Ensuite ils continuèrent à avancer. La porte de la chambre où Marsden était mort s'ouvrit. Un rayon de lumière d'une lampe électrique de poche explora les murs, puis s'éteignit avec un bruit de dé clic. La porte se referma.

Nick Noble sortit de sa cachette sous le lit. Il donna une tape à la mouche qui n'était pas sur son nez et fit ainsi tomber le cafard qui se promenait sur sa manche. Il entendit la porte de la chambre voisine s'ouvrir et se refermer. Il écouta mais aucun dé clic n'indiqua qu'on avait allumé l'électricité.

Il quitta la chambre du mort sans faire de bruit, s'arrêta devant la chambre voisine, la chambre du prisonnier de Barker. Une lumière allait et venait dont on apercevait la lueur sous la porte dans l'obscurité. Il s'effaça du côté des gonds.

La porte s'ouvrit au bout d'une minute, le dissimulant à celui qui sortait. Par la fente il vit l'homme, un homme qu'il n'avait jamais vu auparavant. Cet homme portait une lampe électrique de poche dans une main, et quelque chose de plus lourd dans l'autre. Il déposa sur le plancher les deux objets, sortit un outil de sa poche, un outil semblable à celui dont Nick Noble s'était servi pour l'autre porte.

L'inconnu ferma la porte. Nick Noble se précipita. Il avait la main sur le pistolet automatique déposé par l'homme sur le plancher quand le poing droit de l'inconnu fut plus rapide encore.

Cette fois les yeux de Nick Noble

s'embuèrent un peu plus longtemps. Il était encore dans le couloir quand il revint à lui. Il entra à tâtons dans la chambre du mort et se rafraîchit la tête avec l'eau restée dans le broc. Il alluma l'électricité et se regarda dans la glace. Le sang s'était coagulé maintenant et faisait une tache noire sur sa peau blanche. Il regarda de plus près. Il avait la marque d'un talon sur sa joue. Ses minces lèvres se crispèrent.

\* \*

Le lieutenant MacDonald se présentant à son service le lendemain matin, fut accueilli par Finch. « Pour une fois, le vieux Nick s'est fichu dedans. Il a dit qu'il n'y aurait plus de meurtres. On a trouvé le cadavre de Padrino de bonne heure ce matin. »

« — Padrino ? »

« — C'est vrai. Vous ne le connaissiez peut-être pas. Il tient un tripot. Avec la roulette et le reste. Officiellement nous ne savons rien ici. Mais il a été tué entre une heure et trois heures. Sa montre était cassée et arrêtée à 7 h. 06, même genre de balle. »

MacDonald resta bouche bée. Finch fronça les sourcils en bourrant sa pipe.

\* \*

Le lieutenant Dan Barker rédigeait son rapport sur le dernier interrogatoire du type qu'il avait arrêté. Il cria : « Entrez ! » quand il entendit frapper à la porte.

Un sergent en uniforme entra. « Un vieux dingo insiste pour vous

voir, mon lieutenant. Vous avez une minute ? »

Barker jeta un coup d'œil méfiant sur le vieux bonhomme maigre qui se trouvait derrière le sergent. « Très bien ! » grommela-t-il.

Nick Noble entra tranquillement. Quand le sergent fut sorti, il dit son nom : « Vous avez peut-être entendu parler de moi ? »

L'expression de Barker changea. « Ah oui, alors ! Vous êtes le vieil ivrogne dont parlent les anciens. Qu'est-ce qu'il y a ? »

« — J'ai essayé de voir Finch ou MacDonald. Sortis. C'est vous qui vous êtes occupé de l'autre affaire. Je voudrais en parler avec vous. »

Barker observa d'un air soupçonneux le visage meurtri du vieux Nick.

« — Très bien. Qu'est-ce qu'il y a ? »

« — J'ai trouvé la solution. Tous les cas de 7 h. 06. Moi ça n'a pas d'importance. Il vaut mieux que ce soit la police qui en ait l'honneur. »

« — Vous avez su qu'il y en avait un autre ? »

« — Oui, celui-là aussi. Vous voulez savoir ? »

Barker se remua sur sa chaise. « Pourquoi pas ? »

Nick Noble tira une bouteille de sa poche et remplit de sherry le grand verre qui se trouvait sur la table. « Buvez ? Regrette. J'oubliais le règlement. Eh bien, pour ces meurtres. Combine. Laissons de côté Padrino pour le moment. Seulement ceux d'hier. Trois morts chronométrés par arrêt des aiguilles. Truquage. Une mort chronométrée par pur hasard. Celle dont vous vous occupez ; cette heure-là est la bonne. »

« — A quoi ça vous mène-t-il ? »

Nick Noble tâcha d'attraper sa mouche. « Parlons des victimes maintenant. Trois sont des représentants de l'Autorité. Le prêtre celle de l'Eglise. Le juge, celle de la Loi. Le dentiste, celle de l'État ; membre du Conseil Municipal. Je m'en doutais. C'était le genre d'autorité le plus probable dans une localité pour un homme de cette profession. Le quatrième, ne représente aucune autorité. Votre cas. Un membre des Gens du Royaume. Déteste l'autorité. »

Barker sourit nonchalamment. « Et alors ? »

« — Parlons de l'heure, 7 h. 06. Qu'est-ce que ça représente pour six heures ? »

« — Comprends pas. »

« — Sept heures moins cinq, par rapport à six heures, qu'est-ce que ça signifie ? »

« — Six heures cinquante-cinq. »

« — Et sept heures ? »

« — Ah ! Je comprends. Six heures soixante. »

« — Et 7 heures 06 ? »

« — Six heures soixante-six. »

« — Trois fois le chiffre six. Chiffre de la Bête. Apocalypse. Mentionné dans toutes les prophéties. Un grand chiffre pour « les Gens du Royaume ». La Bête, c'est l'État, l'Eglise, tout ce qu'ils méprisent. »

Le corps puissant de Dan Barker se tortilla sur sa chaise qui craqua.

« — Pas mal, mon vieux. Et alors ? »

« — Facile. C'est votre bonhomme qui est l'assassin. »

« — Le type que j'ai coffré ? Mais, bon Dieu, il a bien tué Lige Marsden, mais il n'a pas tué les autres ! »

« — Non pas lui. C'est Lige Marsden, le mort, qui est l'assassin. Un seul mobile. Idéalisme anarchique. Personne ne pouvait vouloir le tuer lui et les autres mais lui voulait la mort des autres. Les autres heures ont été maquillées par lui, mais la sienne était exacte. Un geste de fou : se suicider à la même heure que celle qu'il avait truquées pour les autres : l'heure du Chiffre de la Bête. »

« — Et le revolver ? »

« — Votre prisonnier. Il l'a caché dans sa chambre. Occasion d'avoir de l'argent tout de suite. Travaillait avec un recéleur. Veut pas l'admettre maintenant, par peur d'être accusé du meurtre. »

Le lieutenant Barker se renversa en arrière dans sa chaise et ouvrit le tiroir en face de lui. « Pas mal, mon vieux. Ça colle. Une histoire de fous. Mais Padrino ? Marsden n'est pas sorti de la morgue pour le tuer. »

« — Je sais. L'assassin est vivant cette fois. » Il n'y avait pas le moindre battement de paupières dans les yeux de Nick Noble quand il ajouta : « Qu'est-ce que Padrino savait sur vous, Barker ? »

La main de Barker se posa sur le tiroir ouvert. « Vous êtes ivre. » Sa voix était froide de mépris.

« — C'est Marsden qui est l'assassin des trois premiers », continua Nick Noble. « Par conséquent, c'est un autre qui a tué Padrino. Mais si ça collait avec le truc de l'heure, ça ne collait plus avec celui de l'Autorité. Alors on a truqué l'heure de la montre pour dépister les recherches. Qui connaissait le truc de l'heure ? Finch, MacDonald et vous. »

La main de Barker se glissa dans le tiroir. « Des blagues ! Les flics ne tuent pas, mon vieux. C'est comme si vous vouliez accuser MacDonald ou Finch. »

« — Les flics tuent les maîtres chanteurs qui pourraient bavarder trop. Et ce n'était pas Finch, ni MacDonald que j'ai vu sortir d'une chambre d'un hôtel de Skid Row. »

La main de Barker sortit du tiroir. Elle n'était pas vide.

Nick Noble ne bougea pas. « Ne perdez pas la tête, Barker. Vous ne pouvez pas me tuer ici, dans les bureaux de la Police. »

« — Des blagues ! » dit très calme le lieutenant Dan Barker. « Tout le monde sait que vous êtes un ivrogne. Un ivrogne de la pire espèce. Voilà des années que vous râlez parce qu'on vous a fichu dehors. Vous êtes venu ici faire du raffût pour vous venger. J'ai dû me défendre. » Son doigt était posé sur la gâchette.

« — Vous avez eu peur de faire du bruit hier soir quand je vous ai vu voler le pistolet. De plus, vous croyiez que j'étais tout simplement un pauvre bougre et que ma parole n'aurait eu aucun poids contre celle d'un lieutenant de police. La situation n'est plus la même. »

« — Tout le monde a sa façon de se suicider. La vôtre est très sport. Alors, le moment est venu. »

Un bruit de verre cassé se mêla aux deux coups de pistolet. Le sherry, — et le verre avec — frappa Barker en plein visage juste au moment où il appuyait sur la détente. Le verre se brisa sur le plancher. Le premier coup passa à l'endroit où se trouvait, une seconde avant, la tête de Noble. Aplati sur le plancher, Nick Noble vit le second coup

atteindre la main droite de Barker, dont le pistolet tomba au milieu des fragments de verre.

Le lieutenant MacDonald était debout dans l'encadrement de la porte, regardant l'automatique qu'il tenait en main. Tirer sur un lieutenant de la police était vraiment quelque chose de tout à fait nouveau pour lui !

Un sergent passa les menottes à Barker. Un autre tendit à Finch un carnet rempli de signes sténographiques, témoignage de ce qu'il venait d'entendre derrière la porte.

« — Par tous les diables ! » s'écria Finch. « Comme piège, c'est fameux ! La « Section des Cinglés » a réussi une fois de plus ! »

« — Facile à trouver. Vu ce

qui ne collait pas dans le truc. Voilà tout. »

« — Ma parole ! Peu importe que vous n'apparteniez plus au service, vous êtes quand même le meilleur détective de tous, et vous le savez bien. »

« — Sans blagues ! » grommela Barker. Le sergent lui envoya un coup de revers de la main en pleine bouche. Ce n'était pas seulement par coquetterie que le sergent, lui aussi, portait une grosse bague.

« — J'ai soif ! » dit Nick Noble. Il sortit sa bouteille à moitié vide. Elle l'était complètement au moment où Finch eut fini son rapport concernant le lieutenant Dan Barker, de la Police Judiciaire, accusé de meurtre.



En lisant le numéro 2 de

**MYSTÈRE-MAGAZINE**

vous apprendrez comment NICK NOBLE  
résolut pendant la guerre, le curieux problème

**BOBARDS & Cie**

posé aux Etats-Unis par la 5<sup>e</sup> colonne.



# LE SUSPECT

par COURTNEY RYLEY COOPER

COURTNEY RYLEY COOPER, un des auteurs les plus populaires d'Amérique, nous invite à faire une promenade dans le « Federal Bureau of Investigation » de Washington. Promenade instructive, certes, mais passionnante aussi, car elle se double d'une enquête où triomphera la ténacité de l'Inspecteur Jessup.



L'INSPECTEUR Jessup du Service Divisionnaire du Bureau Fédéral de Recherches de Washington eût un léger sourire, tandis qu'à l'appareil, il écoutait le rapport.

« — Ici, l'agent Benson qui vous parle du premier étage. L'homme est descendu de sa voiture au moment où arrivait le car qui doit promener les visiteurs à travers les bâtiments. Il s'est immédiatement mêlé à quelques personnes et il monte dans l'ascenseur avec un des premiers groupes. Selon vos instructions, monsieur, l'agent Torner le suit. »

« — Rejoignez l'agent Torner et continuez la surveillance », commanda l'inspecteur, puis il raccrocha. C'était un homme fort, aux cheveux blonds, aux traits agréables. Il changea de position dans sa chaise, avec une gaucherie quasi juvénile et fixa un instant l'appareil d'intercommunications. Pour une fois, il pouvait se réjouir d'être chef divisionnaire à Washington.

A d'autres moments, il ne s'était pas tellement félicité de ses attributions. C'était un poste sédentaire

et il subissait le contrôle immédiat et constant du Directeur. La distance qui séparait le bureau de l'inspecteur Jessup du centre nerveux de l'Organisation Fédérale des Recherches se réduisait à un escalier situé entre les quatrième et cinquième étages du grand bâtiment de marbre des services de la Justice des États-Unis. Cette proximité impliquait qu'habituellement, l'activité de l'inspecteur était soumise à un contrôle beaucoup plus minutieux que celui auquel devaient se soumettre les autres officiers de l'organisation. Mais, pour cette fois...

Il appuya sur une des manettes de l'appareil où était inscrit le mot « Directeur » et aussitôt, une voix brève répondit :

« — Oui, Jessup. »

L'inspecteur s'approcha du microphone.

« — Allo, chef, le suspect de l'affaire Tilliver vient d'arriver pour faire de nouveau la visite des bâtiments. »

« — Bon, cela fait la troisième en trois jours. »

« — Cela signifie, ou bien que j'ai

mis dans le mille, ou bien que je suis complètement à côté ! Il doit se figurer qu'il est parfaitement à couvert et il veut s'en assurer. Après tout, s'il quitte Washington, il ne peut pas se sauver et se cacher comme un fugitif ordinaire. C'est un homme en vue. Il doit se montrer, or cela demande du cran ; mais peut-être a-t-il la conviction qu'il ne court aucun risque d'être pincé. A mon avis, voilà ce qui se passe. Il n'est pas à ses débuts en matière d'escroquerie et il se rappelle qu'il doit rester en contact avec les inspecteurs après le crime, pour entendre et voir tout ce qui peut le renseigner sur la façon dont l'enquête progresse. Voici ma théorie. En l'appliquant, je peux aussi bien réussir que me casser le nez. »

« — Ça va, Jessup, suivez votre inspiration ! »

« — Et selon les grandes lignes que nous avons discutées hier après-midi ? »

« — Absolument ! »

« — Il y a pourtant un point noir, chef ! Pour faire cela, je devrai divulguer un certain nombre de renseignements sur l'affaire. Jusqu'où puis-je aller ? »

Il y eut un silence, puis : « Je m'en rapporte à vous, Jessup. Votre premier travail, c'est de le situer dans les circonstances du crime. Si vous réussissez cela, il se peut que tous nos témoignages concordent. Nous savons qu'il a été vu près des lieux du crime, aussi bien avant qu'après l'assassinat. Les observateurs que nous avons cachés ici pendant la visite d'hier sont à peu près sûrs qu'il s'agit bien de lui. Nous savons d'autre part qu'un homme répondant à son signalement

fut condamné pour escroqueries postales en même temps que Tilliver, il y a vingt ans et qu'ils purgèrent leurs peine ensemble, en Californie. »

« — Oui, mais nous n'avons aucune empreinte digitale pour le prouver ! »

« — Ça c'est le hic, puisque le fichier de la prison ne remonte pas jusqu'à cette date ! Donc, vous devez agir avec le maximum de précautions. De plus, si je comprends bien, vous estimez que Tilliver et lui furent jadis de bons copains, du temps où ils travaillaient ensemble. Il semble qu'après leur sortie de prison, ils soient allés chacun de leur bord. L'un et l'autre paraissaient dit-on, s'être amendés ; pourtant, vous n'y croyez pas. Tilliver n'avait pas cessé d'être un maître chanteur dans l'âme et ce... comment l'appellez-vous ? »

« — Manton Kent... »

« — C'est cela... Kent. Ce Kent monta une petite affaire trafiquant un peu de tout et, apparemment, il en fit une grosse boîte ! »

« — Nous pouvons très facilement démontrer que ce n'est qu'un château de cartes. C'est d'ailleurs mon idée sur le mobile du crime, chef ! Il semble bien qu'il ait tué Tilliver plutôt que de se soumettre à un chantage. Je suppose qu'il l'a fait parce qu'il se doutait que Tilliver était au courant de ses manigances dans sa firme — c'est-à-dire qu'il jonglait avec les chiffres des stocks, trafiquait avec les fonds de la maison pour son compte personnel, maquillant au besoin les livres de paie. Il faudra une douzaine d'experts-comptables pour mettre en évidence toutes les escroqueries



que cet individu a commises ! Til-liver devait avoir découvert le pot aux roses et il essayait de le faire chanter, c'est ce qui lui valut d'être assassiné ! »

« — Magnifique votre théorie... Si vous pouvez la prouver ! »

Les lèvres de l'inspecteur Jessup se pincèrent.

« — Oui, tout est là ! Il faut la prouver, soit en remplaçant brutalement Kent dans les circonstances du crime, soit en se procurant des preuves contre lui par des empreintes digitales. »

« — Mais vous savez bien qu'il n'en a été relevé aucune ! »

« — Oui, je sais cela et qu'il n'y a aucune fiche au pénitencier ! Mais j'ai un autre espoir. Il se peut qu'il ait purgé quelque peine ailleurs ou qu'il ait été mêlé à quelque faillite frauduleuse ou même inculpé... Je cherche à trouver le défaut de la cuirasse, car je ne puis m'appuyer sur rien de solide. »

« — D'autant moins, qu'aucun des témoignages que nous avons recueillis ne l'accable... Pressurez-vous donc les méninges, Jessup, et bonne chance ! »

L'inspecteur releva un levier et le dé clic de l'appareil fut suivi d'un silence. Sur la paume de sa grosse main avec laquelle il venait de s'essuyer le front, roulèrent des gouttes de sueur. Il regrettait presque, maintenant, d'avoir tant insisté pour se charger personnellement de cette affaire et d'avoir défendu avec tant d'enthousiasme sa conviction que Manton Kent, obéissant à sa logique d'escroc, s'efforçait d'espionner ceux qui le surveillaient.

Cependant il se redressa et, sou-

dain, manœuvrant les fiches de l'appareil, il entra en communication avec une demi-douzaine de services où il distribua des ordres brefs. Puis, il regarda sa montre. Il était dix heures douze. La première visite des bâtiments avait commencé juste à dix heures. L'inspecteur savait que le guide venait d'expliquer l'activité du bureau dans ses grandes lignes. Il terminerait la première partie de sa tournée dans la salle du Musée en disant quelques mots sur les armes prises aux gangsters, sur le masque mortuaire de Dillinger, sur la perruque rouge portée par Catherine Kelly, la voleuse d'enfants et sur le bocal dans lequel son mari avait caché l'argent de la rançon.

L'inspecteur appuya sur un levier, et un agent spécial répondit.

« — Je commencerai par la salle des multigraphes », dit l'inspecteur Jessup, « veuillez à ce que je puisse constamment avoir quelqu'un sous la main, en cas de nécessité. »

« — Oui, monsieur. »

L'inspecteur quitta la pièce et quelques agents spéciaux le suivirent au bout d'un instant.

Cinq minutes plus tard, le troupeau des visiteurs un peu ahuri, suivant le guide du B.F.R. dans sa tournée matinale, se pressait le long d'un large vestibule du septième étage, en direction d'une longue pièce où ronflaient des presses, où cognaient des multigraphes et où ferrailaient des relieuses.

Le guide franchit la porte et revint en arrière, afin de pouvoir être entendu de tous les groupes bigarrés qui le suivaient. Il y avait là des hommes et des femmes venus de tous les coins des Etats-Unis, qui, le soir

même enverraient des cartes postales disant qu'ils n'ignoraient plus rien en matière criminelle. Il y avait de jeunes garçons et des petites filles roulant de gros yeux à la pensée de se trouver dans le bâtiment même qu'occupaient les G. Men. Il y avait une poignée de journalistes des deux sexes étrangers à la ville, mais les visiteurs les plus nombreux semblaient être d'importants personnages, assumant de lourdes responsabilités dans le monde des affaires et s'intéressant beaucoup à ce que la loi fût respectée. Un peu à l'écart de la foule se tenait un homme d'environ quarante-cinq ans, aux traits aigus qui paraissait prendre beaucoup d'intérêt à tout ce qui se passait autour de lui. Le guide revenant toujours sur ses pas prit soin de parler plus fort, pour couvrir le bruit des machines.

« — Dans cette pièce », commençait-il, « sont appliqués tous les procédés en usage pour imprimer les affiches offrant des récompenses, pour relier les brochures et imprimer les Bulletins du B.F.R. qui sont ensuite expédiés à plus de dix mille commissariats, chefs de police et autres organisations relevant de la justice. Lorsqu'il s'agit d'un enlèvement, les documents relatifs aux rançons exigées sont reproduits ici. On cite le cas d'un travail qui eût exigé trois semaines de labeur dans n'importe quelle imprimerie et qui fut exécuté dans cette salle, en trente-six heures d'efforts soutenus. Maintenant, si vous voulez bien me suivre... »

« Attention ! » fit une voix brève. L'avertissement arrivait trop tard. L'inspecteur Jessup, très pressé, venait d'entrer en collision avec le

guide. Ce dernier lui ayant cogné violemment le coude, il grimaça de douleur et sa main droite lâcha un certain nombre de documents qui, de toute évidence, provenaient d'un multigraphe. Ils s'éparpillèrent sur le sol cimenté.

Comme le guide s'excusait : « Ça va, ça va », répondit vivement l'inspecteur qui tentait de rassembler ses papiers. De tous côtés, les visiteurs cherchant à se rendre utiles se baissèrent également. Jessup, apparemment, semblait ne rien voir ; mais il observait. Enfin, il remarqua l'homme au regard vif, s'affairant à ramasser les papiers et parcourant les feuillets à la dérobée, au fur et à mesure qu'il les ramassait sur le sol. L'inspecteur attendait encore un instant, puis, comme s'il se rendait soudain compte de l'importance de ces documents, il fit une brusque volte-face.

« — Que personne ne touche ces papiers » commanda-t-il. Un agent qui passait par là se mit en devoir d'aider le guide à reprendre les feuilles des mains des aides bénévoles. L'inspecteur fit un signe de tête au guide.

« — Continuez la visite ! »

« — Oui monsieur. Par ici, s'il vous plaît. »

Le groupe obéit et l'inspecteur se trouva nez à nez avec l'objet de ses investigations qui d'une main tenait l'un des documents et de l'autre cherchait son portefeuille, dans la poche de son veston.

« Je crains que ma curiosité ne m'ait entraîné trop loin » commençait-il. « Tout cela m'intéresse tellement que je ne me suis pas rendu compte qu'il s'agit peut-être d'un document confidentiel. »

Les sourcils de l'inspecteur se froncèrent.

« — Si je comprends bien, vous étiez en train de lire cette note ? »

« — J'ai jeté un coup d'œil dessus. » De ses mains qu'il avait maintenant libres, il chercha une carte dans son portefeuille. « Je veux espérer que ma situation vous donnera quelque apaisement sur mon aptitude à garder les secrets. Je m'appelle Kent, monsieur, Manton Kent. Je suis le Président de la Société « Les Produits de Choix ». »

Le visage de l'inspecteur se détendit soudain. Il offrit sa grosse patte à son interlocuteur. Le groupe des visiteurs avait quitté la salle et des échos de la voix du guide parvinrent de l'extrémité du vestibule.

« — Nous entrons maintenant dans le Service d'Identité où sont rassemblés plus de dix millions d'empreintes digitales provenant de tous les coins des États-Unis et de nombreux pays étrangers. »

« — Peut-être, devrais-je rejoindre le groupe ? » dit Manton Kent. « Bien que », ajouta-t-il en riant, « je connaisse la conférence par cœur. »

« — Oh, vous êtes déjà venu ici avant ? »

« — C'est ma troisième visite en trois jours. »

« — L'activité de la police vous intéresse ? »

Manton Kent sourit. « Jamais je ne m'en étais rendu compte jusqu'à ce que je vienne ici. Puis, j'ai compris que beaucoup de mesures employées par vous pourraient être appliquées à mes affaires. Le prélèvement des empreintes digitales, par exemple et certains dispositifs scientifiques. Bien que », ajouta-t-il avec

lenteur « ces sortes de visites ne donnent qu'un faible aperçu de ce qui se passe ici. »

L'inspecteur dut en convenir.

« — Je suis désolé que vous ne vous soyez pas présenté au chef de service. Il vous aurait fait donner un guide spécial. »

« — Vraiment ? »

« — Bien sûr ! Les gens comme vous, les chefs d'entreprises sont les seules personnes qu'il désire vraiment voir s'intéresser à ce que nous faisons ici. »

Manton Kent haussa les épaules.

« — Et dire que je fais l'idiot en regardant les papiers confidentiels ! »

« — Oh, ce n'est pas tellement grave. En vérité ce que contenait ce document n'était pas très secret. »

« — J'en suis heureux. »

« — C'est une question de service, naturellement. Bien entendu, nous ne voulons pas que nos renseignements tombent en de mauvaises mains. Il se trouvait que ces documents reproduisaient des rapports faits sur les témoignages que nous avons recueillis au sujet d'un crime commis, ici à Washington, il y a quelques jours. Un homme nommé James Tilliver a été tué chez lui. Normalement, cette affaire devrait être du ressort de la police de Washington ; mais le Gouvernement ayant acheté le local quelques jours auparavant — Tilliver devait déménager le lendemain — il se trouve que le crime a été commis dans un lieu public, donc, il relève de nos attributions. »

« — J'ai remarqué que le rapport était intitulé « l'inconnu suspect » ou quelque chose comme cela. »

« — Oui, Nous procédons toujours ainsi jusqu'à ce que nous ayons

ramené l'affaire à quelques données essentielles. »

Jessup jeta un coup d'œil à sa montre.

« — J'ai quelques minutes, peut-être pourrais-je vous faire faire un tour. »

« — Ce serait une grande faveur ! »

Ils franchirent le long hall, côte à côte. Tout en marchant, l'inspecteur pliait la feuille imprimée au multigraphe.

« — C'est un cas bien étrange, cette affaire Tilliver ! Nous serons très heureux quand nous l'aurons éclaircie. »

« — Je suppose que vous êtes en quête du plus léger indice ! »

« — Nous ne négligeons rien. Par exemple, vous savez peut-être que nous avons découvert un soulier de femme près du trottoir et une paire de gants maculés de sang, à même pas la distance d'un immeuble. Naturellement, nous devons établir si oui ou non, il existe un lien entre ces trouvailles et l'identité du meurtrier. »

« — Vous connaissez donc l'assassin ? »

Jessup secoua la tête.

« — Oh, je n'ai pas dit cela. J'ai dit que nous sommes sur quelques pistes. Nos recherches ne sont pas terminées. Si cela vous intéresse, je vais vous montrer une ou deux expériences au laboratoire. Je ne vois pas en quoi cela pourrait porter préjudice au développement de l'affaire. »

« — Je serai ravi. »

« — Tout d'abord, nous devrions aller au Service d'Identité si vous désirez le revoir... C'est la Section des Empreintes Digitales, comme vous le savez. » Il poussa les deux

battants d'une grande porte ouvrant sur une pièce énorme où se trouvaient de nombreux classeurs métalliques. « Naturellement, on vous a dit comment nous classons les milliers d'empreintes digitales que nous recevons quotidiennement. Au fait, avez-vous pensé à organiser un service civil d'empreintes digitales, dans votre affaire ? Ceci peut être utile pour des recherches d'identité... en cas de maladie, d'accident, d'amnésie, etc... »

« — J'y ai pensé très sérieusement » dit Manton Kent.

« — Et naturellement, vos propres empreintes sont classées ici ? »

« — Vous voulez dire dans les classeurs réservés aux empreintes civiles ? J'ai le regret de dire qu'elles n'y sont pas. »

« — Bien entendu, nous ne forçons personne... »

« — Mais j'en serais ravi ! »

« — Très bien. Voulez-vous venir par ici... » Ils s'approchèrent d'une table où se trouvait un tampon humide et une grande fiche attachée à un support. « Votre main droite d'abord... détendez-la. Je ne ferai que rouler vos doigts sur le tampon, puis sur ce papier... Vous voyez, ce n'est rien du tout, sauf naturellement, si l'on a un crime sur la conscience. Détendez-vous de nouveau, monsieur Kent. Merci. Maintenant, l'autre main... »

Manton Kent jeta un coup d'œil à ses doigts.

« — J'ai toujours entendu dire qu'on prenait les empreintes digitales avec du noir de fumée. »

« — Non, ceci est un tampon spécial et cela un papier sensible qui ne laisse aucune tache sur les doigts. Maintenant, voulez-vous

remplir cette fiche : votre nom, votre adresse, le nom de la personne qui doit être prévenue en cas d'accident... »

Manton Kent s'assit à un bureau.

« — Voilà qui vous donne un sentiment de sécurité, pas vrai ? » Puis, comme il écrivait, il ajouta :

« — Comment se fait-il que vous n'ayez pu recueillir aucune empreinte digitale dans cet assassinat ? »

« — Vous voulez parler de l'affaire Tilliver ? Mais voyons le meurtrier portait des gants. »

« — Evidemment ! »

Manton Kent acheva d'écrire les renseignements demandés, puis remit la carte dûment remplie à l'inspecteur. Un agent se trouvait à proximité, Jessup l'appela.

« — Classez ceci pour M. Kent, s'il vous plaît. Empreintes civiles... »

L'agent prit la carte et s'éloigna rapidement. L'inspecteur Jessup renouant le fil de son discours sur la Section des Empreintes Digitales ajouta :

« — Si nous allions à la Section Technique — le Laboratoire du Crime — comme on l'appelle ! » D'un corridor voisin, tout rempli de classeurs s'éleva un ronronnement de machine qui attira l'attention de l'inspecteur. « Avant de quitter le service des Empreintes », dit-il rapidement, « je veux vous montrer comment les autorités judiciaires ont emprunté des idées au monde des affaires. »

« — Ah ? »

« — En se servant d'une trieuse mécanique pour attraper les escrocs. » Il se dirigea vers une machine où un agent spécial et un employé aux empreintes s'activaient à l'alimenter

au moyen de grosses piles de cartes perforées de nombreux trous.

« — Une machine à trier ! » dit Manton Kent. « Nous en avons une douzaine de ce type dans mon affaire. »

« — Naturellement, nous l'avons tout simplement adaptée à nos besoins. Les dents de cette machine doivent s'insérer dans les trous d'une carte qui correspondent au type d'empreintes de tel ou tel individu. Cette machine fait le même office que lorsqu'il s'agit de noms ou d'adresses. La grosse pile de cartes que les hommes introduisent en ce moment dans la machine représente une sélection pour un seul criminel. Ce sont les fiches des escrocs entrant dans une classification ressemblant en quoi que ce soit à celle de l'homme faisant l'objet de nos recherches. Si l'escroc que nous voulons identifier est parmi eux, cette machine le trouvera. » Manton Kent dirigea son regard sur le côté de la machine où se trouvaient deux larges rainures. L'une se remplissait rapidement des cartes rejetées, l'autre restait vide. L'inspecteur dit :

« — Restons pour voir s'ils vont trouver le personnage ! »

« — Certainement ! »

Une minute s'écoula. Les piles de cartes étant épuisées, la machine s'arrêta. L'inspecteur s'éloigna sans même chercher à voir le signe d'intelligence de l'agent spécial qui devait lui confirmer que les recherches entreprises dans l'espoir de trouver quelque référence ayant trait à Manton Kent avaient été vaines.

« — Je suppose que cette machine est infallible ? »

« — Infaillible... Si nous possédons un dossier du criminel au

Bureau », répondit l'inspecteur. « Malheureusement, quelques-unes de nos organisations judiciaires et de nos prisons ont des archives qui ne remontent pas à plus de dix ans. De sorte que dans les cas anciens, nous sommes toujours handicapés. »

« — C'est dommage », répondit Kent.

« — En effet ! Irons-nous jeter un petit coup d'œil au Laboratoire du Crime ? »

Il se dirigea vers une autre double porte qu'il ouvrit largement pour laisser passer son hôte. Ils entrèrent dans une antichambre pleine d'armes ayant servi de pièces à conviction. En plus d'un appareil à rayons X destiné à regarder le contenu des colis sans les défaire, se trouvaient des représentations illustrées des moyens de recherches scientifiques appliqués à des cas célèbres.

« — Vous avez vu tout cela pendant les visites que vous avez faites », dit l'inspecteur, « allons plutôt dans les coulisses ! »

« — Merveilleux ! »

L'inspecteur ne répondit pas. Il le fit entrer dans une grande pièce empestée d'odeurs chimiques et s'avança rapidement vers une table de laboratoire où un homme en blouse blanche et au visage sérieux venait apparemment de terminer l'examen microscopique d'un bas de soie. Tout près de là, sur la table était posée une chaussure de femme, en peau de Suède.

« — De quelle expérience s'agit-il ? » s'informa l'Inspecteur.

« — La chaussure est l'une des pièces recueillies dans l'affaire Tilliver. Le bas provenait de la chambre

de Mme Bradford Bowen, à l'hôtel Maytown. »

Kent s'approcha.

« — Oh, un suspect ? »

L'inspecteur sourit.

« — Soyez patient. Je vais vous montrer comment la Recherche Scientifique procède. Vous l'avez deviné, voici la chaussure de femme qui fut trouvée devant la maison de Tilliver après le meurtre. Le lendemain matin, Mme Bowen ne manqua pas de signaler à la Direction de l'Hôtel qu'une de ses chaussures et une paire de gants lui avaient été volées dans sa chambre et que quelqu'un avait dû les prendre en son absence. »

« — Voilà qui est facile ! » constata Kent.

« — Oui, naturellement ; mais nous ne pouvons pas nous borner à cette constatation. Nous avons donc fait des expériences pour savoir s'il faut suivre cette piste ou l'abandonner. Vous remarquerez que ce bas qui nous a été confié pour être soumis à un minutieux examen est d'une teinte extrêmement peu commune. Nous nous sommes assurés que Mme Bowen n'en porte jamais d'autre. Par conséquent nous avons regardé au microscope, aussi bien le bas que le soulier. Or, sur ce dernier, nous avons découvert de nombreux petits fragments de soie qui sont exactement de la même fibre que celle du bas. » Et se tournant vers le préparateur : « N'est-ce pas exact, monsieur Moberton ? »

« — Tout à fait exact, monsieur », répondit-il, précisant que le soulier ne pouvait pas avoir chaussé, récemment, d'autre pied que celui de cette femme.

Manton Kent paraissait vivement intéressé.

« — Donc, vous soupçonnez quelqu'un ? »

« — Nous commençons à y voir clair. Cette expérience jette la suspicion, soit sur Mme Bowen, soit sur la personne qui lui a volé cette chaussure dans l'espoir de rejeter tous les soupçons sur elle. »

« — C'est donc entièrement une histoire de femmes, n'est-ce pas ? » demanda Kent. « Je vois maintenant quelles sont vos conclusions. Il est probable que deux femmes aient aimé Tilliver. L'une d'elles décida de le tuer. Donc, elle vola une paire de gants et un soulier à sa rivale, pour les abandonner sur le lieu du crime. »

Jessup se mit à rire, frappant l'homme d'une tape sur l'épaule.

« — Il faut que vous sachiez tout de suite que nous allons vous faire passer un examen pour vous nommer agent spécial. Vos déductions seraient excellentes, si vous ne vous trompiez pas sur le mobile du crime qui semble être une affaire de chantage, non pas de la part de l'assassin, mais de celle de Tilliver. »

Les yeux de Kent s'agrandirent.

« — Oh, vous, avez découvert cela ? »

« — Avez-vous la preuve sous la main, monsieur Moberton ? » demanda l'inspecteur. Puis, suivant le regard du savant, il se dirigea vers quelques morceaux de papier calcinés placés sous une plaque de verre. « Nous avons trouvé ceci dans la cheminée. »

« — Mais je ne vois rien dessus. Rien que des cendres noires ! »

« — La photographie sous les rayons ultra-violets a fait ressortir

l'écriture. Évidemment Tilliver était à la côte et il connaissait quelqu'un de riche. Avez-vous une copie du photostat de votre expérience sur ce document calciné, monsieur Moberton ? »

Silencieusement le savant ouvrit un tiroir duquel il sortit la photographie que Kent fixait avec incrédulité.

« — Cela paraît impossible ! »

« — Oh ! nous faisons des tas de choses impossibles ! » dit Jessup.

« — Oui, nous avons établi qu'il s'agit de l'écriture de Tilliver. » Puis, montrant la photographie. « Vous pouvez voir que ce fragment de lettre dit : « J'ai besoin de cent mille dollars et tu dois me les donner. Si tu ne t'exécutes pas, vieux frère, la réputation que tu as mis tant d'années à te faire ne vaudra plus un centime ! ... »

Manton Kent toussa légèrement avant de parler.

« — Ce sont les seules traces d'écriture que vous ayez pu recueillir ? »

« — Malheureusement oui. C'est tout. Sauf le début de sa lettre... »

« — Vous voulez dire le nom de la personne à qui elle fut envoyée ? »

« — Non. Seulement les mots : Vieux frère. »

« — Quel dommage ! » s'écria Manton Kent et il porta toute son attention sur le soulier de femme. L'inspecteur l'observait attentivement. L'attitude de Kent ne trahissait que le plus vif intérêt, rien de plus. Jessup se détourna.

« — Si nous jetions un coup d'œil sur les expériences qui ont été faites avec les gants ! » Puis il montra le chemin au suspect en lui posant sa grosse patte sur l'épaule. De

nouveau, il essayait de trouver le défaut de la cuirasse. « Je ne devrais probablement pas considérer cette lettre avec tant de légèreté, car elle nous a beaucoup aidés, à certains égards. Elle nous a fait découvrir que le mobile du crime était une histoire de chantage. Apparemment, Tilliver ne pouvait l'envoyer qu'à un vieil ami. Ce dernier fou de rage, se précipita vraisemblablement chez lui, volant la chaussure et les gants sur sa route. Ils durent se disputer, se battre, tout au moins lutter... »

« — Je suppose que vous avez trouvé un beau désordre, des chaises renversées... »

« — Eh bien, détrompez-vous », répondit l'officier d'un ton narquois, sans ajouter de commentaires. « Comme je vous l'ai déjà dit, très probablement, il y eut lutte et l'assassin sortant une arme tua Tilliver. Puis se rappelant que la lettre pouvait être un chef d'accusation, il la jeta dans le feu. Il se sauva en courant, prenant bien soin de laisser tomber le soulier sur le bord du trottoir et de jeter les gants. »

« — Et après cela ? » demanda Kent.

Jessup haussa les épaules.

« — Vous en savez autant que moi », répondit-il en riant. « Ah, nous y voilà ! » Faisant signe à un autre personnage en blouse, occupé à tremper une paire de gants de chevreau dans une cuvette remplie d'eau légèrement teintée, Jessup demanda d'un air indifférent : « Est-ce une expérience qui se rapporte au cas Tilliver, monsieur Graves ? »

Le savant, un grand homme blond au visage couvert de taches de rousseur se retourna calmement.

« — Oui, monsieur. »

« — Cela vous ennuerait-il de l'expliquer ? »

« — Oh, pas du tout, monsieur. Il fallait rechercher si l'assassin avait laissé des empreintes digitales sur les gants. »

Se servant de sa main protégée de caoutchouc, il sortit un des gants de la cuvette. « Comme vous pouvez le voir, j'ai immergé cet objet dans une solution à trois pour cent de nitrate d'argent et maintenant, je vais le placer sur ce grand buvard, sous cette lampe. »

« — Qui est ?... »

« — Une lampe à rayons ultra-violet, monsieur. »

« — Et s'il y a des empreintes digitales, elles apparaîtront dans quelques instants colorées en brun ; mais parfaitement discernables. Ah, j'oubliais, un messenger m'a prié de vous remettre cette note. »

L'inspecteur la prit et la tenant dans sa main à peine entr'ouverte, il se mit à la parcourir.

« — Merci », fit-il brièvement, puis, comme la lampe à rayons ultra-violet jetait son étrange lueur sur le cuir détrempé, Jessup parcourut de nouveau le memorandum.

12	25	W	100	17
<hr/>				
	4	aW	101	13

Pour l'inspecteur Jessup, ces nombres devinrent des stries, des verticilles, des deltas s'assemblant pour former dans son esprit l'image des empreintes digitales de cet homme tiré à quatre épingle et parfaitement calme qui se trouvait à ses côtés. Si, une seule fois, au cours de ce crime bien combiné, Manton Kent ayant un instant de distraction ne s'était pas couvert les doigts,



au moment où il volait les gants, sa culpabilité eût pu être établie en cette minute.

De seconde en seconde, l'inspecteur guettait le résultat de l'opération. Par deux fois, il se pencha en avant car des traces brunâtres apparaissaient sur la texture blanche de la peau ; mais les deux fois, il se redressa.

« — Ce ne sont que des souillures de graisse ou d'une substance comparable », dit le savant.

« — Oui, je vois », répondit Jessup. « Et c'était notre grande chance de le pincer. »

Kent se retourna brusquement.

« — Le ? » interrogea-t-il. « Vous ne croyez donc pas que l'assassin soit une femme ? »

« — Allons jeter un coup d'œil au double microscope », répliqua l'inspecteur, « je vous montrerai quelque chose d'intéressant. »

De nouveau, un homme en blouse les attendait. Jessup réclama l'arme du crime. On la lui donna aussitôt. C'était un pistolet automatique d'acier bleuâtre, affreux, dont le numéro de série avait été limé pour empêcher toutes recherches. L'inspecteur le tendit à Kent qui l'examina très attentivement.

« — On l'a trouvé dans une poubelle, à une distance d'environ dix blocs de maisons, du lieu de l'assassinat », dit Jessup. « Il s'agit, vous le voyez d'un calibre quarante-cinq. C'est une arme extrêmement lourde à manier pour une femme. »

« — Oui, sans doute ; mais comment savez-vous que c'est l'arme du crime ? »

« — Venez par ici. » Quelques pas les séparaient de ce qui ressemblait à un microscope à double

objectif muni d'un seul oculaire. « Voici le microscope qui permet de comparer deux objets. Vous n'avez pas oublié que Tilliver fut tué au cours d'une dispute. Or, après la découverte de cette arme, nous nous en sommes servis pour tirer dans une boîte de coton, afin que la balle puisse être récupérée. Bien entendu, le projectile mortel avait été extrait du corps de la victime. Ces deux balles ont été placées entre les pinces qu'on a glissées, vous le voyez, sous les objectifs du double microscope. Maintenant, si vous regardez à travers l'oculaire, vous verrez que les rayures du canon de l'arme ont laissé des traces sur chacun des projectiles et que ce sont exactement les mêmes. » Kent se pencha davantage. « Vous verriez mieux si vous retiriez votre chapeau » ajouta l'inspecteur.

Manton Kent obéit.

« — Je ne sais pas très bien ce que vous venez d'expliquer », dit-il, écarquillant les yeux à travers l'oculaire.

« — Les projectiles ne sont peut-être pas à l'alignement. Manœuvrez donc cette vis, en avant ou en arrière, jusqu'à ce qu'ils soient sur le même plan. »

« — Oh, ce petit machin-là ! »

« — Oui. »

« — Ah, je vois les balles qui commencent à bouger, qui se rapprochent... » Soudain, il se redressa, poussant un cri et regardant autour de lui avec surprise. Et, portant la main à sa tête : « Il y a donc des abeilles ici ? » demanda-t-il de la façon la plus inattendue.

« — Des abeilles ? Pourquoi ? »

« — Je viens d'éprouver la plus extraordinaire sensation de piqure

sur le sommet du crâne ». Puis se frottant le cuir chevelu, il ajouta : « C'est fini, maintenant »...

« — Une névralgie ? »

« — Sans doute. Bien je ne n'ais jamais rien éprouvé de semblable auparavant. » Kent se pencha de nouveau sur le microscope, manœuvrant les vis jusqu'à ce que les deux projectiles ne fissent qu'un seul. « Remarquable ! » s'écria-t-il.

L'inspecteur Jessup lui toucha le bras.

« — Mais c'est loin d'être aussi remarquable que l'expérience finale », di-il. « Vous vous rappelez que je vous ai parlé d'une pièce à conviction qui impliquait nécessairement l'idée de lutte. Voyons quel parti la science en a tiré ! »

Posant une main sur le bras de Manton Kent, il le conduisit vers un autre groupe d'hommes en blouse, réunis dans une grande salle. Cette fois, l'homme de la science avait un visage pâle, une voix terne, et un aspect trapu. Il était environné de tubes à essais et de flacons de produits chimiques. Devant lui se dressait un microscope.

L'inspecteur Jessup entama son préambule habituel.

« — Puis-je savoir, monsieur

Caruth à quelle expérience vous vous livrez ? S'agit-il de l'affaire Tilliver ?

« — Elle se rapporte, en effet, à l'affaire Tilliver », fit la voix blanche, mais nette du savant. Comme il levait un récipient de cellophane à la hauteur de ses yeux, il ajouta : « J'ai ici deux cheveux d'homme, absolument identiques, en ce qui concerne la couleur, l'épaisseur, la texture, l'analyse chimique et autres particularités qui caractérisent tant le cheveu lui-même que son follicule et l'épithélium qui le recouvre. Un de ces cheveux fut trouvé dans la main crispée de la victime, ce qui donne à penser qu'il fut arraché de la tête de l'assassin au cours d'une lutte. L'autre — et il leva les yeux — vient comme vous le savez, inspecteur, d'être pris sur la tête de votre invité, pendant qu'il était penché sur le microscope à double objectif. »

Manton Kent sursauta. Il fit un tour sur lui-même, les mains en avant. Ses yeux cherchèrent désespérément la porte ; mais deux agents spéciaux se tenaient à ses côtés. La voix de l'inspecteur Jessup se fit entendre, correcte, mais glacée :

« — Voudriez-vous, s'il vous plaît, terminer la visite de M. Kent en le conduisant vers la prison ? »



# LE CRIME PARFAIT DE M. DIGBERRY

par ANTHONY ABBOT

ANTHONY ABBOT est le pseudonyme de FULTON OURSLER, ancien rédacteur en chef du grand périodique américain « *Liberty Magazine* ». Il ajoute maintenant à sa profession d'écrivain, celle de radio-reporter. Signe caractéristique : tous les titres de ses romans policiers commencent en anglais par les mots : « *About the murder of...* » (« *A propos du meurtre de...* »)

Plusieurs d'entre eux ont été traduits en français. Tous mettent en scène comme policier : Thatcher Colt, et c'est pour ne pas manquer à cette tradition que vous allez apprendre comment Thatcher Colt débrouille cette fois les fils emmêlés du meurtre d'une grande cantatrice new-yorkaise, crime dans lequel est impliqué le curieux petit Monsieur Digberry.



LES faits concernant l'affaire Digberry n'ont pas encore été révélés par la police de New-York. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, M. Thatcher Colt, qui était alors commissaire de police, s'entendit avec le petit Digberry pour faire le silence sur ses singuliers forfaits. M. Digberry était coupable d'un grave délit et se trouvait, en outre, intimement mêlé à un crime vraiment horrible et diabolique. On le laissa pourtant circuler librement, les poches pleines et son secret bien gardé.

Aujourd'hui, au bout de trois ans, l'entente conclue avec Digberry est rompue. Je peux donc maintenant en toute liberté, révéler toutes les circonstances du meurtre de l'une des plus jolies femmes de New-York, telles que j'ai eu l'occasion de les connaître en tant que



secrétaire particulier du commissaire.

C'est un matin d'août, vers neuf heures et demie, par une chaleur torride, au défilé des inculpés, que je vis M. Digberry pour la première fois. Plus de mille inspecteurs se pressaient dans le vieux gymnase de notre quartier général, 240 Center Street. Tout le long de l'estrade défilait un cortège de délinquants à l'air insolent : voleurs d'autos et trafiquants de drogue, gangsters et maîtres chanteurs. Ils avançaient, mettaient leur chapeau, l'enlevaient, étaient examinés de face et de profil, puis étaient emmenés sous bonne garde.

C'est en cette peu honorable compagnie que Thatcher Colt et moi rencontrâmes un simulateur dont le cas est vraiment unique dans l'histoire criminelle.

« — Everett P. Digberry ! »

Flynn, l'inspecteur chef adjoint, cria ce nom d'une voix irritée et un petit homme, au crâne chauve couronné de cheveux gris et aux grands yeux clignotants, avança avec un air indigné jusqu'au centre de l'estrade. Son costume de fil-à-fil gris était chiffonné et il serrait contre lui un canotier ceint d'un rutilant ruban rouge et bleu.

« — On vous a surpris alors que vous escaladiez le mur de derrière du cimetière Saint-Christophe, dans le Bronx, dimanche, à deux heures du matin et on a trouvé sur vous une arme que vous n'étiez pas autorisé à porter. Reconnaissez-vous votre culpabilité, oui ou non ? »

« — Je voudrais m'expliquer », commença M. Digberry. « En tant que citoyen, j'exige... »

« — Avez-vous déjà été arrêté ? »

« — Jamais. Je peux tout expliquer. »

« — Il le faudra bien », assura brutalement Flynn. « D'où vient ce revolver : un Tournon français de calibre 32. Allez ! parlez ! »

« — Je n'en ai pas la moindre idée », répondit M. Digberry d'une voix étranglée par l'émotion. « La cause de toute cette histoire, c'est une lettre du Perceur de Murailles. Si vous vouliez seulement m'écouter... »

Mais on le poussa vers la porte et l'accusé suivant affronta à son tour la lumière des projecteurs.

« — Tony », dit Thatcher Colt à l'oreille, « vous irez me chercher ce type et vous l'amènerez dans mon bureau. J'ai à lui parler. »

Surpris, je regardai Colt, mais un ordre est un ordre et, à dix heures,

je conduisis mon homme dans le bureau du commissaire.

« — Je viens de lire un rapport vous concernant, Digberry », dit Colt, l'air menaçant. « Vous avez menti. Qu'est-ce que vous faisiez dans ce cimetière, à deux heures du matin ? »

M. Digberry avala sa salive.

« — J'ai essayé toute la nuit de répondre à cette question, mais personne n'a voulu m'écouter. Ne voulez-vous donc pas me laisser raconter mon histoire ? »

« — Si je comprends bien, vous avez reçu une lettre du Perceur de Murailles ? » demanda le commissaire.

« — Oui, chef. »

« — Alors, allez-y. Racontez-moi votre histoire. »

« — Eh ! bien, voilà. Je dois d'abord vous dire, que je suis fabricant de perruques », expliqua M. Digberry. « Je dirige une manufacture fondée par mon grand-père. Je fais des perruques en mohair, en cheveux humains ou en laine et soie s'adaptant à tous les sujets et à tous les genres. J'ai aussi tout un choix de perruques de poupées. »

« — Qu'est-ce que tout cela peut bien avoir à faire avec vos agissements de samedi ? Venez au fait ! »

« — Mais j'y suis », déclara M. Digberry. « Je ne suis qu'une victime dans cette affaire, chef. Vous comprenez, je viens de passer l'été tout seul, chez moi, à New Rochelle. Ma famille (j'ai une femme et six filles) est dans un bungalow dans le Maine. C'est pour ça que j'ai dû prendre mes responsabilités tout seul. Cette lettre — cette maudite lettre du Perceur de Murailles — est arrivée à un moment où

j'avais besoin de concentrer toutes mes pensées sur mes propres affaires : je suis sur le point de lancer une nouvelle idée dans le domaine de la perruque : une coiffe souple en mousseline de soie avec les cheveux cousus... »

« — Quand avez-vous reçu cette lettre ? » interrompit Colt.

« — Il y a huit jours. »

« — Qu'est-ce qu'elle disait ? »

« — Que je devais verser une somme de mille dollars, faute de quoi je serais tué. »

« — Et dans quelles conditions deviez-vous remettre cette somme ? »

« — Je devais attendre les instructions. »

« — Et vous les avez reçues ? »

« — Oui, chef. C'est pour ça que j'ai été au cimetière. Trois jours après celui où j'ai reçu la lettre, mon téléphone a sonné vers six heures du matin. Une voix bourruée m'a ordonné de me munir de mille dollars bien empaquetés, de me rendre samedi — ou plutôt dimanche, à deux heures du matin — au cimetière Saint-Christophe, d'escalader le mur, d'aller directement à l'endroit où est enterrée ma famille — j'ai trois tantes là-bas — et de déposer l'argent sur la tombe du milieu, celle de tante Kate. »

« — Et vous avez obéi sans avertir la police ? »

« — Oui, chef. Il faut bien que je pense à ma femme et à mes six filles. J'ai pris l'argent de nos économies, je l'ai déposé sur la tombe de ma tante et je suis parti en courant, mais, tout en courant, j'ai regardé derrière moi et j'ai vu un homme de grande taille ramasser le paquet et disparaître au milieu des arbres. Alors, j'ai escaladé de

nouveau le mur et je suis tombé... entre les bras d'un de vos agents. »

« — Mais vous portiez un revolver. D'où venait-il ? »

« — Le ciel m'est témoin que je n'en sais rien. Je l'ai trouvé dans ma chambre samedi soir. J'étais sorti quelques minutes et, en rentrant, il était posé sur mon lit. Un cambrioleur s'est introduit chez moi à trois reprises ces derniers temps, c'est peut-être lui qui l'a laissé. Je ne sais pas. Je l'ai emporté quand je suis parti pour le cimetière. J'avais l'intention de le donner à un agent et de lui expliquer... »

Colt le regarda d'un air incrédule et changea de sujet.

« — A quelle banque avez-vous retiré cet argent ? »

« — La « Drovers and Mechanics » de New Rochelle. »

Colt me lança un regard qui était un ordre implicite. D'un bureau voisin, j'allai téléphoner au directeur de la banque. En revenant dans le bureau de Colt, je lui indiquai d'un léger signe de tête que M. Digberry avait bien prélevé mille dollars sur son compte.

« — Je vais être gentil avec vous », dit Colt au petit Digberry qui commençait à s'énervier. « Franchement, je ne crois pas votre histoire de revolver. Je veux bien vous accorder le bénéfice du doute, mais à condition que vous soyez régulier et que vous aidiez la police. »

« — Je ferai tout ce que vous voudrez, tout... »

« — Où est cette lettre du Percuteur de Murailles ? » demanda Colt en appuyant sur un bouton de sonnette.

« — Dans le dernier tiroir de

gauche du secrétaire de ma femme, à la maison. »

La porte s'ouvrit pour laisser entrer le capitaine Israël Henry, l'officier de service.

« — Faites accompagner M. Digberry chez lui par un inspecteur, pour qu'il y prepne une lettre », ordonna Colt. « Rapportez tous ses papiers personnels — relevés de compte, polices d'assurance. Demandez au procureur qu'on retarde sa comparution devant les magistrats. Et revenez ici avec la lettre. »

Sur le pas de la porte, le prisonnier se retourna.

« — Chef, ma femme et mes filles rentrent demain après-midi. Est-ce qu'on pourra me relâcher assez tôt pour que j'aille les chercher à la gare ? Et est-ce qu'on pourrait éviter que la chose soit ébruitée ? »

Le capitaine Henry le jeta dehors. Entre temps, Colt avait ouvert un tiroir de son bureau et jeté un paquet de lettres sur son buvard.

« — Le Perceur de Murailles nous donne du fil à retordre, Tony. »

« — Je ne crois pas avoir jamais entendu parler de lui. »

« — C'est probablement un inoffensif imbécile, mais étant donné les personnalités menacées, je suis obligé de prendre la chose au sérieux. Dix des citoyens les plus en vue de Manhattan ont reçu des lettres semblables à celle dont ce type vient de nous parler. La première a été envoyée au président de la Société « Opéra », il y a quinze jours. Depuis, plusieurs de mes amis ont reçu des menaces similaires. Toutes les lettres étaient dactylographiées et exigeaient une somme d'argent, sous peine de mort. Toutes annonçaient des instruc-

tions ultérieures quant au mode de paiement et toutes étaient signées « Le Perceur de Murailles ». »

« — C'est un toqué, évidemment. »

« — Après cette extraordinaire intervention de M. Digberry dans l'affaire, je me le demande. Souvenez-vous que les autres lettres ont été envoyées à des personnalités éminentes, depuis John Otts, le directeur de banque, jusqu'à Margaret Coleman, la cantatrice. Tous sont des personnages importants et riches, sauf Digberry. Et Digberry est fabricant de perruques ! »

Deux minutes plus tard, l'inspecteur Flynn, appelé par Colt, entra dans le bureau, où celui-ci le mit au courant de la situation.

« — Retrouvez tous les gens qui ont reçu des lettres du Perceur de Murailles, Flynn. Voyez s'il y en a, parmi eux, qui connaissent Digberry ou qui ont été en relation avec lui. »

••

Une demi-heure après, Flynn me téléphonait :

« — Dites au chef que j'ai dans mon bureau un type qui sait des tas de choses sur Digberry. »

« — Qu'on le fasse monter tout de suite », répondit Colt.

L'homme que l'on introduisait, une ou deux minutes après ce coup de téléphone, était jeune, mince et blond, il avait des yeux bleus très vifs et cette souplesse que donnent les exercices athlétiques. C'était le capitaine Edgar Walters, correspondant de plusieurs journaux étrangers, qui habitait un appartement de la rive Est.

« — Je suis un ami de Margaret Coleman », expliqua-t-il. « On m'a

dit que vous désiriez me poser quelques questions. »

« — Vous connaissez Digberry ? »

« — Mme Coleman le connaît. Je l'ai rencontré une ou deux fois. Un drôle de type ! Pas très malin, mais plein d'éloquence. »

« — Comment Mme Coleman l'a-t-elle connu ? »

Le capitaine Walters sourit.

« — Grâce à son art : il s'y adonne avec un véritable enthousiasme. C'est un gaucher, mais il exécute des choses étonnantes. Il a fait à Mme Coleman une perruque remarquable pour son rôle de Gilda, dans *Rigoletto* et elle lui en a commandé d'autres depuis. M. Digberry tient passionnément à reproduire fidèlement ses modèles. Son art est tout à fait réaliste. »

Colt hochait pensivement la tête et demanda :

« — Où est Mme Coleman, en ce moment ? »

« — En Norvège. »

« — Mais elle a reçu une de ces lettres ? »

« — On me l'a remise. »

« — Et quels sont vos rapports avec Mme Coleman ? »

Le capitaine Walters eut un geste expressif de la main.

« — Je suis ce qu'on appelle un « nègre ». Les mémoires de la cantatrice vont être publiées prochainement. Je les écris pour elle, sous son nom, bien entendu. Nous avons fait connaissance à l'époque où j'étais une revue de mode, à Menton, je l'avais interviewée. C'était avant son divorce. Vous vous souvenez qu'elle avait épousé Lucius Polk Coleman, ce grotesque vieux jaloux ? Un millionnaire, mais un imbécile fini. Je lui ai dit que c'était

stupide de rester liée à lui et quand tout a cassé... »

« — Est-ce qu'on peut faire confiance au perruquier ? »

Le capitaine ricana.

« — C'est un type honnête et inoffensif, mais c'est l'être le plus bavard de la terre. Je ne le connais pas bien, mais Mme Coleman aime sa présence. Elle le trouve réconfortant. »

Quand le capitaine Walters fut parti, après avoir jeté un coup d'œil sur les autres lettres du Perceur de Murailles, Colt appela de nouveau Flynn.

« — Il faut suivre cette affaire Digberry de près », dit-il à l'inspecteur. « Trouvez-moi l'origine du revolver et tâchez de m'avoir des renseignements sur le papier : toutes ces lettres sont écrites sur des feuilles identiques... Maintenant, Tony, voyons ce rapport budgétaire. »

Mais le budget était voué à l'oubli. Juste avant midi, le téléphone de Colt sonna. Le commissaire écouta une minute, puis jura avec conviction. Il raccrocha le récepteur et prit son chapeau.

« — Une femme a été assassinée dans Sixty-fourth Street. Un de nos hommes est sur les lieux. Savez-vous ce qu'il a trouvé sur la cheminée ? Une photo de notre Digberry ! »

Je pris mon chapeau tandis que Colt donnait des ordres au capitaine Henry.

« — Quand on ramènera Digberry, ne lui laissez voir personne. Veillez surtout à ce qu'il n'entende pas parler du meurtre de Sixty-fourth Street. »

La voiture du commissaire atten-

daît sous la porte cochère du quartier général, dans Broome Street. Neil MacMahon, le chauffeur à figure de pleine lune, était au volant. La sirène rugissant en permanence pour forcer les signaux d'arrêt, nous filâmes à toute allure jusqu'au Wedgeworth Arms, Sixty-fourth Street, à deux pas de Central Park. Le meurtre avait été commis dans un appartement meublé au quatrième sur la cour — deux chambres, petite cuisine, salle de bains. La brigade criminelle et le docteur J. L. Multooler, le médecin légiste assistant, nous y attendaient et nous firent un récit détaillé.

« — Nous n'avons pas voulu bouger le corps avant votre arrivée, Monsieur le commissaire », expliqua le docteur. « Drôle d'affaire, vous allez voir ! »

« — Qui est cette femme ? »

« — On la connaissait ici sous le nom de Mme Samuel Smith, mais c'était probablement une fausse identité. »

Les spectacles macabres ne m'émeuvent pas facilement, mais celui qui nous attendait dans cette chambre était vraiment impressionnant. La pièce avait l'air d'un salon, mais il y avait un lit mobile que l'on pouvait remonter dans un placard. La porte en était grande ouverte et le corps de la victime une très jolie blonde poudrée et maquillée se dressait debout devant nous. Elle avait été tuée d'un coup de revolver dans la tempe gauche et les brûlures, autour de la blessure, prouvaient que l'arme avait été déchargée à bout portant. C'était probablement l'assassin qui l'avait placée dans cette extraordinaire position. Ses pieds nus reposaient

sur le parquet, une écharpe, serrée autour de son cou l'attachait aux ressorts du sommier, ses bras levés en croix étaient retenus, par les manches déchirées de sa robe, à des crochets plantés de chaque côté du placard.

La voix du docteur Multooler rompit le silence.

« — Je me demande qui elle peut bien être. »

Colt se tourna vers lui, l'air ahuri.

« — Vous ne la reconnaissez pas ? » s'exclama-t-il. « C'est Margaret Coleman, la cantatrice. On la croyait en Norvège. »

Le regard perçant du commissaire fouilla la pièce et s'arrêta sur un fauteuil capitonné, tiré devant la fenêtre et tourné vers le corps de la chanteuse.

« — Il y a des traces de sang sur le fauteuil », déclara-t-il. « Elle devait y être assise. Le meurtrier est entré dans la chambre sans qu'elle l'entende, il s'est approché d'elle à pas de loup, par derrière et lui a logé une balle dans la tempe gauche. »

« — Mais il faudrait être gaucher pour ça ! » m'exclamai-je.

Sans répondre à cette observation — dont j'étais assez fier — Colt retourna devant le corps de la victime et souleva son poignet gauche.

« — Le verre de sa montre est cassé », dit-il. « Cette légère contusion au-dessus de l'œil droit signifie probablement que le corps est tombé en avant, brisant la montre sur le parquet. Les aiguilles sont arrêtées à minuit dix. »

« — L'heure du crime se trouve donc établie », dit le docteur.

Cette fois encore, Colt ne répondit



pas, mais se tourna vers le capitaine Allerton de la brigade criminelle.

« — Elle venait de se maquiller. Notez la marque de la poudre et du rouge à lèvres », ordonna le commissaire. « Vous en trouverez sûrement dans l'appartement. »

Tandis que celui-ci obéissait, Colt se tourna vers un inspecteur.

« — Oh est cette photo de Digberry ? »

L'inspecteur montra du doigt la cheminée, derrière nous. Nous y vîmes, en effet, une photo du perruquier de New Rochelle. Elle avait été déchirée en deux, probablement dans un mouvement de colère, et le haut du document manquait. Colt la prit et laissa entendre un long sifflement étonné.

A cet instant, le capitaine Allerton fit entrer le gérant du Wedgeworth Arms, Percy J. Cooper. Colt alla l'interroger dans l'autre pièce.

« — Quand a-t-on vu cette femme pour la dernière fois ? »

« — Samedi soir vers sept heures et demie, en venant lui servir son dîner dans sa chambre. »

« — A-t-elle reçu quelqu'un ce soir-là ? »

« — Oui, monsieur. Cet homme-là », répondit le gérant en indiquant du doigt la photographie de Digberry.

« — Vous le connaissez ? »

« — J'ai oublié son nom, mais on le voyait tout le temps ici. »

« — A quelle heure est-il venu, samedi soir ? »

« — Le liftier dit qu'il était tard, mais il ne sait pas au juste quelle heure. »

M. Cooper ne savait pas que sa locataire était une cantatrice célèbre ; ni le personnel ni les autres locataires n'avait reconnu Margaret

Coleman. Elle s'était installée au Wedgeworth Arms depuis le début de juin (trois jours après son soi-disant départ pour la Norvège, d'après ce que l'on put établir par la suite), et avait payé à l'avance deux mois de loyer.

« — Recevait-elle beaucoup de visiteurs ? »

« — Quelques-uns. Il y en a un que je me rappelle très bien : un homme grisonnant d'une soixantaine d'années. Ils ont eu une dispute terrible à propos d'argent. Les voisins ont entendu Mme Coleman crier qu'on lui avait volé jusqu'au dernier sou. J'ai dû lui demander de faire moins de bruit. »

« — Quand était-ce ? »

« — Il y a environ un mois. Je crois que cet homme (il était petit, alerte et portait une canne, je m'en souviens) était venu deux ou trois fois avant cette scène, mais il n'est jamais revenu après. Mme Coleman s'est arrêtée à la réception, le lendemain matin pour s'excuser. Elle m'a dit que cet homme était son mari et qu'il ne fallait plus le laisser monter. »

« — Et M. Digberry, il venait souvent ? » demanda Colt en mettant la photographie déchirée dans sa poche.

« — Presque tous les soirs. »

« — Qui a découvert le cadavre ? »

« — La femme de chambre de l'étage. Elle n'avait pas pu entrer hier, mais elle avait pensé que Mme Coleman ne voulait pas être dérangée. Ce matin, comme on ne répondait pas quand elle a frappé, elle est entrée et ne voyant personne, elle a fait le ménage dans la première pièce et puis elle a ouvert cette porte ! »

Colt remercia le gérant et nous retournâmes dans la première pièce. L'inspecteur Flynn, qui était arrivé peu de temps après nous, vint nous montrer un objet qui brillait d'un faible éclat, dans sa main.

« — La balle qui l'a tuée », dit-il. « Elle a été aplatis contre le mur, à côté de ce fauteuil. Ça doit être un calibre 32. »

« — Envoyez-la au service de balistique », ordonna Colt. « Dites-leur de la comparer avec les balles du revolver de Digberry. »

« — Nos hommes ont cherché partout », déclara Allerton, en voyant Colt. « Mais tous les papiers personnels de Mme Coleman ont disparu. Je ne sais pas qui est le coupable, mais il a pensé à tout. Pas la moindre empreinte digitale, à part celles de la victime. »

Colt acquiesça distraitement, tout en continuant à fouiller la pièce du regard, dans l'espoir d'y relever un détail intéressant. Mais rien ne permettait d'éclaircir le mystère.

« — Nos hommes ont questionné une vingtaine de personnes, dans les appartements voisins, personne n'a entendu le coup de revolver », poursuivit Allerton. « Mais, samedi soir, la radio marchait dans la plupart des chambres. »

La promenade de Colt, autour de la pièce, l'avait ramené devant le placard ouvert. Il contemplait les ressorts du sommier. Commencant par le coin supérieur de gauche, il l'examina pousse par pousse. Au bout de quelques instants, il dégagait des ressorts un objet presque invisible qui s'y trouvait pris.

C'était un cheveu gris !

Colt posa ce fil d'Ariane sur sa manche gauche. Il se détachait

nettement sur la serge bleue, c'était bien un cheveu humain, mais, pourtant, on distinguait, à l'extrémité, une particule qui n'avait certainement rien d'humain : c'était plutôt un minuscule nœud de mouseline blanche.

Je sortis une enveloppe administrative de la poche et j'y enfermai le cheveu afin de le faire identifier.

Pendant ce temps, Colt donnait ses instructions à Flynn.

« — Trouvez-moi le mari de Mme Coleman. Je le questionnerai dans mon bureau. Trouvez-moi aussi ce journaliste, le capitaine Walters. J'ai quelques explications à lui demander. Je voudrais des photos de ces deux hommes. Et venez dans mon bureau aussi vite que possible, inspecteur, je veux que vous soyez là quand j'interrogerai Digberry. »

Mais nous ne partîmes pas aussitôt. Le capitaine Allerton avait mis la main sur les produits de beauté que Mme Coleman avait l'habitude d'utiliser et Colt s'assit pour les étudier.

Tandis que je l'attendais près de la porte, je sentis une main moite se poser sur la mienne. Je me retournai vivement et mes yeux rencontrèrent les yeux pâles de Cooper, le propriétaire de l'hôtel.

« — Tenez », murmura-t-il, en glissant dans ma main une épaisse enveloppe cachetée et entourée d'un élastique, « voilà mille dollars pour celui qui permettra de découvrir le coupable... ça sera peut-être une bonne chose pour la réputation de l'hôtel ». Cooper eut un rire gras et sortit rapidement.

Dès que nous fûmes dans la

voiture, je parlai de cet argent au commissaire. Il se contenta de faire un signe de tête et de glisser l'enveloppe dans sa poche. Il ne dit pas un mot jusqu'à ce que nous arrivions au quartier général, à deux heures et demie.

Digberry nous attendait.

« — Où est la lettre ? » demanda tout d'abord Colt.

L'inspecteur Mulvaney qui était près du prisonnier, tendit une enveloppe froissée dont Colt tira une seule feuille de papier. C'était l'exacte réplique des dix autres lettres qui se trouvaient dans le tiroir à sa droite.

« — C'est un ordre de verser mille dollars sous peine de mort », dit-il. « Où est votre livret de relevés de comptes ? »

Mulvaney lui donna vivement un livret à couverture grise sur la couverture duquel on pouvait lire le nom d'Everett P. et d'Hattie Elizabeth Digberry et l'indication que le solde créiteur pouvait être payé à l'un d'eux, à tous les deux ou au survivant.

Colt en feuilleta les pages, puis regarda le prisonnier.

« — C'est un nouveau livret. Il vient d'être établi. »

« — J'ai perdu l'ancien il y a environ trois semaines. La banque a annoncé la perte et m'en a donné un autre. »

Colt le regardait d'un air grave et accusateur.

« — Nous reviendrons à cette question plus tard. Pour l'instant, dites-moi quelles relations vous aviez avec Margaret Coleman. »

M. Digberry pâlit.

« — C'était une de mes clientes », répondit-il.

« — N'était-elle pas une amie intime ? »

« — Mme Coleman me témoignait beaucoup de confiance parce qu'elle me considérait comme un artiste, dans mon domaine », reconnut le perruquier.

« — C'est pour cette raison qu'elle avait mis votre photographie sur sa cheminée ? Et c'est pour cette raison que vous alliez la voir presque tous les soirs pendant qu'elle était soi-disant en Europe ? » poursuivit Colt inexorablement.

Le prisonnier serra les mâchoires. Son silence était manifestement un défi.

« — Vous refusez de répondre ? »

« — Oui », déclara M. Digberry. « Je refuse. Il y a des choses qui sont des secrets professionnels. Pour toutes les questions qui la concernent personnellement, Mme Coleman peut répondre elle-même. »

« — Vous savez bien que non, Digberry. Vous n'ignorez pas plus que moi que Margaret Coleman ne peut répondre à aucune question. »

« — Comment voulez-vous que je le sache ? Pourquoi ne peut-elle pas ? »

« — Parce qu'elle est morte ! »

« — Morte ! Margaret... morte ? »

« — Assassinée », ajouta Colt.

« Une balle dans la tête. Et vous n'en saviez rien, hein ? »

« — Rien », gémit Digberry.

« Dieu m'est témoin que je n'en savais rien. »

« — Vous n'avez pas été voir Margaret Coleman, samedi soir ? » demanda Colt.

« — Non ! Vraiment, non ! »

« — Où étiez-vous ? »

« — Au cimetière. »

« — Où étiez-vous à minuit ? »

« — J'attendais devant le cimetière l'heure fixée pour déposer l'argent. »

« — Quelqu'un vous a-t-il vu entre onze heures et demie et le moment où vous avez été arrêté, à deux heures ? »

« — Pas un chat. »

« — Et vous appelez ça un alibi ? »

« — Appelez ça comme vous voudrez ! »

« — J'attends que vous m'expliquiez quelles relations vous aviez avec Margaret Coleman. »

« — Elle m'aimait bien », répondit Digberry. « Il n'y avait rien de répréhensible dans notre amitié. Elle se sentait seule. Moi aussi. Elle était lasse de ses relations élégantes. Elle disait toujours qu'elle aimait bavarder avec moi. Et elle admirait mon travail. Vous savez qu'elle était divorcée ? »

« — Alors ? »

« — Son mari était Lucius Polk Coleman... un homme très riche. Quand ils se sont séparés, il lui a reconnu une certaine somme, mais quoiqu'ils soient divorcés il voulait quand même toujours lui donner des conseils pour l'emploi de son argent. Et cet argent n'a pas fait long feu. Elle disait qu'elle avait été roulée. Elle accusait un certain individu... elle ne le nommait pas, mais je me doutais bien qui c'était. Enfin bref, monsieur Colt, cette pauvre femme, cette grande artiste était absolument ruinée. Pensez comme elle pouvait se sentir humiliée ! Mais il fallait qu'elle sauve les apparences. Alors elle a fait croire qu'elle partait pour l'étranger. Son idée était de faire des économies sévères pour tenir jusqu'à

la saison prochaine. Mais ses quelques valeurs ont dégringolé et se sont trouvées réduites à zéro, littéralement à zéro. Et pendant tout ce temps, elle s'efforçait, avec un employé de la banque, de réunir des preuves pour faire condamner l'homme qui l'avait volée. »

« — A quelle banque ? » interrompit Colt.

« — A la Harrison National. »

Colt prit le téléphone. Cinq minutes plus tard, une de nos brigades de Wall Street partait pour la banque. Tandis que Colt parlait, Flynn était entré. Il salua et s'assit.

« — Continuez », dit Colt quand il eut fini de téléphoner.

« — Je vous racontais », résuma Digberry, « comment Mme Coleman voulait... »

« — Peu importe. Regardez ça et dites-moi si vous savez ce que c'est. »

Colt posa sur son bureau l'enveloppe contenant le cheveu gris. Il l'en sortit avec de petites pinces.

« — Je le reconnais », dit Digberry, d'un ton plein de mépris. « Il provient, sans aucun doute, d'une des mauvaises perruques que fait ce charlatan de Wilkins. »

« — Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille ? » demanda Colt.

« — Je le vois à la façon dont le nœud est fait. Un perruquier sait très bien reconnaître le travail de ses confrères. »

Colt remit le cheveu dans l'enveloppe.

« — Qui Mme Coleman redoutait-elle le plus ? » demanda-t-il.

« — Son mari. Elle était en train de réunir les preuves nécessaires pour lui intenter un procès. »

Flynn intervint avec un richement :

« — Vous pouvez sûrement nous en dire plus long. Vous pourriez par exemple nous apprendre à quelle heure vous avez quitté le Wedgeworth Arms, samedi soir ? »

« — Je viens d'expliquer au chef que je n'y suis pas allé samedi soir », répondit Digberry.

« — Mais le gérant vous a vu. »

« — Pas moi. Samedi soir j'avais mes propres soucis : il fallait que j'aie déposé mille dollars sur la tombe de tante Kate. »

« — C'est tout ce que vous trouvez ? » s'écria Colt. « Très bien, Flynn. Faites-le descendre. Au tour des gars de lui parler, maintenant ! »

« — Le passage à tabac ! » gémit Digberry.

Flynn le fit sortir, referma la porte et s'approcha du bureau de Colt.

« — Voilà les deux photos que vous vouliez. J'ai parlé avec Walters. Il n'est pas dans le coup. A l'heure où cette femme a été tuée, Walters et un ami qui a passé la nuit avec lui, bavardaient avec un sergent de chez nous, de service dans le quartier. C'est un alibi contre lequel on ne peut rien dire. »

« — Et son mari ? »

Flynn poussa un soupir.

« — Il s'est embarqué samedi, à une heure de l'après-midi, sur un bateau qui doit arriver à Cherbourg dans cinq jours. »

La porte se referma sur l'inspecteur Flynn.

« — Cherchez l'adresse de Wilkins », me demanda Colt.

Quand je sortis du bureau, il avait le téléphone à la main et

demandait la Préfecture de Police de Paris.

Je trouvai l'adresse d'Elmer Wilkins, le perruquier, et Colt décida d'aller le voir.

...

M. Wilkins avait de trop grandes oreilles, un nez trop long et une trop grande bouche. Il nous accueillit avec un sourire de Chinois. Avant que nous ayons pu placer un mot, il nous assura que sa maison était la plus ancienne et la meilleure des Etats-Unis.

Colt le fit taire en lui déclarant :

« — Je n'ai pas envie d'acheter une perruque aujourd'hui. Je suis le commissaire de police et j'ai besoin de certains renseignements. »

Il lui montra le cheveu gris.

« — Qu'est-ce que vous pouvez me dire à ce sujet ? » demanda-t-il.

M. Wilkins prit une loupe.

« — Il vient peut-être d'une perruque de chez moi », reconnut-il.

« — Quand avez-vous fait une perruque grise ? »

« — Je vais vous montrer mes livres. »

Pendant dix minutes, Colt et Wilkins examinèrent les livres. Puis Colt sortit trois photographies de sa poche.

« — Reconnaissez-vous un de ces hommes ? »

« — Euh... Oui. Celui-ci... Aucun doute, c'est lui. »

« — Vous avez l'œil, monsieur Wilkins ! C'est tout ce que je voulais savoir. »

Après avoir fait promettre à Wilkins de ne pas s'absenter nous partîmes rapidement. Il était dix-huit heures trente.

« — C'est amusant ! » dit Colt.

« Juste avant de partir, j'ai reçu un coup de téléphone de notre homme de Wall Street Il a découvert ce que Margaret Coleman cherchait à apprendre par son enquête privée, et ça a sûrement un rapport avec cette perruque. »

..

Tout le reste de la nuit, jusqu'au petit déjeuner du mardi, Colt continua à étudier l'affaire Coleman. A trois reprises, il parla par téléphone, avec la police de Paris. Il eut, en outre, par radiophone, une conversation de dix minutes avec le capitaine du bateau qui emmenait Lucius Coleman. Mais rien ne vint nous apporter la moindre lueur avant onze heures du soir, heure à laquelle nous reçûmes le rapport du docteur Multooler.

« — L'autopsie établit que la mort est survenue à dix heures moins dix », téléphona-t-il.

« — Mais la montre de Mme Coleman s'est arrêtée un peu après minuit ! » s'exclama Colt.

« — Peu importe, ma conclusion ne fait aucun doute. Je vais vous envoyer un rapport complet par écrit. »

La découverte de Multooler bouleversa les déductions antérieures de Colt.

« — Je crois que nous ferions bien d'aller chez Digberry », déclara-t-il.

Le perruquier habitait St-Nicholas Place, non loin de la gare de New Rochelle. Pendant que nous roulions à toute allure vers les faubourgs, Colt me dit :

« — On a dû arrêter cette montre en ouvrant le boîtier et en paralysant le ressort. Le truc n'est pas

nouveau... mais je ne pensais pas qu'on y avait eu recours, cette fois. »

Il ne dit plus rien jusqu'au moment où nous arrivâmes à destination, devant un building vieillot à cinq étages, connu sous le nom de Gloria Arms. M. Digberry occupait l'appartement G, au deuxième étage et le concierge nous laissa entrer sans difficulté. Pendant dix minutes, nous examinâmes les pièces désertes de notre prisonnier, mais Colt avoua que sa perquisition ne lui apportait aucun élément nouveau.

En sortant, il s'arrêta pour interroger la standardiste. Oui, dit-elle, elle avait travaillé, samedi soir. Oui, elle se rappelait qu'on avait appelé M. Digberry au téléphone, vers dix heures trente. Et elle finit par avouer qu'elle avait écouté.

« — J'ai entendu un homme dire qu'il avait un message de la part de Mme Coleman et qu'il aimerait rencontrer M. Digberry immédiatement, à la gare. M. Digberry est sorti tout de suite. Mais il est revenu aussitôt. Quelque temps après, je l'ai vu ressortir, et il est resté dehors assez longtemps. Et puis, il est sorti, de nouveau. »

Quand Colt alluma sa pipe, dans la voiture, il avait l'air très grave.

« — Je ne saurai jamais comment raccorder tout ça, si l'extraordinaire histoire de Digberry est vraie », confessa-t-il. « En tout cas, il y a une chose certaine, c'est que, si notre petit bonhomme chauve est innocent, le meurtrier lui a joué un sale tour. »

« Je crois que je commence à y voir clair, maintenant, Tony, mais je ne sais pas encore comment coincer le meurtrier. Je vais tenter

quelque chose », ajouta-t-il, « si je touche juste, ce sera une affaire parfaitement claire ».

De retour au quartier général, je m'assis devant ma machine à écrire. J'avais trois carnets pleins de notes sur l'affaire ; je les avais prises en sténographie et il s'agissait maintenant de les transcrire. Je m'absorbai complètement dans mon travail et une heure avait dû s'écouler quand je fus dérangé par un bruit de voix dans le bureau du commissaire. J'entrai et je vis Colt assis à son bureau devant un complet de fil-à-fil gris et un canotier à ruban rouge et bleu. Il donnait des instructions à un inspecteur.

« — Faites passer l'aspirateur sur ces vêtements et envoyez ce qu'on aura récolté à notre laboratoire. Les chimistes savent ce qu'ils ont à chercher. »

L'inspecteur salua, prit les vêtements et sortit.

« — J'essaye de creuser l'idée qui m'est venue à l'esprit, Tony », déclara Colt d'un ton las.

\* \*

C'était mardi, à midi, vingt-quatre heures après la découverte du corps de Margaret Coleman. Dans le bureau du commissaire se trouvaient réunis l'inspecteur Flynn, Digberry, le commissaire et moi.

Flynn n'avait pas réussi à faire parler Digberry, mais il était quand même convaincu de sa culpabilité.

« — Monsieur Digberry, où êtes-vous allé quand vous êtes sorti de chez vous à dix heures et demie, samedi soir ? » demanda Colt.

« — J'ai été à la gare : j'avais rendez-vous avec un homme qui n'est pas venu. »

Flynn protesta :

« — Il me semble que ce type nous a fait perdre assez de temps comme ça. Je l'accuse d'assassinat. »

« — Vous n'avez aucune preuve contre moi », s'écria Digberry. « J'exige un avocat ! »

« — C'est d'un médecin que vous aurez besoin, si vous le prenez sur ce ton », répliqua Flynn. « C'est vous qui avez écrit ces lettres signées « Le Perceur de Murailles ». Par le fabricant on a pu découvrir le commerçant qui vous a vendu le papier et on en a retrouvé un stock dans votre atelier de perruques de New Rochelle. De plus, les experts affirment tous que ces lettres ont été tapées avec une machine de chez vous. Vous vous en êtes envoyé une à vous-même pour donner le change. »

« — Pourquoi voulez-vous que j'aie fait ça ? » cria Digberry.

Flynn partit d'un petit éclat de rire sec.

« — C'est vous qui me le demandez ? Vous les avez envoyées pour détourner les soupçons, et faire croire à la police que c'était le Perceur de Murailles qui avait tué Margaret Coleman. Et c'est lui ! Puisque le Perceur de Murailles, c'est vous, Digberry ! »

« — Je ne l'ai pas tuée ! » hurla Digberry. « Pourquoi est-ce que je l'aurais tuée ? »

« — Parce que vous étiez son amant. Vous n'avez raconté que des mensonges. Voilà le rapport de la banque. Vous avez bien retiré mille dollars, mais pas en une fois pour votre rançon, comme vous le prétendiez. Vous avez retiré cet argent par petites sommes, au cours de l'été. Pendant que votre

femme n'était pas là, vous dépensiez votre argent avec une chanteuse d'opéra. C'était la grande vie, hein, mon garçon ? Mais la fin de l'été approchait. Vous avez pensé qu'il n'y avait qu'un moyen de vous débarrasser de cette femme. Et toute cette comédie n'était qu'un plan que vous aviez inventé pour tuer Margaret Coleman et rejeter la responsabilité du crime sur un gredin imaginaire ! »

« — Essayez de prouver que je l'ai tuée ! » railla Digberry. « Essayez seulement ! »

« — C'est très facile ! » riposta Flynn. « Vous étiez porteur d'un revolver, n'est-ce pas ? Eh ! bien la balle qui a tué Margaret Coleman a été tirée avec ce revolver. »

Digberry se tourna vers Colt.

« — Monsieur le commissaire, je ne suis pas coupable de ce crime. Comment voulez-vous que j'affronte ma femme... »

Un garde introduisit le capitaine Walters dans le bureau.

« — Salut ! » s'écria-t-il. « Qu'est-ce qui se passe ? »

« — J'ai juste quelques questions à vous poser, capitaine », commença Colt. « Vous m'avez dit hier que vous aviez fait la connaissance de Mme Coleman à Menton, je crois ? »

« — En effet. »

Colt se leva et pointa le fourneau de sa pipe vers le capitaine Walters.

« — Coïncidence étrange », dit-il, « le revolver qu'un voleur a, paraît-il, laissé dans la chambre de M. Digberry est une arme française achetée à Menton, et porte une référence que la police a identifiée. »

« — Vous en déduisez que... » commença Walters.

« — Tony, ouvrez cette porte. » J'ouvris une porte, juste derrière le bureau de Colt. Wilkins se trouvait derrière.

« — Monsieur Wilkins », appela Colt, « reconnaissez-vous dans cette pièce un de vos récents clients ? »

Wilkins acquiesça.

« — Le petit blond, là-bas », déclara Wilkins, en désignant le capitaine Walters. « C'est pour lui que j'ai fait la perruque grise, l'autre jour. »

« — Est-ce que vous voyez ici un crâne qui aurait pu servir de modèle pour cette perruque ? »

Les regards des deux perruquiers se croisèrent et Wilkins hurla :

« — Bien sûr ! Comment n'y ai-je pas pensé avant ? Cette perruque ressemblait comme deux gouttes d'eau au crâne de ce vieux Digberry ! »

« — Je vous remercie », dit Colt.

Je fermai la porte derrière Wilkins qu'un garde reconduisait. Colt se retourna vers Walters.

« — J'ai reconstitué toute votre histoire », annonça-t-il. « Ce matin, vous avez très gentiment laissé vos empreintes digitales sur une feuille de papier sensible que je vous ai donnée en vous faisant voir les lettres du Perceur de Murailles. J'ai envoyé ces empreintes aux polices d'Europe, par téléphoto. Vous avez fait de la prison en France et en Hollande pour chantage. »

« — Mon cher monsieur Colt, vous ne pouvez pas me mêler à ce crime », s'exclama le capitaine Walters avec un rire convaincant. « J'ai un alibi irréfutable. Je n'avais aucun motif de le commettre et je n'en aurais pas eu la possibilité. »

Colt sourit.



« — Vous avez volé l'argent de Mme Coleman, Walters », dit-il. « Un ami qu'elle avait dans une banque l'a aidée à mener une enquête contre vous. La police parisienne est intervenue aussi et c'est elle qui m'a renseigné. D'une façon ou de l'autre, vous avez appris que Mme Coleman était sur le point de vous faire envoyer à Devil's Island, (1) alors vous avez résolu de la tuer. »

« — C'est absurde ! Je refuse de... »

« — Et vous avez décidé de faire de votre crime un crime parfait. Pour cela il fallait que la police eût une victime. Vous avez choisi Digberry le jour où vous avez été voir Margaret Coleman. Ce jour-là, elle a refusé de vous pardonner. Alors vous avez déchiré la photographie de Digberry. Vous ne vouliez que le haut de sa tête : son confrère Wilkins aurait pu reconnaître le bas. Car votre intention était de tuer cette femme et de faire passer Digberry pour l'assassin. C'est pour cette raison que vous vous êtes fait faire une perruque qui devait vous faire ressembler à Digberry. C'est pour cette même raison que vous avez acheté un complet de fil-à-fil et un canotier comme les siens. Nous avons retrouvé les magasins où vous avez fait ces achats. Dommage que vous n'ayez pas fait disparaître le costume, le chapeau et la perruque, mais tout ça était entre nos mains avant que vous ne vous en soyez inquiété. Vous vous êtes habillé comme Digberry et vous vous êtes rendu au Wedgeworth Arms. Il faisait chaud, la

porte était ouverte et vous vous êtes glissé à l'intérieur de l'appartement. Comme M. Digberry est gaucher, vous avez tiré le coup fatal de la main gauche. »

« — Vous n'êtes pas en mesure de prouver un seul mot de ce que vous avancez. »

« — Le concierge de votre hôtel à Menton peut témoigner que le revolver qui a tué Margaret Coleman vous appartenait. C'est ce revolver que vous avez mis chez Digberry en vous introduisant chez lui pendant que vous l'attiriez dehors. Après cela vous avez cru que tout était en ordre. Vous aviez changé l'heure au bracelet-montre de Mme Coleman ; à onze heures, vous étiez chez vous avec un ami. Vous pensiez prouver, ainsi, que vous étiez rentré une heure avant le moment du crime. Quel dommage qu'un cheveu de votre perruque soit resté accroché à ce ressort ! »

« — Vous n'avez aucune preuve qui vous permette de me mêler à cet assassinat », grommela Walters.

« — Désolé de vous décevoir, Walters », répliqua Colt, « mais j'ai tout ce qu'il faut pour vous y mêler, au contraire. Vous vous rappelez que Margaret Coleman était maquillée. Elle utilisait une poudre spéciale fabriquée pour elle par un spécialiste en Norvège. Il lui en restait encore : souvenir des jours plus prospères. Il était inévitable qu'il tombe un peu de poudre sur les vêtements de l'assassin, quand il a soulevé le corps. Et nous en avons trouvé sur votre costume... nos chimistes l'ont identifiée. »

« — Je ne dirai rien », répondit Walters, d'une voix troublée, « tant

(1) Pénitencier américain.

que je n'aurai pas pris contact avec mon avocat. »

Deux inspecteurs s'avancèrent et l'emmenèrent vers le destin que tout New-York connaît.

Quand la porte se fut refermée, l'inspecteur Flynn se leva.

« — Monsieur le Commissaire », protesta-t-il, « vous avez mené l'affaire magnifiquement, mais il reste quand même des preuves contre Digberry : il a écrit ces lettres et il a menti quand il a dit qu'il avait retiré les mille dollars à sa banque. »

« — Vous avez raison », reconnut Colt en riant. « Comme le capitaine Walters nous le disait, M. Digberry aime le réalisme et la précision. Ses perruques le prouvent, sa visite au cimetière aussi. »

« — Mais il n'avait pas les mille dollars avec lui, chef... »

« — Pour rendre service à une dame qui avait été bonne pour lui, M. Digberry a fait des prélèvements sur les économies de son ménage. Mme Digberry revient demain. Il va falloir rendre des comptes. Le carnet de banque neuf lui permet de dissimuler le nombre des prélèvements,

mais pas la balance du compte. M. Digberry va être obligé d'expliquer à sa femme ce qu'il a fait des mille dollars manquants. Voilà pourquoi il a imaginé toute cette histoire de lettres et s'est glissé lui-même au milieu de dix personnalités de marque. »

Flynn commença à rire. Mais Colt, ouvrant un coffre-fort, dans son tiroir du bas, en tira une liasse de billets verts.

« — Le Wedgeworth Arms avait offert une prime de mille dollars », expliqua-t-il. « Monsieur Digberry, vous avez identifié la perruque de Wilkins... Je pense que c'est à vous que revient l'argent et le mérite. »

« — L'argent me ferait grand plaisir », avoua Digberry. « Mais je voudrais que ma femme ne sache rien de cette affaire, chef. Laissez-en le mérite à M. Flynn. »

Les poches pleines d'argent, le perruquier partit en courant pour aller chercher sa femme à la gare. Colt lui avait promis de garder le secret. Et il tint parole... mais, depuis Digberry devenu veuf, s'est remarié et il n'y a plus de raison pour garder le silence.



Reproduction autorisée pour "MYSTÈRE-MAGAZINE" par les propriétaires des droits : THE DEPARTMENT OF IMPOSSIBLE CRIMES, by James Yaffe, copyright, 1943, by The American Mercury, Inc. THE MULLET by James Hilton, copyright, 1942, by The American Mercury, Inc. THE CABLEGRAM by T.-S. Stribling, copyright, 1932, by Adventure. THE ADVENTURE OF THE TREASURE HUNT, by Ellery Queen, copyright, 1935, by Detective Story. GREEN ICE by Stuart Palmer, copyright, 1940, by Chicago Tribune Syndicate. THE STOLEN RUBENS, by Jacques Futrelle, copyright 1934, by May Futrelle. SCREWBALL DIVISION, by Anthony Boucher, copyright, 1942, by The American Mercury, Inc. SUSPECT UNKNOWN, by Courtney Ryley Cooper, from Collier's Magazine, copyright, 1939, by The Crowell-Collier Publishing Corp. ABOUT THE PERFECT CRIME OF MR. DIGBERRY, by Anthony Abbot, copyright, 1940, by Hearst Magazines, Inc. copyright, 1940, by Farrar and Rinehart.

# MYSTÈRE-MAGAZINE N° 2

(FÉVRIER 1948)

*contiendra, entre autres, les récits suivants :*

**TRAGÉDIE ET PROVERBES,**

par JOHN DICKSON CARR,  
l'auteur de romans policiers célèbres.

**L'EMPREINTE BLEUE,**

par STUART PALMER.  
Une nouvelle aventure de l'institutrice-déTECTIVE, Hildegard Withers.

**MORT AU HUBLOT,**

par BAYNARD KENDRICK.  
Une intrigue palpitante se déroulant à bord d'un transatlantique.

**BIEN DE MAINMORTE,**

par MIRIAM ALLEN deFORD.  
Titre curieux d'une terrifiante nouvelle, d'un raccourci saisissant et dont seule la dernière phrase sera une révélation pour le lecteur.

*... et de nombreuses autres nouvelles captivantes écrites  
par les maîtres du genre.*



Ne manquez pas de retenir le prochain numéro de

**MYSTÈRE - MAGAZINE**

chez votre marchand de journaux habituel

Toujours des récits **complets** dans chaque numéro



## LECTEURS,

...Que vous avais-je prédit ? N'êtes-vous pas certains maintenant que j'avais raison ? Où pouviez-vous trouver, mieux que dans *Mystère-Magazine*, la satisfaction de votre besoin d'évasion ? Je crois vraiment vous avoir apporté une sélection heureuse d'histoires policières, écrites par les maîtres du genre... (2). Croiriez-vous, après avoir lu *Mystère-Magazine*, que certains esprits chagrins vont jusqu'à prétendre qu'en littérature le genre policier est un genre « inférieur » ? Je vais vous faire une confidence (ne la répétez surtout pas), je ne sais si le roman policier est le produit d'une littérature « inférieure »... mais ce que je sais bien, c'est que... je ne peux pas m'en passer.

ELLERY QUEEN.

(2) Voir renvoi n° 1 dans la première partie de cette présentation.